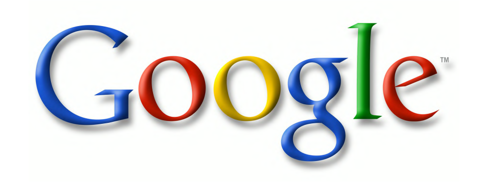
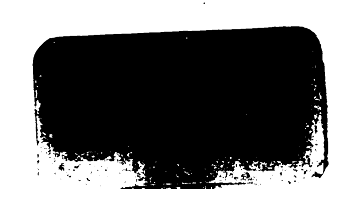






BIOGRAPHIES

DE

RELIGIEUX BARNABITES.

I

VIE DU B. ALEXANDRE SAULI.

VIE

DU BIENHEUREUX

ALEXANDRE SAULI

BARNABITE,

ÉVÊQUE D'ALÉRIE ET DE PAVIE, APOTRE DE LA CORSE,

PAR

Giacinto Sigismondo

LE CARDINAL GERDIL

de la même Congrégation,

AVEC UNE NOTICE SUR L'AUTEUR.



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE TOURNON. 29.

1861

NOTICE

SUR

LE CARDINAL GERDIL

BARNABITE.

Hyacinthe-Sigismond Gerdil, cardinal de la sainte Église, célèbre écrivain, philosophe et théologien, naquit le 23 juin 1718, à Samoens, petite ville de Savoie. Il reçut sa première éducation dans le sein de sa famille ; plus tard, il fréquenta les écoles des Barnabites de Thonon et d'Annecy, et s'y fit remarquer par son talent précoce. Il venait souvent avec son père à Genève, et chaque fois il y soutenait d'habiles discussions contre les calvinistes. L'ouvrage de prédilection qu'il citait alors était l'*Histoire des variations de Bossuet*. En 1732, il entra au noviciat des Barnabites de Bonne-

ville; au terme de cette préparation, il fut envoyé à Bologne, pour y étudier la théologie. Il y fut remarqué par l'archevêque, le célèbre Lambertini, (plus tard, Benoît XIV), qui se servit de la plume du jeune Barnabite pour son ouvrage *de Servorum Dei beatificatione et de beatorum canonizatione*. Là aussi le jeune savoisien apprit la langue italienne, sous la direction du célèbre Corticelli ; cette langue lui devint aussi familière que sa langue maternelle, le français. Il en donna une preuve marquée dans son premier ouvrage, écrit en italien, sous le titre de : *Introduction à l'étude de la Religion*, et dédié à Benoit XIV. Son esprit toujours actif embrassa, avec une incroyable énergie, toutes les branches des connaissances humaines, et lui valut l'amitié et l'estime des savants les plus considérables de Bologne, tels que Bianconi, Zanotti, Manfredi, outre Lambertini que nous avons cité. En 1738, Gerdil, âgé de 19 ans, fut nommé professeur de philosophie, à Macérata ; il y éclipsa bientôt les autres professeurs, sans jamais leur faire sentir sa supériorité. Moins il voulait être connu, plus les savants le recherchaient. Son caractère doux et aimable attirait l'affection, comme son talent et son savoir inspiraient l'admiration. De Macé-

rata, il passa à la chaire de philosophie de Casal-Monferrato, où il fut connu de la famille royale. En 1747-1748, il publia des écrits qui lui assurèrent le nom d'un philosophe intelligent. Le plan de vie qu'il arrêta alors et auquel il fut toujours fidèle, se résumait en deux points : combattre l'hérésie, défendre la doctrine catholique. Il avait étudié et connaissait à fond les systèmes de Locke, Spinoza, Descartes, et Malebranche. Il combattit avec vigueur les pseudo-philosophes de France; son *Histoire des systèmes philosophiques*, conquit les suffrages du savant Brucker, qui se servait des recherches de Gerdil sur les écoles Ioniques et Pythagoriciennes. Gerdil protesta plus tard dans une lettre datée de Turin, 7 avril 1769, contre les assertions du savant allemand, qui avait prétendu que Gerdil ne faisait pas une différence essentielle entre la doctrine de la création et celle de l'émanation. Les ouvrages de physique et de mathématiques de Gerdil, furent aussi appréciés par les savants, tels que Mairan et d'Alembert, qui lui donna de grands éloges dans ses deux lettres du 26 juillet 1754 et du 4 octobre 1755.

Mais le savant Barnabite avait, à côté de ses nombreuses occupations comme professeur et

écrivain, une foule d'autres affaires à suivre. Il était provincial des maisons de son ordre, en Piémont et en Savoie, théologien-archiépiscopal et consulteur du cardinal Delle Lanze. Le roi Charles-Emmanuel III, le chargea, d'après l'avis de Benoît XIV, de l'éducation de son petit-fils, le prince de Piémont, plus tard, Charles-Emmanuel IV. Gerdil remplit cette fonction avec prudence, dévouement et succès. Son royal élève l'honora toujours comme un père.

Durant les loisirs que lui laissait cette charge à la Cour, Gerdil composait une série de petits traités pédagogiques et d'écrits spéciaux pour le jeune prince, tels que : une *Logique abrégée*, une *Histoire des systèmes philosophiques*, une *Exposition des principes les plus généraux de métaphysique*, plusieurs *Abrégés d'histoire*, une *Introduction aux institutes de Justinien*, etc.

Gerdil unissait le savoir le plus profond à une véritable piété, et on le compara, avec raison, dans sa charge de précepteur, à Bossuet et à Fénelon. Son élève sut persévérer durant des temps d'épreuve dans les principes que lui avait inspirés son maître. En 1802, il résigna la couronne, et lorsque l'ordre des Jésuites fut rétabli, il se retira chez eux, et mourut à Rome à la maison du Noviciat, en 1819.

Gerdil vivait très-retiré dans la maison de son ordre, à Turin, mais sa renommée s'était répandue à travers toute l'Italie. Pie VI l'appela à Rome, le nomma consulteur du Saint-Office, et le sacra évêque de Dybonne. Le 15 décembre 1777, Gerdil fut proclamé cardinal. Déjà Clément XIV l'avait réservé in petto à cette dignité (en le caractérisant par ces mots : *notus orbi, vix notus urbi*). Bientôt le nouveau cardinal fut nommé préfet de la Propagande, protecteur des Maronites et membre de la plupart des Congrégations du Sacré-Collége. Ces dignités ne l'empêchèrent pas de composer encore de nombreux écrits théologiques, notamment contre Cybel, Febronius et le synode de Pistoie. Voulant s'opposer directement et d'une manière positive, par l'exemple, au mauvais effet de cette assemblée, il fit présider par son vicaire général un synode diocésain, dans son abbaye exempte de San Michele della Chiusa, en Piémont, en septembre 1789.

La maison des Barnabites, à Rome, où logeait le cardinal Gerdil, était le rendez-vous de tous les savants; son esprit lucide et pénétrant, énergique autant qu'habile, brillait dans les questions les plus difficiles : ses mœurs, d'ailleurs, restaient toujours aussi simples qu'autre-

fois, et il demeura pauvre sous l'éclat de la pourpre.

Après l'occupation de Rome par le général Berthier, en février 1798, le cardinal Gerdil fut obligé d'abandonner Rome, qui était devenue sa seconde patrie. Il fut obligé de vendre sa précieuse bibliothèque, pour pourvoir aux frais de voyage.

Résigné et courageux dans sa détresse, Gerdil se rendit à Sienne, auprès de la personne de Pie VI; mais il ne lui fut pas permis de demeurer dans cette sainte compagnie.

Il parvint en Piémont, grâce aux secours de deux généreux amis, le cardinal espagnol Lorenzano et l'archevêque de Séville Despuig. Il fit connaître à Turin, en sa qualité de délégat apostolique, par une lettre du 14 août 1798, adressée aux évêques des États-Sardes, les pouvoirs extraordinaires dont, à la demande du Roi, le Pape l'avait revêtu, durant son absence de Rome. De là il se rendit à son abbaye della Chiusa, se retira dans le séminaire et y vécut dans la plus extrême pénurie, et sous le poids de 80 ans, occupé de la prière et de l'étude qui maintenaient son esprit toujours frais, dispos et serein.

En décembre 1799, Gerdil se rendit au conclave de Venise. Un grand nombre de suffrages

se réunirent sur sa tête, et il tremblait déjà devant la charge suprême qui le menaçait, lorsque les cardinaux furent détournés de leur résolution par l'exclusion que l'Autriche fit valoir contre un sujet du roi de Piémont, et à plus forte raison contre un Français, ainsi que par la considération du grand âge du cardinal Gerdil.

Gerdil suivit le Pape Pie VII à Rome, après avoir publié encore plusieurs de ses ouvrages à Venise. Il mourut à la suite d'une maladie de vingt-cinq jours, le 12 août 1802, à l'âge de 84 ans, doux, paisible et saintement recueilli en Dieu, dans une cellule de la maison des Barnabites. Le deuil fut général. Sa mémoire fut honorée par une médaille frappée en son honneur et par une épitaphe composée pour le monument, érigé dans l'église de son ordre, par le père Fontana, procureur général des Barnabites, depuis cardinal, qui prononça aussi son oraison funèbre.

Gerdil avait été, pendant 60 ans, l'infatigable défenseur de l'Église; il a élevé, lui-même, à sa gloire, un immortel monument, dans ses nombreux et excellents écrits, dont on a jusqu'ici quatre éditions.

La première fut publiée à Bologne, de 1784

à 1791 ; la deuxième à Rome, de 1806 à 1821, en 21 volumes in-4°; la troisième à Florence, de 1844 à 1850; la quatrième à Naples de 1853 à 1857; cette édition est bien plus complète que les précédentes. M. l'abbé Migne en prépare une nouvelle pour la France, qui paraîtra bientôt.

La vie du B. Alexandre, que nous reproduisons d'après l'édition de Rome de 1821, a été traduite deux fois en italien. Une première traduction en fut publiée à Milan, en 1828; une seconde à Rome en 1856, réimprimée à Naples l'année suivante.

Notre nouvelle édition a été augmentée d'une préface, de quelques morceaux inédits et du catalogue des œuvres du Bienheureux, et tandis que nous avons conservé scrupuleusement l'original dans son intégrité, nous avons cru de notre devoir d'en changer l'orthographe et de nous permettre quelques rares corrections, que la vérité historique ou le progrès de notre langue nécessairement exigeaient, et nous n'avons rien épargné afin que notre travail réponde en quelque manière à la hauteur du sujet.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'entreprends d'écrire la vie d'un serviteur de Dieu, que la grâce a élevé à une éminente sainteté par l'ardeur de son zèle, que la Providence daigna choisir comme un ministre de réconciliation pour ramener à la justice et à la paix des peuples abandonnés à la licence et à la fureur des factions, et pour montrer par les succès éclatants dont elle couronna ses travaux, un exemple de ce que peut la Religion et la Charité chrétiennes pour le bonheur du genre humain et la prospérité des royaumes de la terre.

La vie de ce grand serviteur de Dieu a déjà

été compilée plus d'une fois sur d'anciens mémoires, et sur les actes mêmes de la béatification. Mais comme dans ces sortes d'actes on ne marque pas toujours la date des événements, on trouve dans les vies du Bienheureux qui ont paru jusqu'ici quelque variété dans l'arrangement chronologique des faits, avec beaucoup de conformité pour le fond des choses. Plusieurs lettres du Bienheureux et de quelques-uns de ses amis, dont le P. Cortenovis a tiré des copies sur les originaux, et qu'il a eu soin de me communiquer, m'ont mis à portée de remédier en grande partie à ce petit inconvénient; et ce qui importe plus, j'ai trouvé dans ces lettres des faits curieux et intéressants qui n'avaient pas encore parus. Je crois maintenant devoir indiquer les autres sources où j'ai puisé, en faisant connaître les auteurs qui m'ont servi de guide.

Le célèbre Gabutius, Barnabite novarais, écrivit le premier un abrégé de la vie du B. Alexandre que le P. Branda, professeur de l'université de Saint-Alexandre, à Milan, a fait

imprimer sur des manuscrits authentiques avec des notes et la vie de l'auteur. Gabutius travailla aussi à la composition du Rituel romain, par ordre de Paul V, qui ne cessa de lui donner des marques de son estime et de son affection; et il écrivit, à la prière du cardinal Bonelli, la vie de S. Pie V, très-estimée des connaisseurs, et certainement comparable à tout ce qu'il y a de plus parfait en ce genre. L'abrégé de la vie du Bienheureux est écrit avec autant d'exactitude que d'élégance : il s'était fait une loi de n'y rien mettre que ce qu'il avait vu lui-même ou appris de témoins dignes de foi.

Augustin Galice, de Javenne, en Piémont, général des Barnabites, donna en latin une vie plus étendue, qui fut imprimée à Rome en 1661, et dédiée à Alexandre VII, au nom de la Congrégation. Il se plaint avec raison du peu de soin que l'on avait eu avant lui de transmettre à la postérité le détail suivi des actions de ce grand serviteur de Dieu. Il consulta les archives des Églises d'Alérie et de Pavie; les monuments qui s'étaient conservés en plusieurs maisons de

la Congrégation; quelques lettres du Bienheureux et de ses amis et les actes pour la cause de la béatification, s'étant fait une loi sévère de ne rien écrire que de conforme à la vérité.

Le P. Valérien Maggi donna, en 1683, la vie du Bienheureux en italien, imprimée à Milan, in-4°, et dédiée à Mgr Laurent Trotti, évêque de Pavie. Il cite une vie plus ancienne du P. Innocent Chiesa, que je n'ai pas vue et qui n'est que manuscrite. Le P. Chiesa pouvait avoir connu le Bienheureux. Il fut très-attaché à saint Philippe Néri et fut un des premiers à lui rendre un culte religieux après sa mort; il institua un nouveau monastère de religieuses à Milan, sous l'invocation de la Sainte Vierge, auxquelles il donna des règles particulières, et l'on voit encore sur le portail de l'église de ce monastère une inscription honorable à sa mémoire. Le P. Louis Barelli, de Nice, pénitencier de la métropolitaine de Bologne, a aussi inséré la vie du Bienheureux dans les *Mémoires historiques de la Congrégation*, imprimés à Bologne en 1703.

La béatification d'Alexandre par le pape Benoît XIV, de glorieuse mémoire, donna lieu à la composition de deux nouveaux abrégés de sa vie : l'un, par le P. Rinaldi, en 1741, l'autre par le P. Grazioli, en 1742. Le premier avait beaucoup travaillé sur les *Annales sacrées* de Tornieli, et le savant P. Negri a profité de ses recherches dans la nouvelle édition qu'il a donnée de ce grand ouvrage [1]. Grazioli est connu par son livre des *Antiquités de Milan*.

Le P. Branda, dans ses Dialogues écrits avec force et solidité, a publié sur des monuments authentiques quelques faits remarquables concernant la vie du Bienheureux, et surtout son intime liaison avec saint Charles Borromée. Les lettres dont j'ai parlé ci-devant m'ont mis à portée d'y ajouter de nouveaux éclaircissements. Cette liaison est une époque intéressante dans la vie même de saint Charles ; ce

[1] Annales sacri et ex profanis præcipui ab orbe condito ad eumdem Christi passione redemptum. Vol. 4 in-fol., Lucæ, 1756.

n'a pas été assez connu de tous ceux qui ont entrepris d'en faire l'histoire.

Voilà les écrivains qui m'ont fourni les matériaux que j'ai mis en œuvre, telles sont les sources où j'ai puisé. Je ne dirai rien de la manière dont j'ai traité mon sujet. Il est des lecteurs délicats, qui dédaignent dans l'histoire tout ce qui ne porte pas l'empreinte de la grandeur ou de la singularité ; il en est d'autres qui aiment les détails les plus minutieux de la vie privée, où l'homme se montre tel qu'il est sans contrainte et sans masque. Tout le monde vous dira qu'il faut éviter les extrêmes et prendre un juste milieu. Rien de plus sensé que cette règle, mais il est difficile de connaître et plus rare encore de sentir ce juste milieu. Je ne me flatte pas d'y avoir atteint. Dans le doute, j'ai mieux aimé abonder que manquer. J'écris la vie d'un juste, et il est beau de voir comme les justes se comportent dans les conjonctures les plus ordinaires, qui sont celles où les hommes se trouvent le plus souvent, et qui les font mieux connaître. Il m'a paru que, dans l'assemblage des

vertus que l'on voit briller dans tout le cours de la vie du B. Alexandre Sauli, l'esprit de discrétion est celui qui forme son caractère principal et dominant ; et c'est souvent dans les plus petites choses que cet esprit, si nécessaire à tout homme, se montre d'une façon plus marquée et plus propre d'en faire sentir l'avantage et le prix. J'ai inséré plusieurs morceaux des lettres du Bienheureux qui m'ont été communiquées, et dont j'ai parlé plus haut. Je ne doute pas qu'ils ne soient bien reçus de tous ceux qui conservent quelque amour pour la Religion, et certainement, ils méritent de l'être. Ce sont comme des brillants qui, parsemés dans un corps d'ouvrage, ne peuvent que le rendre précieux, malgré les défauts de la main-d'œuvre.

VIE

DU

B. ALEXANDRE SAULI.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Naissance et éducation du B. Alexandre. — Ses progrès dans les sciences et la piété.

Le bienheureux Alexandre naquit à Milan le 15 février 1535, de Dominique Sauli et de Thomasine Spinola. Les vertueux époux étaient encore plus recommandables par leur piété que par les titres distingués de leurs familles, que l'on comptait dès lors entre les plus illustres de la ville de Gènes, leur patrie. Dominique s'étant attaché à François Second Sforce, duc de Milan, parvint aux premières dignités de la magistrature. Il conserva

ses emplois sous Charles-Quint, qui, après la mort du dernier duc de la maison des Sforce, s'était rendu maître du Milanais.

Depuis que le Milanais eut passé sous sa domination, Dominique mérita la confiance de ce prince qui témoigna l'estime qu'il avait conçue de sa capacité par les affaires d'État où il l'employa, par les ambassades dont il le chargea auprès de deux Papes et par les récompenses dont il honora ses services. Le ciel bénit son mariage avec Thomasine Spinola par la naissance de six enfants. L'aîné hérita dans le siècle des vertus et des biens de son père; le cadet mourut en bas âge. L'une de ses filles fut mariée au comte de Brivio; l'autre épousa Annibal Visconti, et fut mère du cardinal Alphonse, dit de Saint-Jean-à-la-Porte-Latine; la troisième consacra à Dieu sa virginité dans le monastère de Saint-Lazare, de l'ordre de Saint-Dominique.

Notre Bienheureux, le second des frères, fut tenu sur les fonts du Baptême, par Alexandre Bentivoglio, dernier seigneur de la ville de Bologne. Il paraît que Dieu ait voulu consacrer à son culte et au soulagement des pauvres la maion où il fit naître son serviteur. Elle est devenue

un hôtel de charité qui subsiste sous le nom de la Sainte-Couronne, destiné pour fournir gratuitement aux pauvres les remèdes et leur procurer l'assistance des médecins.

Dominique Sauli ne négligea rien pour donner à ses enfants une chrétienne et noble éducation. Les lettres, qu'il estimait en connaisseur, devaient en faire une des principales parties; il savait combien il importe de régler l'esprit des jeunes gens pour leur former le cœur, et n'ignorait pas qu'il n'y a que les grands maîtres qui aient l'art d'apprendre à penser à leurs élèves, lors même qu'ils ne font qu'effleurer avec eux les premiers éléments des sciences. Il attira chez lui Jules Camille Delminius et Jean-Baptiste Rasario Novarais, deux hommes qui ont contribué à la célébrité du siècle de Léon X. Tels furent les maîtres qui cultivèrent la raison et les talents d'Alexandre, dès le moment qu'ils commencèrent d'éclore. Il fit des progrès rapides dans l'étude des belles-lettres; il apprit le grec, le latin et l'histoire. Il s'appliqua avec un égal succès à la philosophie, et il y joignit les éléments de la jurisprudence, dont il prit les leçons à l'université de Pavie; jamais il ne manqua de docilité pour les instructions de ses maîtres.

L'heureux naturel dont le Ciel l'avait favorisé, se développait par les grâces du corps et par les charmes de l'esprit; mais la grâce le fit encore plus sensible aux attraits de la piété et de la dévotion qu'on eut soin de lui inspirer, et qui fut toujours le premier objet de son éducation. La pudeur garantit son innocence des piéges de la séduction. La mortification des sens et le recueillement intérieur étouffèrent en son cœur la vivacité des passions naissantes. La fréquentation des sacrements, la régularité à observer les exercices de piété qu'il s'était prescrit, une dévotion tendre à la Mère de Dieu, furent les sources précieuses de cette pureté d'âme et de cette ferveur d'esprit qu'il conserva toute sa vie, et par lesquelles il plut au Seigneur d'opérer de si grandes merveilles. Il prit dès le plus bas âge la résolution de réciter tous les jours le Chapelet, et de jeûner tous les samedis à l'honneur de la sainte Vierge. Il ajouta bientôt le vœu de chasteté. Rien n'égalait son affection pour les pauvres, son aversion pour le mensonge et la duplicité. La présence de Dieu le pénétrait d'une consolation intérieure qui lui faisait trouver ses délices dans l'oraison; il interrompait son sommeil dès le matin pour élever son

cœur à Dieu, et s'unir à lui. Souvent il prévint, en se levant, les domestiques qui le trouvaient en prière, habillé et à genoux au pied de son lit. Sa préparation à la première communion fut d'une édification touchante par le soin qu'il prit de purifier sa conscience, par les sentiments de crainte, de respect et de confiance qu'il fit paraître à la vue des saints mystères. Ainsi Dieu sanctifia les premières années d'Alexandre, dont la pureté des mœurs, l'air noble et modeste, les manières pleines de douceur et de gravité firent respecter la vertu dans sa personne, lui attirèrent des imitateurs, imposèrent à la licence des jeunes gens de son âge, et obligèrent le vice de se contraindre en sa présence.

CHAPITRE II.

Vocation du B. Alexandre à l'état religieux. — Ingénuité de ses réponses aux interrogations qu'on lui fit pour l'éprouver.

Alexandre était parvenu à cet âge critique, où le choix d'un état va décider, comme il arrive si souvent, du sort et de la conduite de toute la

vie. Jamais il n'eut d'inclination pour le siècle; l'union de son esprit avec Dieu, l'esprit de pénitence et de mortification l'en avaient entièrement détaché. Il était temps qu'il consommât son sacrifice en renonçant par un acte solennel aux biens périssables de la terre, et en se dévouant sans réserve au service de Dieu. Il sentait un attrait particulier pour ces ordres religieux, où des prêtres vivant en communauté joignent aux exercices de la vie claustrale les fonctions du sacerdoce et du ministère évangélique. Ainsi vivait autrefois le le clergé sous la conduite des évêques, et c'est du sein de cette régularité si conforme à l'esprit de l'ancienne discipline qu'on a vu sortir tant de brillantes lumières de l'Église. Après une mûre délibération, Alexandre se détermina pour la congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul, instituée vers l'an 1530, approuvée en 1533 par Clément VII, et confirmée plus solennellement par Paul III en 1535, l'année même de la naissance du Bienheureux. Il s'adressa aux supérieurs de la maison de Saint-Barnabé, qui fut le premier établissement fixe, et comme le chef d'ordre de la congrégation, d'où vint le nom de Barnabites à ceux qui en professent l'institut.

Le général, qui était alors le P. Marta de Trévise, et les anciens éprouvèrent longtemps la vocation d'Alexandre. On conserve dans les archives de Saint-Barnabé les actes capitulaires qui furent faits à cette occasion. Nous croyons devoir en donner un extrait pour mieux faire connaître, soit le caractère d'esprit du jeune postulant, soit la sage circonspection avec laquelle cet institut naissant procédait au choix des sujets. Nous aurons soin de conserver dans ce précis toute la simplicité de l'original, pour ne pas affaiblir des traits qui peignent d'autant mieux, qu'ils sont plus naturels.

Il est dit dans ces actes « que messire Alexandre, « fils du seigneur Dominique Sauli, s'étant pré- « senté au Chapitre général, exposa qu'il se sen- « tait intérieurement appelé à servir Jésus crucifié « dans quelque ordre religieux, que, voulant ré- « pondre à cette vocation, et servir Dieu le plus « parfaitement qu'il lui serait possible, il deman- « dait avec empressement d'être admis dans la « congrégation, dont l'institut lui paraissait plus « conforme à ses désirs, et, où il espérait faire « plus de progrès dans la vertu.

« Aux questions qu'on lui fit à différentes re- « prises sur les motifs qui le portaient à vouloir

« embrasser l'état religieux, il répondit constam-
« ment : tantôt, que c'était par le désir qu'il avait
« d'honorer parfaitement Jésus-Christ, ce qu'il
« croyait ne pas pouvoir faire aussi aisément en
« demeurant dans le siècle; tantôt, pour se sou-
« mettre au joug de l'obéissance et renoncer aux
« commodités de la vie.

« On lui demanda combien de temps il y avait
« que cette pensée lui était venue dans l'esprit,
« et si elle n'avait point été combattue par des
« mouvements contraires. Sa réponse fut, qu'il y
« avait environ un an qu'il nourrissait ce désir
« dans son cœur, qu'il n'avait senti de répugnance
« qu'à devoir se lever à matines, à ne pouvoir étu-
« dier autant qu'il aurait voulu, et à n'avoir
« d'autres livres que ceux qu'on voudrait lui ac-
« corder; mais que pourtant il était prêt à sacri-
« fier son goût en toutes choses.

« On lui demanda s'il avait imploré les lumières
« de l'Esprit Saint sur le choix de l'institut auquel
« il devait se lier, et par quel motif il préférait
« une congrégation naissante à tant d'autres com-
« munautés plus illustres; il répondit : qu'il avait
« prié le Seigneur de l'éclairer, que d'abord il avait
« eu quelque penchant pour l'ordre des Char-

« treux ou celui de Saint-Benoit; mais qu'ayant
« un naturel porté à la mélancolie, il avait pensé
« que la solitude ne lui convenait pas; qu'il lui
« était aussi venu dans l'esprit d'entrer dans les
« ordres plus austères; qu'après y avoir réfléchi,
« il s'était déterminé pour l'institut de Saint-Bar-
« nabé, croyant y trouver, comme dans les autres,
« assez d'occasions d'exercer l'abnégation de sa
« propre volonté, qu'il regardait comme la plus
« noble et la plus excellente de toutes les morti-
« fications.

« On lui représenta que la congrégation était
« pauvre, qu'elle ne subsistait que par les libéra-
« lités d'une pieuse dame (c'était Julie Sfondrati,
« tante de Grégoire XIV, et qui professa depuis
« l'institut des Angéliques), et que, ce secours ve-
« nant à manquer, la congrégation retomberait
« dans sa première indigence; il répondit : qu'il
« n'avait point songé à cela, et qu'il ne se mettait
« point en peine de la pauvreté.

« On lui représenta qu'après avoir été élevé dé-
« licatement dans le siècle, accoutumé à être servi
« et respecté, il faudrait être soumis à des maîtres
« souvent d'une condition inférieure à la sienne,
« et leur obéir avec promptitude et docilité; on

« lui fit observer les exercices laborieux auxquels « on assujettissait les novices; il répondit : qu'il « ferait volontiers les mêmes choses quand elles « lui seraient ordonnées.

« Interrogé à quoi il se sentait le plus d'incli- « nation; il répondit : qu'il n'avait point de plus « forte inclination que celle d'étudier par l'envie « de réussir et d'exceller dans les sciences; mais « qu'il craignait que ce fût plutôt un effet d'or- « gueil que d'autre chose.

« Interrogé s'il n'avait point senti quelque mou- « vement de crainte et de défiance de ne pas « pouvoir persévérer dans l'institut; il répondit : « que si on lui faisait la grâce de le recevoir, ja- « mais il serait sorti de la congrégation, et, que « quand ce n'aurait pas été pour l'amour de « Dieu, la honte de retourner en arrière l'aurait « retenu.

« On lui demanda ce qu'il aurait fait, au cas « que son père n'eût pas consenti à son entrée « dans la congrégation ; il répondit : qu'il se se- « rait retiré dans quelque autre cloître, sans que « son père en sût rien. On reconnut que cette « pensée naissait en lui de la crainte qu'il avait « de devoir causer de la peine à son père ; et on ne

« manqua pas de l'éclairer sur les devoirs des en-
« fants à cet égard.

« On lui demanda quelles étaient les vertus
« pour lesquelles il avait le plus d'affection. L'hu-
« milité, dit-il, et la chasteté.

« On lui demanda par quels moyens il croyait
« pouvoir acquérir ces vertus. Par la patience,
« répondit-il, à supporter les injures, par une en-
« tière indifférence sur le peu de cas que l'on fera
« de moi. J'ai résolu, ajouta-t-il, de souffrir tout
« ce qui pourra m'arriver de plus fâcheux; et,
« quand le cas arrivera, je me dirai à moi-même:
« c'est ce que je voulais, c'est ce que je suis venu
« chercher.

« On voulut savoir ce qui lui avait inspiré cette
« particulière affection pour ces deux vertus. Il
« répondit, qu'il s'y était affectionné en considé-
« rant que c'est par l'humilité et la pureté que
« la sainte Vierge s'est rendue si agréable aux
« yeux de Dieu. »

La candeur et la sagesse des réponses d'Alexandre ne suffirent pas pour rassurer pleinement les supérieurs sur la solidité de sa vocation. Quelqu'un releva sur des ouï-dire, que ce jeune homme avait déjà eu quelque idée de parvenir à

l'épiscopat (il était fort aisé qu'on eût suggéré cette pensée à un cadet de famille illustre, dont le père était en charge); que tout ce qu'il venait de dire n'étaient que de beaux discours, et qu'on ne savait ce qu'il en serait quand il faudrait venir à la pratique. Un autre dit, que le dessein de quitter le monde était peut-être dans Alexandre un effet de pusillanimité par la crainte de ne pas réussir comme il l'aurait souhaité; d'autres, qu'il voulait fuir les embarras et les piéges du siècle. Tous conclurent qu'il fallait différer son acceptation, et lui prescrire de nouvelles épreuves jusqu'à ce qu'on se fut mieux assuré que sa vocation venait de Dieu.

CHAPITRE III.

Entrée du B. Alexandre dans l'ordre des Barnabites — Acte héroïque qui la précède.

Cependant Alexandre continuait de fréquenter la maison de Saint-Barnabé, soupirant sans cesse après l'heureux moment qui devait le dégager des biens du siècle. C'était alors une pratique

usitée chez ces religieux, de paraître quelquefois en public précédés d'une croix pour prêcher la pénitence et fléchir la colère du ciel en gémissant sur la corruption presque universelle de ces temps là. Leur ferveur dans ce pieux exercice fut un des moyens que la Providence employa pour préparer les voies au renouvellement que le glorieux saint Charles Borromée opéra dans la suite avec un succès d'autant plus merveilleux qu'il s'est toujours soutenu sans interruption, et qu'il subsiste encore aujourd'hui dans l'édifiante régularité du Clergé et dans la piété du peuple de cette illustre et vaste métropole.

Cette pieuse coutume donna lieu à une action héroïque du Bienheureux qui pénétra toute la communauté d'admiration, et fit reconnaître le doigt de Dieu dans sa vocation. C'était le 17 mai 1551, jour de la Pentecôte, lorsque le Bienheureux s'entretenant avec un des religieux, celui-ci jeta les yeux sur une de ces croix dont nous venons de parler, et, se tournant vers Alexandre, lui dit, comme par une sorte d'inspiration, de prendre cette croix, de la porter en public, et de ne revenir qu'après avoir donné quelque marque éclatante de son ardeur pour le service de Dieu. Alexandre

n'hésita pas un moment, il prend la croix, la charge sur ses épaules, et se montre en public, marchant d'un pas grave et d'un air qui respirait la modestie et la dévotion. Bientôt il est suivi d'une foule de monde attirée par la nouveauté du spectacle. Ni les huées d'une populace insolente, ni le dédain méprisant du mondain orgueilleux ne peuvent l'arrêter. Il s'estime heureux de partager les humiliations de Jésus crucifié en portant sa croix. Il s'avance ainsi l'espace d'un mille jusqu'à la place des Marchands; il y trouve un charlatan qui abusait la sotte crédulité du vulgaire, il lui ordonne de descendre, monte sur son théâtre et y arbore l'étendard de la croix. A la vue de cette multitude rassemblée par une vaine curiosité, son cœur s'allume d'un saint zèle, il élève sa voix, il annonce les vérités éternelles, prêche avec force la pénitence et le détachement des vanités du siècle. La parole de vie que le Seigneur avait mise dans sa bouche ne sortit pas en vain de ses lèvres innocentes. Elle pénétra jusque dans le fond du cœur et de l'esprit de plusieurs de ceux qui l'écoutèrent et qui se rendirent dociles à la grâce que Dieu leur fit d'en être touchés. Remplis de l'esprit de pénitence et de componction, ils sui-

virent Alexandre à son retour à l'église de Saint-Barnabé, allèrent se jeter aux pieds des confesseurs et réjouirent l'Eglise de Dieu par leur conversion. Alexandre fut reçu des religieux avec attendrissement. Il les conjura les larmes aux yeux de ne plus différer de le recevoir, et se tournant vers les domestiques qui l'accompagnaient et qui fondaient en larmes : « Allez, leur dit-il, annoncer à mon père la résolution que j'ai prise de servir Dieu dans cette maison; dites-lui que je le supplie d'y donner son consentement, et que la plus grande grâce que je puisse attendre de sa bonté paternelle est d'y joindre sa bénédiction. »

A cet avis, le président Sauli, déjà informé de ce qui venait de se passer à la place des Marchands, le cœur combattu de mille mouvements, accourt à Saint-Barnabé, embrasse son fils avec tendresse, et adorant le dessein de Dieu sur ce cher enfant, il l'abandonne à la conduite de la Providence, entre les mains de ses ministres.

On a toujours conservé soigneusement, à Saint-Barnabé, la croix qui servit d'instrument au triomphe d'Alexandre; elle y est aujourd'hui en vénération, exposée dans un cadre doré, au

fond du dortoir du noviciat, avec cette inscription latine :

CRUCE . HAC . HVMERIS . IMPOSITA
PRIVSQVAM . IN . CONGREGATIONEM . RECIPERETVR
B . ALEXANDER . SAVLIVS
HINC . AD . FORVM . MERCATORVM . DIGRESSVS
IBIQVE . DE . MVNDI . CONTEMPTV
IN . MAGNA . CIVIVM . FREQVENTIA
LVCVLENTO . SERMONE . HABITO
AETERNAE . SALVTIS . ARGVMENTA
PROPONEBAT
ANNO . MDLI . AETATIS . SVAE . XVI.
CONDITAE . CONGREGATIONIS . XVIII.

CHAPITRE IV.

Noviciat du B. Alexandre, sa ferveur et sa persévérance dans les règles de l'institut. — Sa profession.

Après tant de témoignages non suspects d'une vocation solide, les religieux de Saint-Barnabé crurent devoir se départir en faveur d'Alexandre de la loi qu'ils s'étaient imposée de ne recevoir dans leur corps que des sujets d'un âge mûr et déjà formés. Ils craignaient que l'indulgence qu'on est obligé d'avoir quelquefois pour la fai-

blesse et la légèreté du premier âge n'occasionnât quelque relâchement dans la discipline. Après trois mois de probation, Alexandre fut admis à la prise d'habit solennelle le jour de l'Assomption de l'an 1551. Il commença son noviciat avec un surcroît de ferveur qui ne se ralentit jamais ; il observa les moindres règles avec une exactitude inviolable. Veillant continuellement à la garde de ses sens, il semblait ne détacher les yeux de la terre que pour les élever vers le ciel. Il domptait sa chair par des jeûnes rigoureux, par le cilice, par des austérités qu'on fut obligé de modérer. Docile à la voix de l'obéissance, il ne fit jamais de son esprit particulier la règle de sa conduite. Il possédait son cœur dans la patience et dans le silence. A peine ouvrait-il la bouche aux heures destinées à la récréation. Invité à parler et à dire son sentiment, il répondait avec modestie, qu'il lui convenait d'écouter et d'apprendre. Il avait continuellement dans le cœur cette maxime qu'il repétait de temps en temps en ces termes : *Servir Dieu héroïquement ; aspirer sans cesse à une plus haute perfection.*

Il sonda les replis les plus secrets de son cœur, et rechercha soigneusement les affections qui

pouvaient mettre quelque obstacle à cette parfaite liberté d'esprit qui est le partage des saints et qui les établit dans le règne de la justice et de la paix. Il sentit qu'il avait apporté de la rouille du siècle un trop vif attachement à la lecture et à l'étude; il vainquit cette noble passion en ne gardant dans sa chambre qu'un livre, qu'il tenait des mains de son directeur, et ne donnant à la lecture que le temps qui lui était prescrit, il la quittait au moment qu'on l'appelait ailleurs, sans se permettre un mot de plus pour achever la période. Il tenait de sa jeunesse et de son tempérament une disposition au sommeil qui lui rendait extrêmement pénible l'obligation de se lever avant le jour. Pour surmonter cette difficulté, il se fit charger du soin de donner le premier signal du réveil dans la communauté. Il s'en acquitta toujours avec ponctualité, et força enfin la nature de se contenter de quatre à cinq heures de sommeil. C'était le seul relâche qu'il prît dans la journée, et qu'il n'accordait qu'à la nécessité.

Son amour même pour la retraite lui devint suspect; il sentit qu'il y entrait un peu d'une certaine timidité naturelle qui l'éloignait des occasions de paraître en public. Il fallait surmonter

cette contrainte qui pouvait devenir un obstacle aux exercices de la vie active. Il comprit qu'un défaut naturel ne devait point influer sur la solitude. Il communiqua sa peine à son directeur, et ce fut par son avis qu'on le mit pour adjoint tantôt à l'office du portier, tantôt à celui du sacristain. On lui fit prononcer des discours familiers en présence de la communauté, et on y invitait même des externes. C'est ainsi qu'Alexandre, en combattant non seulement les vices, mais encore les imperfections de la nature, s'élevait à une haute sainteté. Sa vie était celle du vrai chrétien, une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ dont il chérissait la pauvreté, les souffrances, l'abjection dans un entier abandon à sa divine volonté. Comme on l'invitait un jour à prier pour la guérison d'une personne dont les aumônes étaient d'un grand secours à la communauté : *A Dieu ne plaise*, répondit-il, *que je prie le Seigneur de différer à cette âme pieuse la récompense de ses mérites par la crainte de l'indigence.*

A mesure que l'homme intérieur se perfectionnait dans Alexandre, Dieu se communiquait à lui d'une manière plus intime par des clartés plus vives, par une abondante effusion des dons du

saint amour : c'était surtout dans la participation des saints mystères qu'il goûtait les douceurs ineffables dont Dieu pénètre les âmes qui ne désirent que lui. Il lui semblait entendre la voix de l'époux qui parlait au fond de son cœur et qui lui disait : *Alexandre, ton cœur doit être tout à moi, et à moi seul. Alexandre, il n'est aucune voie de perfection que tu ne doives parcourir.* Le feu intérieur dont il était consumé éclatait souvent dans ses yeux et sur son visage, et la défaillance des sens suivait quelquefois les ravissements de son âme.

En ce même temps la congrégation fut assaillie de la plus violente tempête qu'elle ait jamais essuyée. Comme elle s'efforçait de plaire à Dieu, elle déplut au monde, et il fallut que la tentation l'éprouvât. On traita d'abord de folie la vie régulière et pénitente des nouveaux religieux. Leur ardeur à combattre le vice par la parole et par l'exemple irrita la cupidité des amateurs du siècle. On passa du mépris à la persécution et à la calomnie. Un genre de vie digne des temps apostoliques parut une nouveauté suspecte et dangereuse. On noircit les intentions de ces fidèles ministres de l'Évangile. On les accusa de couvrir sous des dehors imposants de piété des doctrines

contraires à la pureté de la foi; ils furent traités de séducteurs et insultés par la populace. Pour les perdre sans ressource, des persécuteurs cruels et implacables s'efforcèrent d'attirer sur eux l'indignation et les foudres du Vatican. Michel Ghislieri était alors commissaire général du saint office. Il exerçait ce respectable ministère avec une inviolable intégrité. Son zèle pur et animé par la charité, n'était pas moins l'asile de l'innocent que la terreur du coupable. La cause des serviteurs de Dieu fut discutée avec autant de rigueur que de circonspection. L'imposture fut confondue, et l'innocence des accusés, constatée par l'oracle du souverain pontife Jules III, leur acquit un nouveau degré d'estime et de confiance de la part du public. Cependant cette épreuve servit à séparer dans la congrégation la paille d'avec le bon grain. Les faibles, intimidés par la violence de l'orage, abandonnèrent la mère qui les avait allaités, de peur d'être enveloppés dans la disgrâce dont elle était menacée. Les forts, rassurés par le témoignage de leur conscience, attendirent en paix le jour du Seigneur qui devait les délivrer de l'opprobre. Alexandre, quoique jeune encore et libre de tout engagement, persévéra

courageusement dans sa vocation; persévérance qui fait également l'éloge de sa vertu, et l'apologie de l'institut qu'il avait embrassé.

Alexandre passa ainsi trois années dans le noviciat; et quoiqu'alors il n'y eut aucun terme fixe pour cette épreuve, et qu'on la poussât jusqu'à douze ans et quelquefois jusqu'à quinze, l'édification que le jeune prosélyte avait répandue dans l'ordre, fit juger qu'on devait hâter sa profession pour ne pas priver plus longtemps le public du fruit de ses vertus et de ses travaux. Dans la recherche exacte qu'on faisait des défauts des novices, on trouva qu'on n'eut à lui reprocher, pendant ces trois ans, que trop de passion pour l'étude, et un mot lâché une fois avec trop de vivacité. Il fit profession le 19 septembre 1554, jour de saint Michel, et ce fut pour lui un motif de se mettre particulièrement sous la protection de ce prince invincible des armées du Seigneur. Il fit une renonciation authentique de ses droits sur la succession de son père, se réservant une pension de soixante écus d'or, sa vie naturelle durant, pour les besoins de la communauté.

CHAPITRE V.

Alexandre reprend le cours de ses études. — Il est élevé au sacerdoce, destiné à la prédication. — Conversion éclatante d'une jeune dame.

La crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse, avait jeté de profondes racines dans le cœur d'Alexandre. Il était temps d'élever sur ce fondement l'édifice des sciences ecclésiastiques dont un ministre de l'Évangile doit être instruit pour se mettre en état de prêcher la sainte doctrine, comme dit l'apôtre, et de confondre ceux qui la combattent. L'ardeur avec laquelle il reprit le cours de ses études, n'était plus l'effet d'une curiosité mondaine, elle devint le fruit de l'obéissance et du devoir; et il en fit comme un acte de religion par la sainteté de la fin qu'il s'y proposait. Ses succès surpassèrent les espérances qu'on avait conçues de ses talents et de son application. En moins de deux ans il se mit en état de soutenir des thèses de philosophie et de théologie, contenant deux cents positions, en présence

d'un auditoire nombreux et choisi, et avec un applaudissement universel. Elles furent dédiées à Pierre Arigoni, président du sénat de Milan. L'épître dédicatoire marque un esprit délicat et solide, et un assez bon goût de latinité.

Il fut ordonné sous-diacre aux quatre-temps de décembre 1554, et promu au diaconat l'année suivante, aux quatre-temps de juin. La discipline établie par le concile de Vienne, qui permettait de recevoir le premier de ces ordres à dix-huit ans, le second à vingt, subsistait encore, et au moyen des dispenses ordinaires on pouvait être ordonné à vingt-deux ans. On songea sérieusement à profiter de cette indulgence pour Alexandre. Le supérieur ordonna des prières et fit offrir le jeûne de l'Avent pour implorer les lumières du Seigneur sur une délibération d'une si haute importance. Il célébra la messe du Saint-Esprit et assembla le chapitre. On proposa avec Alexandre un profès plus ancien que lui et assez vertueux pour qu'on le jugeât digne d'être proposé. Il fut résolu qu'on demanderait la dispense pour Alexandre, et qu'on différerait pour l'autre. En vain l'humilité du Bienheureux s'arma de prières les plus vives pour retarder l'effet de cette résolution et éloigner le

fardeau qu'on voulait lui imposer. On obtint la dispense, et il fut ordonné prêtre le samedi saint 4 avril 1556. L'évêque qui lui imposa les mains fut attendri et édifié de l'humilité et de la sainte frayeur qu'Alexandre fit paraître en cette auguste fonction. La sainteté du caractère sacerdotal produisit en lui un nouvel accroissement de lumière et de grâce. La première fois qu'il monta à l'autel, sa ferveur et sa dévotion éclatèrent par des marques sensibles et par les larmes abondantes qu'il répandit. Les assistants en furent émus et touchés de componction. Il ne manqua jamais depuis d'offrir le saint sacrifice, et tous les jours il paraissait l'offrir avec une nouvelle ferveur.

On le destina aussitôt à prêcher les jours de fête après vêpres dans l'église de Saint-Barnabé. C'était, suivant l'esprit et l'usage de l'institut, des discours pour servir d'explication aux épîtres de saint Paul. Alexandre, quoique doué de tous les talents propres à le faire briller dans la chaire, ne chercha point à s'attirer des applaudissements ni à flatter les oreilles par un verbiage harmonieux. Il ne voulait qu'instruire, émouvoir et édifier. Il puisait dans les sources sacrées de

l'Écriture et des Pères les vérités qu'il était chargé d'annoncer, il s'en nourrisssait par la méditation, et ne s'occupait que du soin de les rendre avec ordre et netteté. C'est l'Écriture surtout qui contient la parole de vie, qui convertit les âmes, et c'est dans les écrits des Pères, ces hommes apostoliques choisis de Dieu pour en être les dispensateurs fidèles, qu'on apprend la manière de la répandre avec fruit. L'étude des lettres qu'Alexandre avait cultivées avec soin, lui fournissait une abondance d'expressions choisies, sans qu'il eût besoin de les chercher. Ainsi, uniquement occupé de la grandeur de son sujet, il prêchait avec aisance et avec dignité, et il évitait l'enflure et l'affectation. Rempli de l'esprit de charité, ses discours en recevaient une onction touchante, et il inspirait les sentiments de componction dont il était lui-même si vivement pénétré. On accourait en foule à ses sermons, et plusieurs âmes y reçurent la grâce d'une sincère conversion.

Une des plus remarquables fut celle d'une jeune dame nommée Marthe Piantanide. Elle était restée veuve à la fleur de son âge, et, dans l'attente d'un second établissement, elle ne négligeait pas de relever par la parure les attraits de la jeu-

nesse et de la beauté, sans sortir des bienséances que le monde exige. Elle se permettait toute la dissipation que le monde autorise. Le Seigneur, qui avait des desseins de miséricorde sur cette âme, la conduisit un jour à Saint-Barnabé, et lui fit entendre, par la bouche de son serviteur, combien il est indigne d'un chrétien d'oser paraître, à la face des autels, sous les yeux d'un chef couronné d'épines, avec tout l'appareil du luxe et de l'immodestie, comme une victime couronnée qui se dévoue à la mollesse, à l'orgueil et à la dissolution. La jeune veuve fut touchée d'une salutaire confusion; elle gémit, elle pousse des soupirs, elle s'arrache de la tête et jette au loin ces parures mondaines et excessives qui semblaient insulter à l'humiliation du Sauveur crucifié. Elle retourne chez elle l'esprit pénétré de componction, elle vend ses plus riches vêtements et en distribue le prix aux pauvres, résolue de faire paraître à l'avenir, dans la modeste simplicité de son habillement, le renoncement solennel que font les chrétiens aux vanités du siècle dans le baptême, et dont la plupart se souviennent si peu. La suite fit voir la sincérité de sa conversion. La première fois qu'elle dut sortir

[illegible] si différent
[illegible] les yeux du
[illegible] assaut en
[illegible] devenir l'objet
[illegible] divertir à ses
[illegible] sur le seuil de sa
[illegible] sans savoir à qui
[illegible] que la pensée de
[illegible] intérieurs de sa péni-
tence [illegible] un peu plus de condescendance pour
les usages du monde. Elle vainquit, avec le se-
cours de Dieu, une tentation si délicate, et ne
craignit pas de s'exposer au mépris du monde
pour la gloire de Jésus-Christ. Une conduite
ferme et soutenue lui attira bientôt la considéra-
tion des gens du siècle, qui ne peuvent s'em-
pêcher de respecter la vertu qu'ils n'ont pas le
courage d'imiter. La pieuse veuve assembla un
nombre de filles qui vivaient avec elle dans la
plus exacte régularité, sous la direction des reli-
gieux de Saint-Barnabé. Elles prirent dans la
suite la résolution de former une communauté,
et reçurent le voile des mains de saint Charles,
qui les trouva très-solidement instruites dans les
voies de la perfection. C'est ce qui donna nais-

sance au monastère de Sainte-Praxède, l'un des plus célèbres de la ville de Milan, qui fut un des plus grands sujets de consolation pour le saint archevêque, et qui s'est toujours maintenu dans une grande réputation de sainteté.

Alexandre continua ainsi pendant près de deux ans à exercer l'œuvre de la prédication, sans interrompre ses études théologiques, et sans se relâcher aucunement dans les pratiques de l'observance et de la mortification. La lecture des Pères fournissait des lumières à son esprit, et un aliment à sa piété, en même temps qu'il y puisait la matière de ses sermons. Mais il ne croyait pas que l'étude fut la seule disposition qu'il dût apporter au ministère de la parole. Les jours qu'il devait monter en chaire, il s'y préparait par une prière plus fervente, et par quelque œuvre d'humilité, de charité et de pénitence. On le voyait occupé à balayer le parvis de l'église, à soulager les domestiques dans les fonctions les plus pénibles, à rendre aux malades les services les plus degoûtants. Ainsi il attirait l'esprit de Dieu, qui devait animer ses paroles et leur donner la force et la grâce de fructifier.

du logis et se montrer dans un train si différent de celui auquel elle avait accoutumé les yeux du public, le démon lui livra un furieux assaut en excitant en elle une vive crainte de devenir l'objet des railleries du monde, et de le divertir à ses dépens. Trois fois elle s'arrêta sur le seuil de sa porte, et retourna en arrière sans savoir à quoi se résoudre. Elle était tentée par la pensée de pouvoir allier les sentiments intérieurs de sa pénitence avec un peu plus de condescendance pour les usages du monde. Elle vainquit, avec le secours de Dieu, une tentation si délicate, et ne craignit pas de s'exposer au mépris du monde pour la gloire de Jésus-Christ. Une conduite ferme et soutenue lui attira bientôt la considération des gens du siècle, qui ne peuvent s'empêcher de respecter la vertu qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. La pieuse veuve assembla un nombre de filles qui vivaient avec elle dans la plus exacte régularité, sous la direction des religieux de Saint-Barnabé. Elles prirent dans la suite la résolution de former une communauté, et reçurent le voile des mains de saint Charles, qui les trouva très-solidement instruites dans les voies de la perfection. C'est ce qui donna nais-

sance au monastère de Sainte-Praxède, l'un des plus célèbres de la ville de Milan, qui fut un des plus grands sujets de consolation pour le saint archevêque, et qui s'est toujours maintenu dans une grande réputation de sainteté.

Alexandre continua ainsi pendant près de deux ans à exercer l'œuvre de la prédication, sans interrompre ses études théologiques, et sans se relâcher aucunement dans les pratiques de l'observance et de la mortification. La lecture des Pères fournissait des lumières à son esprit, et un aliment à sa piété, en même temps qu'il y puisait la matière de ses sermons. Mais il ne croyait pas que l'étude fut la seule disposition qu'il dût apporter au ministère de la parole. Les jours qu'il devait monter en chaire, il s'y préparait par une prière plus fervente, et par quelque œuvre d'humilité, de charité et de pénitence. On le voyait occupé à balayer le parvis de l'église, à soulager les domestiques dans les fonctions les plus pénibles, à rendre aux malades les services les plus degoûtants. Ainsi il attirait l'esprit de Dieu, qui devait animer ses paroles et leur donner la force et la grâce de fructifier.

CHAPITRE VI.

Fondation d'une maison de Barnabites à Pavie. — Le Bienheureux y est envoyé. — Il coopère au rétablissement de la fréquentation des sacrements. — Établissement des écoles de la Doctrine chrétienne.

En 1557, les Barnabites furent appelés à Pavie, ancienne métropole du royaume des Lombards en Italie. On conservait dans cette ville une image miraculeuse de la Vierge, peinte autrefois sur un pan de muraille de la maison des Canevanova, et qu'on avait placée depuis dans un petit oratoire. La duchesse Bonne de Savoie, mère de Jean-Galeas Sforce, duc de Milan, et Isabelle d'Aragon son épouse, avaient fait vœu d'y élever une église plus magnifique pour obtenir, par l'intercession de Marie, la guérison de ce prince. Cette église fut bâtie sur un dessein du fameux Bramante, et elle était desservie par quelques prêtres. C'est ce précieux dépôt que la ville de Pavie voulut confier aux Barnabites. Jusque-là ces religieux avaient persisté dans leur première réso-

lution de ne point étendre leur institut hors de la ville de Milan. Deux raisons les portèrent à s'en départir en cette occasion : la dévotion à la Vierge, dont le culte était le principal objet de la nouvelle fondation, et les secours que l'Université de Pavie pouvait leur fournir pour l'instruction de leur jeunesse.

On nomma trois sujets des plus distingués de l'ordre pour cet établissement. Alexandre était le plus jeune. On le chargea de presque toutes les fonctions du ministère à la fois. La charité, qui peut tout, lui donna les forces nécessaires pour se faire tout à tous. Il édifia par la parole et par l'exemple, et contribua de tout son pouvoir au bien qu'on attendait du nouvel institut. Il joignit à l'exercice de la prédication l'assiduité au confessionnal ; il instruisait les enfants et les simples, visitait les malades, les hôpitaux et les prisons, assistait les mourants. Ses vertus lui gagnèrent l'estime et l'affection de tous les citoyens. Des personnes de toute condition s'empressèrent de se mettre sous sa conduite et lui confièrent la direction de leur conscience. Il recevait les pénitents avec douceur ; mais cette douceur était un attrait utile et suave pour leur

inspirer l'amour de la pénitence, et leur rendre le fardeau de Jésus-Christ plus léger, sans rien lui ôter de son poids. Jamais il n'usa d'indulgence en faveur du relâchement, jamais il ne connut ces ménagements trompeurs, source d'un aveuglement funeste, dont Dieu punit quelquefois la tiédeur des chrétiens qui, touchés d'un faible désir de leur salut, cherchent à se partager entre Dieu et la créature.

Il coopéra puissamment aux deux principaux objets qui exercèrent d'abord le zèle des nouveaux religieux, suivant l'esprit de leur institut, je veux dire la fréquentation des sacrements et l'établissement des écoles de la Doctrine chrétienne; deux moyens également nécessaires et efficaces pour la réforme des mœurs. Le Bienheureux n'oublia rien pour ranimer la dévotion des fidèles envers l'auguste Sacrement des autels. La ferveur de ses exhortations, le renouvellement que l'on remarqua en quelques personnes qu'il conduisait à la perfection par le fréquent usage des sacrements, contribuèrent beaucoup à étendre cette sainte pratique, et, à multiplier les fruits précieux qu'elle produit, quand on y apporte les dispositions requises.

Alexandre fit surtout beaucoup de fruits parmi les étudiants de l'Université. Il eut le bonheur d'en ramener plusieurs de la vie licencieuse qu'un préjugé absurde faisait presque regarder comme l'apanage de la profession des études. Les uns, touchés de la sainteté de sa vie, se mettaient sous sa direction; d'autres, attirés par la réputation de son savoir, recouraient à lui pour être instruits, et il se servait de cet attrait pour les conduire à la piété. Il rapporte lui-même, que dix étudiants s'étant adressés à lui pour être exercés sur les matières dont ils prenaient des leçons à l'Université, il ne voulut commencer cet exercice qu'àprès les avoir disposés à se confesser, et à communier, *afin que tout se fît*, dit-il, *au nom du Seigneur*, et il les recommanda aux prières de la communauté de Saint-Barnabé.

Quelques uns poussaient la ferveur jusqu'à demander d'être reçus dans la congrégation; mais, Alexandre éprouvait leur vocation avec beaucoup de soin. Il ne voulait que des sujets qui pussent devenir de bons ouvriers dans la vigne du Seigneur. Un jeune étudiant, après avoir vécu dans la dissipation, vint se présenter à lui pour prendre l'habit religieux. Alexandre lui demanda le motif de

d'un auditoire nombreux et choisi, et avec un applaudissement universel. Elles furent dédiées à Pierre Arigoni, président du sénat de Milan. L'épître dédicatoire marque un esprit délicat et solide, et un assez bon goût de latinité.

Il fut ordonné sous-diacre aux quatre-temps de décembre 1554, et promu au diaconat l'année suivante, aux quatre-temps de juin. La discipline établie par le concile de Vienne, qui permettait de recevoir le premier de ces ordres à dix-huit ans, le second à vingt, subsistait encore, et au moyen des dispenses ordinaires on pouvait être ordonné à vingt-deux ans. On songea sérieusement à profiter de cette indulgence pour Alexandre. Le supérieur ordonna des prières et fit offrir le jeûne de l'Avent pour implorer les lumières du Seigneur sur une délibération d'une si haute importance. Il célébra la messe du Saint-Esprit et assembla le chapitre. On proposa avec Alexandre un profès plus ancien que lui et assez vertueux pour qu'on le jugeât digne d'être proposé. Il fut résolu qu'on demanderait la dispense pour Alexandre, et qu'on différerait pour l'autre. En vain l'humilité du Bienheureux s'arma de prières les plus vives pour retarder l'effet de cette résolution et éloigner le

fardeau qu'on voulait lui imposer. On obtint la dispense, et il fut ordonné prêtre le samedi saint 4 avril 1556. L'évêque qui lui imposa les mains fut attendri et édifié de l'humilité et de la sainte frayeur qu'Alexandre fit paraître en cette auguste fonction. La sainteté du caractère sacerdotal produisit en lui un nouvel accroissement de lumière et de grâce. La première fois qu'il monta à l'autel, sa ferveur et sa dévotion éclatèrent par des marques sensibles et par les larmes abondantes qu'il répandit. Les assistants en furent émus et touchés de componction. Il ne manqua jamais depuis d'offrir le saint sacrifice, et tous les jours il paraissait l'offrir avec une nouvelle ferveur.

On le destina aussitôt à prêcher les jours de fête après vêpres dans l'église de Saint-Barnabé. C'était, suivant l'esprit et l'usage de l'institut, des discours pour servir d'explication aux épîtres de saint Paul. Alexandre, quoique doué de tous les talents propres à le faire briller dans la chaire, ne chercha point à s'attirer des applaudissements ni à flatter les oreilles par un verbiage harmonieux. Il ne voulait qu'instruire, émouvoir et édifier. Il puisait dans les sources sacrées de

bonne œuvre, on établit une congrégation générale, où les directeurs de toutes les écoles s'assemblaient, pour rendre compte de l'état de chacune en particulier, et délibérer sur les moyens d'en avancer les progrès et de remédier aux abus qui pouvaient s'y glisser. L'évêque de Pavie, Hippolyte de Rossi, depuis cardinal, favorisa de tout son pouvoir ce pieux établissement. Il donna aux Barnabites le bâtiment de l'église paroissiale des SS. Sixte et Modeste, qui fut joint à leur maison, et destiné pour y tenir les assemblées. Cette congrégation subsiste encore aujourd'hui sur le même pied; elle a divers officiers chargés des différentes fonctions, et celle de visiteur général continue à être exerçée par un des religieux de cette maison. Les fruits abondants qu'elle n'a cessé de produire sont encore une des suites de l'ordre que le père Omodei et le bienheureux Alexandre établirent avec une sage prévoyance dans la première institution.

Au milieu de tant d'occupations, le Bienheureux ne négligea pas ce qu'il devait à sa communauté, dont il exerça différentes charges. Il acheva et orna l'église, et il enrichit la bibliothèque. Son père voulant lui laisser une nouvelle pension via-

gère de cinquante écus, il la refusa nettement pour son propre usage, et ne l'accepta du consentement des supérieurs, qu'à condition qu'elle serait employée pour les frais des études, dont les progrès lui tenaient extrêmement à cœur. Dans l'état de simple religieux, sa vie fut un modèle d'obéissance. On conserve à Saint-Barnabé une lettre d'excuse au Père général, par laquelle il lui demande pardon d'avoir écrit un billet sans la permission du supérieur local de Pavie, ajoutant que, comme c'était la première fois qu'il était tombé dans cette faute, il espérait que ce serait la dernière. Quand il fut nommé supérieur, il eut toujours devant les yeux la máxime de l'évangile : que celui qui est le premier doit se faire le dernier ; tâchant d'imiter le Sauveur, qui dit de lui-même, qu'il était venu, non pour être servi, mais pour servir. Un jour ayant été appelé à la porte de la maison pour recevoir une charge de blé que son père envoyait à la communauté, il ne voulut pas souffrir qu'on fit venir des porte-faix : Pourquoi dédaignerions nous, dit-il, de nous charger nous mêmes des bienfaits que le Ciel nous envoie. Il mit aussitôt la main à l'œuvre et engagea par son exemple les autres religieux à se prêter de

bonne grâce à un travail pénible, et que la vanité fait regarder comme humiliant. Alexandre chérissait ainsi l'abjection dans la maison du Seigneur et aimait à paraître petit aux yeux des hommes.

CHAPITRE VII.

Alexandre enseigne la philosophie et la théologie. — Idée de de sa méthode. — Sa discrétion, sa modération dans la dispute.

Les supérieurs ayant établi le cours des études dans la maison de Pavie, Alexandre fut nommé pour régenter. Il enseigna d'abord la philosophie et ensuite la théologie. La solidité de l'enseignement et la clarté de la méthode donnèrent beaucoup de réputation à son école et lui attirèrent des externes. La justesse de son goût en fait de philosophie, lui fit retrancher les subtilités des commentateurs pour s'attacher au texte d'Aristote, le premier des philosophes qui ait lié par un ordre méthodique les principes généraux des connaissances humaines, et réduit en corps de science les parties les plus intéressantes de la philoso-

phei. Il expliqua la logique sur le texte grec, qu'il faisait interpréter à ses autres disciples, par D. Grégoire Asinari, ayant reconnu par sa propre expérience l'insuffisance des versions latines. Cette méthode avait d'ailleurs le double avantage d'exercer les jeunes gens dans la langue grecque, et, de leur faire apprendre la logique dans les écrits de celui qui l'a le premier réduite en art. Il composa, en faveur de ses élèves, quelque petit rudiment pour leur faciliter l'étude du grec. Il sentit la nécessité de la géométrie pour cultiver la philosophie avec succès, malgré les préjugés de son siècle, où le nom de cette science était à peine connu dans les écoles. Il en prit des leçons sous un maître flamand qui se trouvait alors à Pavie. Son père contribua beaucoup à lui inspirer du goût pour cette science, en lui répétant ce qu'il avait souvent ouï dire au célèbre cardinal Contarini, que l'étude de la géométrie lui avait été d'un grand secours en plusieurs occasions. Ce n'est pas que la géométrie soit applicable à certaines combinaisons morales qu'on ne peut assujettir, ni au calcul, ni à la démonstration, et dont on ne peut bien saisir le résultat que par un sens droit, joint à l'expérience et à une certaine délicatesse de tact,

qui fait sentir ce que l'esprit a souvent de la peine à démêler. Mais la géométrie peut servir à former ou nourrir l'esprit d'application qui est nécessaire dans toutes les affaires.

Pour la théologie, il avait étudié à fond la Somme de saint Thomas et celle de saint Bonaventure. La première surtout lui était si familière qu'on disait que si elle se fût perdue, il aurait été en état de la rétablir mot pour mot. Cette Somme contient tout ce que la théologie a de plus sublime et de plus profond. Elle est surtout très-utile pour apprendre à s'énoncer avec précision sur les articles les plus essentiels de la religion. On n'a pas de meilleur livre en fait de morale. Les grands principes de cette science y sont développés avec une netteté admirable, et leur enchaînement forme le système le plus suivi et le plus complet qui ait encore paru. On sait que Grotius même avouait qu'il n'y avait rien de comparable en ce genre.

A l'étude de la théologie, Alexandre joignit celle des Pères, de la controverse et du droit-canon. Il n'avait point encore paru de livre d'*Institutions* au droit ecclésiastique analogue aux Institutes de Justinien pour le droit civil. C'était un vide dans cette science, dont personne ne s'apercevait. Alexan-

dre en conçut le premier l'idée et le projet. Il le fit goûter à Marc-Antoine Cucchi, professeur de droit-canon à Pavie, qui travailla longtemps à former le plan de cet ouvrage, à le digérer et à le composer. Il prit les conseils de plusieurs personnes éclairées, entre autres du bienheureux Alexandre et du célèbre Vida, évêque d'Albe en Piémont. Enfin le livre vit le jour, et l'auteur dit positivement qu'il n'avait point encore paru d'ouvrage dans ce genre. Le vrai génie consiste à découvrir les accroissements dont les connaissances humaines sont susceptibles; et le Bienheureux fit paraître la justesse et l'étendue de ses vues, en contribuant à donner naissance à une branche nouvelle et très-importante de la science ecclésiastique.

Vida aurait souhaité qu'on eût donné force de loi à ces institutions, croyant apparemment qu'il serait utile de réduire, à certains chefs principaux, le grand nombre des matières répandues dans la vaste compilation du droit-canon. Il est vrai, cependant, qu'on pourrait faire aujourd'hui un meilleur ouvrage que celui de Cucchi.

Alexandre avait soin de se préparer à l'étude par la prière, et, c'est là où il puisait cet esprit de piété qui animait ses leçons et qu'il tâchait

d'inspirer à ses disciples. En donnant avis au supérieur général de l'arrivée de quelques étudiants : *Le Seigneur,* dit-il, *veuille leur faire la grâce de joindre aux lumières de la science, le feu de la charité. C'est ce que nous désirons tous, et, c'est à quoi je ne manquerai pas d'employer mes soins et le peu d'habileté que le Seigneur m'a donnée et dont j'ai si mal usé.*

Il savait proportionner la culture aux talents. Il ne croyait pas que l'on dût conduire les grands génies par la même route que les esprits ordinaires. Il était bien aise que les premiers joignissent les agréments de la littérature à une étude solide de la théologie ; il leur en ménageait le loisir et les moyens, et croyait qu'ils n'en seraient que plus propres à exercer avec fruit les différentes fonctions du ministère ecclésiastique. Ayant communiqué à son père la difficulté qu'éprouvait un de ses élèves dans des études un peu abstraites, le sage veillard lui écrivit de ne point se rebuter, que les jeunes gens qui ont un fond d'esprit cultivé par les belles-lettres ne se plient que difficilement à des discussions sèches et épineuses, mais qu'en persistant, ils y prennent goût insensiblement et font ensuite des progrès rapides.

Extrêmement attentif à ménager les forces de ses élèves, il évitait de les fatiguer par une rigueur déplacée, et tâchait au contraire, de leur procurer les secours et les adoucissements nécessaires pour les soutenir dans le travail et avancer leurs progrès. Un d'entre eux, jeune homme de grande espérance, mais d'une santé délicate, ne pouvait supporter le maigre, et souffrait notablement à se lever à l'heure de matines. Le Bienheureux demanda une dispense pour lui sur ces deux chefs, alléguant une maxime de saint Bernard : que plus un sujet est propre à glorifier le Seigneur, plus on peut user de condescendance envers lui en bien des choses pour l'utilité commune. Ayant été lui-même chargé de faire en même temps des leçons de philosophie et de théologie, il représenta combien lui était difficile de remplir ce double engagement en assistant régulièrement, comme il faisait, à tous les exercices de la communauté. Il demanda en conséquence ou d'être déchargé de l'une de ces deux leçons, ou d'être dispensé d'assister le matin au chœur avec les autres, pour avoir plus de temps à étudier. La demande de cette dispense dans un religieux si fervent ne venait sans doute ni de

pusillanimité, ni de peu d'attachement aux observances de la règle; mais elle prouve combien il était pénétré de la vérité de cette maxime : que, pour la gloire de Dieu et le service du prochain, il faut que les emplois qui concernent l'instruction soient remplis le mieux qu'il est possible.

Pour remplir à la lettre les devoirs que l'Apôtre prescrit à ceux qui sont chargés de l'enseignement, Alexandre évitait toutes les questions frivoles et inutiles, qui ne se rapportent point à l'édification, et faisait d'ailleurs paraître beaucoup de douceur et de modération dans la dispute. Se trouvant un jour dans une assemblée, quelqu'un lui demanda ce qu'il pensait du salut de Salomon; le Bienheureux exposa modestement son sentiment et les raisons qui devaient faire craindre pour sa réprobation. Un des assistants qui était d'une opinion différente, éleva aussitôt la voix, lui dit durement qu'il se trompait, et entreprit de le convaincre. La situation était délicate pour l'amour-propre, surtout pour un savant. Le Bienheureux céda et termina la dispute, en disant qu'il souhaitait de tout son cœur que son adversaire eût raison.

Il faisait beaucoup de cas des exercices publics.

Il trouvait que les jeunes gens s'y préparaient avec plus d'ardeur, et c'est autant de gagné ; que le succès est plus propre à élever leur âme, et à leur inspirer de l'assurance et de la fermeté. D'ailleurs il est juste, disait-il, que ceux que l'on destine à instruire les autres, commencent à donner au public quelque preuve de leur capacité.

Le Seigneur qui avait réuni dans Alexandre les talens et les vertus les plus propres pour l'enseignement, répandit une abondante bénédiction sur ses travaux, et l'on vit sortir de son école des religieux fervents, des prélats pleins de lumières et de zèle, des magistrats respectables, qui conservèrent pour leur maître un attachement et une reconnaissance sans bornes.

CHAPITRE VIII.

Alexandre prend le bonnet de docteur à Pavie. — Il est agrégé à l'Université. — Il combat l'erreur avec zèle et ménage les personnes avec charité. — Services qu'il rend à l'évêque de Pavie. — Il assiste au synode et ensuite au concile provincial de Milan.

Pour donner plus de poids aux instructions d'Alexandre et les rendre par conséquent plus utiles, les supérieurs jugèrent à propos de lui faire prendre ses grades à l'université. Alexandre y acquiesça par obéissance. Comme il commençait à s'y préparer, le père Antoine d'Aoste, général des Conventuels de Saint-François vint à passer par Pavie. Le Bienheureux souhaitait prendre le bonnet de la main de ce général, qui, de son côté, ne souhaitait pas moins de le lui conférer. Il fallut donc hâter la fonction. Il était d'usage de soumettre l'aspirant à un examen particulier pour s'assurer de sa capacité. L'université jugea cette épreuve inutile à l'égard du Bienheureux et l'en dispensa. On lui assigna pour matière de l'examen public deux leçons à faire

sur le livre du Maître des sentences, l'une sur l'unité du principe créateur, l'autre sur les sacrements en général. Les plus anciens et les plus qualifiés du collége voulurent honorer cet acte par une distinction particulière, en proposant eux-mêmes les difficultés; tandis qu'on laissait ordinairement aux plus jeunes docteurs le soin de disputer dans ces sortes de fonctions. Le Bienheureux n'avait eu qu'une demi-journée pour se préparer sur les articles qu'on lui avait assignés, c'est-à-dire la moitié du temps qu'on accordait aux autres, et ne laissa pas que de soutenir son acte avec le plus grand éclat. Non-seulement on lui conféra les grades; mais il fut immédiatement agrégé au collége de la faculté de théologie. Le Bienheureux attribuait aux prières de sa communauté le succès de cet acte qui se passa le 28 mai 1563.

Il s'était déjà fait connaître en cette université dès l'an 1561, lorsqu'il fut prié par un professeur, nommé Philippe Zaphire, de continuer ses leçons pendant un voyage qu'il devait faire à Naples. Il refusa par modestie, en 1562, une chaire qui lui fut offerte par le recteur de la faculté des arts. Le seigneur Nicolas Boldoni lui en

offrit une autre en 1566, et il la refusa par le même motif. Il ne put cependant éviter d'être fait doyen de la faculté de théologie, en cette même année; et c'est ainsi que l'université de Pavie, si célèbre par son ancienneté et par les grands hommes qu'elle a toujours produits, s'honora elle-même en honorant un sujet qui avait mérité son estime et celle du public.

La qualité de docteur ne fut pas pour le Bienheureux un titre oisif ou une vaine décoration; il la regarda comme un nouvel engagement contracté à la face de l'Église, de veiller avec plus de soin que jamais à la conservation du précieux dépôt de la doctrine. C'est ce qu'il fit en 1564, avec autant de zèle que de succès. Un prédicateur avait débité en chaire des maximes scandaleuses qui tendaient à éloigner les fidèles de la fréquentation des sacrements. La nouveauté de la doctrine excita des disputes, il se forma des partis, et l'erreur ne manqua pas de partisans. Alexandre crut devoir s'opposer au progrès de la séduction. Après avoir pris l'avis de quelques personnes sages et distinguées, il alla trouver le prédicateur et tâcha de le ramener par la voie de la correction fraternelle. Celui-ci, loin de céder

aux charitables avis du serviteur de Dieu, soutint ses opinions avec opiniâtreté et les reproduisit en public avec plus de chaleur qu'auparavant. Cependant le scandale augmentait. Le serviteur de Dieu, pour accomplir toute justice, après avoir essayé en vain la voix de la douceur et de la persuasion, eut recours à l'autorité de l'évêque, lui présenta quatre propositions contraires à la doctrine du prédicateur, et s'offrit d'entrer en dispute avec lui en présence du prélat et de la faculté de théologie. Le prédicateur, craignant l'issue de cette affaire, tâcha de s'excuser et promit de mieux expliquer ses sentiments : il pria même le Bienheureux de retirer son écrit des mains de l'évêque. Alexandre, voyant que le prédicateur avait réparé le scandale, ne manqua pas de retirer l'écrit et de le déchirer aussitôt, voulant effacer autant qu'il était en lui le souvenir d'une affaire qui pouvait nuire à la réputation de son prochain. C'est ainsi que le zèle chrétien s'efforce de détruire l'erreur, en ramenant par la voie la plus douce ceux qui ont le malheur de s'égarer, et tâche de leur faciliter le retour à la vérité en couvrant, autant qu'il est possible, la honte et l'humiliation de leur chute. La vérité ne peut

compatir avec l'erreur, mais la vérité approuve tous les ménagements qu'une charité ingénieuse sait mettre en œuvre pour épargner, autant qu'il se peut faire, la confusion de l'erreur à celui qui retourne à la vérité.

Par cet esprit de modération, Alexandre souffrait, avec une patience invincible, les injures qui le regardaient personnellement. Il fut un jour cruellement insulté en public par une troupe d'étudiants licencieux, excités par un concurrent jaloux de sa réputation. Il souffrit sans se plaindre et sans marquer la moindre émotion.

Par une suite de son attachement à la vérité il refusa de signer, à la réquisition d'un prélat, un certificat dont l'énoncé était susceptible d'un faux sens. On exigeait cette signature pour favoriser l'élévation d'un personnage à une haute dignité. Des personnes très-respectables n'avaient pas fait difficulté de signer, croyant sauver la vérité de leur témoignage par l'interprétation qu'on pouvait donner à l'ambiguïté des termes. Alexandre fut plus scrupuleux, et on ne put obtenir sa signature que lorsqu'on eût dressé le certificat de manière qu'il put s'assurer que son témoignage n'était rendu qu'à la vérité.

Tant d'excellentes qualités lui attirèrent toute la confiance de l'évêque de Pavie, qui le fit examinateur synodal, le nomma son théologien, et voulut l'avoir avec lui dans le cours de ses visites. Il le chargea, en 1565, des conférences des cas de conscience pour l'instruction de son clergé. Alexandre en informa le général par une lettre où il lui dit qu'il avait résolu de suivre l'ordre de Savonarole, qui lui paraissait succinct et sûr, suivant en tout les sentiments de saint Thomas. Comme les exemplaires de ce livre étaient fort rares, il songea à le faire réimprimer, en y ajoutant les censures portées par le concile de Trente, un traité du mariage, un recueil de ses propres décisions, et enfin le catéchisme des ordinands et des confesseurs. Il demanda au supérieur la permission de faire imprimer ces additions, en suite des instances réitérées qui lui en furent faites, souhaitant néanmoins que son nom n'y parut point, *quoique*, dit-il, *quand je voudrais tirer vanité de cet ouvrage, je sens que c'est trop peu de chose pour en espérer la moindre ombre de gloire.*

Cependant le grand saint Charles venait d'être pourvu de l'archevêché de Milan. Malgré son empressement à se rendre dans son diocèse, les be-

soins de l'Église universelle et les ordres du Pape le retenaient encore à Rome. Mais il eut soin d'envoyer au plus tôt Nicolas Ormanette, prélat d'un rare mérite, en qualité de grand vicaire, pour préparer les voies à la réformation qu'il méditait. Ormanette convoqua le synode et y invita le bienheureux Alexandre, voulant profiter des lumières d'un homme qui s'était acquis une si haute réputation par les services qu'il ne cessait de rendre à l'Église et à l'évêque de Pavie.

Bientôt après saint Charles vint lui-même à Milan pour y tenir son premier concile provincial. Il n'oublia pas Alexandre entre les grands hommes qu'il y appela et qu'il consulta sur les matières importantes qui devaient s'y traiter. Le Bienheureux y assista en qualité de théologien, et dressa quelque chapitre du concile. C'est sans doute un des traits les plus glorieux de la vie du serviteur de Dieu, d'avoir eu quelque part à ces règlements pleins de sagesse qui ont rendu les conciles provinciaux de Milan si célèbres dans toute l'Église. Saint Charles conçut une si haute estime de la capacité d'Alexandre qu'il souhaita dès lors le retenir à Milan; mais il ne put le refuser

aux prières du marquis Dominique Sauli son père, qui, s'étant déchargé de ses emplois, s'était retiré à Pavie pour se mettre sous la direction spirituelle de son fils. Le P. Besozzi, général de la congrégation, à qui le marquis avait écrit pour le retour d'Alexandre à Pavie, lui répondit qu'il pouvait le lui laisser jusqu'à la tenue du chapitre prochain, mais que, passé ce terme, il ne répondait de rien.

Alexandre passa encore deux ans à Pavie dans cette variété d'emplois et d'occupations que nous venons de détailler. Il est étonnant qu'un seul homme ait pu faire tant de choses, et les faire si bien. Mais l'esprit d'ordre facilite tout, et l'attention à éviter toute superfluité soit dans l'étude, soit dans les affaires, fait gagner bien du temps.

CHAPITRE IX.

Alexandre est élu général de sa congrégation. — Sa conduite dans le gouvernement.

Au mois d'avril 1567 les Barnabites assemblèrent leur chapitre pour l'élection du général. Alexandre y assista comme député de la maison de Pavie. Nommé président du chapitre, il se consola de cette distinction passagère par la pensée qu'elle ne devait durer que peu de jours. Bientôt les vœux se réunirent en sa faveur et il fut élu général à l'âge de trente-deux ans. Il en fut frappé d'autant plus vivement qu'il ne lui était pas même venu dans l'idée qu'on pût songer à lui. Il représenta son insuffisance avec toute la force que lui inspirait son indignité; mais il fallut céder. La violence que lui causa ce sacrifice parut dans l'émotion avec laquelle il sortit de l'assemblée pour aller répandre ses larmes au pied des autels.

Sa conduite dans le gouvernement justifia la sincérité de son humble résistance. Loin d'affecter cet esprit de hauteur que l'Évangile ré-

prouve dans ses ministres, il tâcha de se rendre le modèle de ceux qu'il devait conduire. Non-seulement il ne relâcha rien de son exactitude à observer la règle, il augmenta encore la rigueur de ses jeûnes et de ses austérités, et s'attacha avec une nouvelle ferveur à tous les principes de la pauvreté et de la mortification religieuse. Jamais il ne voulut permettre qu'on le servît à la chambre; il servait lui-même les autres, et se faisait un plaisir d'aider les domestiques dans les fonctions les plus pénibles; aimant à s'occuper du travail des mains si conforme à la nature et à la première destination de l'homme, et si recommandé par les saints fondateurs des ordres monastiques. Il ne négligea rien pour procurer toute sorte d'assistance et de soulagement aux vieillards et aux infirmes; et il les servait avec une patience et une affection qui marquaient bien que la charité ne trouve rien de dur ni de rebutant dans le service du prochain.

La pureté de sa vie faisait respecter sa vertu, et il la rendait aimable par sa douceur. Il n'usait de rigueur qu'à la dernière extrémité, et toujours malgré lui. Il disait que c'est par l'amour et non par la crainte qu'on doit conduire les personnes

qui ont de l'éducation et des sentiments. Quand il fallait corriger quelqu'un il le prenait en particulier, et après lui avoir marqué l'estime qu'il faisait de ses bonnes qualités, il tombait insensiblement sur le défaut qu'il avait à lui reprocher et l'exhortait à l'amendement par les motifs les plus capables de le toucher. Ces sortes de remontrances où le zèle se montrait sans amertume, et avec toute la tendresse d'un père, manquaient rarement de produire leur effet. Il résistait avec fermeté aux religieux qui cherchaient à s'autoriser de la protection des grands pour introduire des relâchements dans la discipline.

Il dressa les constitutions des novices et mit en vigueur le règlement des études qu'il avait fait autrefois par ordre des supérieurs, et qui n'a besoin que d'être bien observé pour former de grands hommes. Il veillait avec une scrupuleuse attention sur le choix et sur la conduite des jeunes gens qu'on admettait dans l'ordre, persuadé que c'est de la bonne ou mauvaise éducation qu'on leur donne, que dépend en grande grande partie la conservation ou le dépérissement de toute société. Il aimait à s'entretenir familièrement avec eux et ne dédaignait pas de

prendre part à leurs amusements. Par ce moyen il les connaissait mieux, il gagnait leur amour et leur confiance, et s'en servait avantageusement pour leur inspirer le goût de l'étude et de la piété.

Il disait qu'il pouvait dispenser pour un plus grand bien de toutes les autres observances de la règle, mais non de la prière qui est la nourriture de l'âme.

Il avait un grand zèle pour la maison du Seigneur, et pour tout ce qui regarde la décence du culte. Il enrichit et orna l'église de Saint-Barnabé. Il fit renouveler le maître-autel qui fut consacré par saint Charles, et y plaça le précieux reliquaire que ce saint cardinal avait reçu du pape Pie IV son oncle, et dont il fit présent au Bienheureux. Pour perpétuer le souvenir et la reconnaissance d'un don si cher à tout l'ordre, on y a joint cette courte inscription.

SACRUM
PII . IV . P . MAX.
AC . D . CAROLI
DONUM.

Il introduisit l'usage du bréviaire et du missel réformés par saint Pie V, et confirma ce que les

fondateurs avaient établi touchant l'uniformité de la psalmodie, voulant, à l'exemple de saint Athanase et de saint Isidore, qu'on récitât l'office sans chant, mais d'un voie haute, distincte, articulée, et avec les pauses convenables. Il ne pouvait souffrir dans les églises, ces musiques profanes qui font retentir dans le sanctuaire les accords du théâtre, et qui sont plus propres à distraire les fidèles qu'à leur inspirer des sentiments de piété et de componction.

Il recommandait soigneusement à ceux qui étaient chargés de l'administration du sacrement de Pénitence, d'attirer les pénitents par la douceur, mais sans s'écarter des règles indispensablement établies pour les disposer à la grâce de la réconciliation. La conduite des confesseurs répondit si bien à ses pieuses intentions, qu'il était passé en proverbe qu'il ne fallait pas aller à confesse à Saint-Barnabé, quand on ne voulait pas se convertir sincèrement.

L'ordre et la régularité qui régnaient dans cette église, le choix et la distribution des ornements, la propreté des vases sacrés, la dignité des cérémonies, l'assiduité des ministres, la gravité de leur maintien, tout annonçait la présence de Dieu vi-

vant dans son temple, et faisait respecter la majesté du lieu saint. Saint Charles eut toujours une dévotion particulière à l'église de Saint-Barnabé, et il recommandait aux prélats qui venaient le voir, de la visiter et de l'examiner soigneusement comme un modèle de la décence et de la propreté convenables aux églises.

CHAPITRE X.

Avantages que le Bienheureux procure à son ordre. – Sa prudence et son désintéressement dans l'administration.

L'ordre des Humiliés, qui avaient autrefois édifié l'Église par sa ferveur et sa régularité, et qu'on prétend même avoir rendu un service important à la société, en introduisant dans la Lombardie les manufactures de laine et des étoffes d'or et de soie, était tombé au seizième siècle dans un affreux relâchement. Cet ordre était composé de quatre-vingt-dix-sept maisons sous le nom de prévôtés, riches de plus de soixante mille écus d'or de revenu, et comptait à peine cent soixante-deux profès. Les prévôts vivaient dans le luxe et dans les plaisirs; les

inférieurs sans discipline et sans frein se livraient à la crapule et à la débauche.

L'un de ces Humiliés, nommé Louis Bascapé, d'une noble et ancienne famille de Milan, fut touché de cette effroyable licence, et conçut, quoique fort jeune, le dessein d'établir quelque sorte de régularité dans la maison de Saint-Jacques de Crémone, où il faisait sa résidence. Il fit pour ce sujet plusieurs voyages à Milan, et eut occasion de connaître les religieux de Saint-Barnabé. Il demanda au vénérable père Morigia, l'un des fondateurs, deux de ses religieux pour l'aider dans l'exécution de son dessein. Les deux Barnabites lui furent accordés, et ils réussirent par leurs exemples à gagner quelques sujets de cette communauté, qui commencèrent à mener une vie plus édifiante et plus conforme à la sainteté de leur état. Ceux que la réforme alarma, se retirèrent, et furent remplacés par un petit nombre d'autres profès qui voulaient suivre l'esprit de leur vocation. Ainsi l'ancienne régularité fut en partie rétablie dans cette prévôté, qui fut dès lors appelée la maison de l'observance.

Tel était l'état des Humiliés lorsque saint Charles, protecteur de cet ordre, entreprit avec son

zèle ordinaire d'y introduire la réforme. Il convoqua le chapitre à Crémone, fit élire général Louis Bascapé, et publia des règlements pleins de sagesse, que l'invincible obstination des prévôts rendit inutiles. Le saint archevêque ne se rebuta pas, et, entre les moyens de réforme que sa charité lui suggérait, il conçut le projet de réunir les Humiliés aux Barnabites. On voit, par ses lettres, qu'il avait deux objets en vue dans cette réunion, l'un de réformer les premiers, l'autre de fournir aux seconds les moyens d'étendre leur institut, dont il croyait que la dilatation serait utile à l'Eglise. Après avoir pesé les différentes manières dont l'union pouvait s'exécuter, il s'était enfin déterminé à faire en sorte que l'ordre des Humiliés fut conservé quant aux points substantiels de la règle; que les Barnabites, en prenant le gouvernement, joignissent le titre d'Humiliés à celui des Clecrs Réguliers de Saint-Paul, et que leur institut subsistât comme auparavant dans tout ce qui était de la substance et de l'intégrité de leurs constitutions. Pie V goûta ce projet, et parut en souhaiter l'exécution. Cependant le Bienheureux, actuellement général, et les anciens de Saint-Barnabé craignirent qu'un tel mélange ne portât dans

l'ordre un levain d'infection capable d'en altérer la pureté. Mais comme le Pape et saint Charles avaient également à cœur l'union, Alexandre sut allier, dans une conjoncture si délicate, tout devoir de justice à l'égard des premiers pasteurs, et de sa propre congrégation. Consulté par son archevêque, il lui exposa sincèrement les moyens qu'il croyait les plus propres pour effectuer l'union, si on la voulait absolument, et en même temps il lui représenta toutes les conséquences qu'il avait lieu de craindre pour son institut. Saint Charles, pleinement satisfait de ces raisons, écrivit le 25 janvier 1570 à son agent en cour de Rome, de se désister de toute ultérieure poursuite au sujet de l'union, alléguant et approuvant les raisons de la répugnance des religieux de Saint-Barnabé, fondées: 1° sur les embarras que l'union entraînerait après elle; 2° sur l'impossibilité où se trouveraient les Barnabites de contenir les Humiliés qui leur étaient supérieurs en nombre; 3° sur le dérangement que l'union causerait dans l'esprit et le système de leur institution. Cette conduite du Bienheureux fit éclater la pureté de son désintéressement, et montra le peu de cas qu'il faisait des plus grands avantages temporels au

prix du bien spirituel de sa congrégation, en refusant une offre qui la mettait en possession de quatre-vingt-dix-sept grandes maisons, et de soixante mille écus d'or de revenu.

Cependant la ville de Crémone, édifiée des exemples des Barnabites, dont les uns avaient vécu avec les Humiliés, les autres dirigeaient en qualité de confesseurs le monastère des Angéliques de Sainte-Marthe, souhaitait la fondation d'une maison de cet institut. Saint Charles, toujours plein d'affection pour le Bienheureux et pour la congrégation dont il a été le bienfaiteur et le père, saisit avec joie cette occasion de l'introduire dans la prévôté des Humiliés de Saint-Jacques de Crémone. Louis Bascapé, leur dernier général, obtint, après l'extinction de cet ordre, la permission de se retirer chez les Barnabites, en retenant son premier habit. Il vécut parmi eux d'une manière très-édifiante jusqu'à sa mort arrivée en 1591. Les Barnabites obtinrent par la même voie une autre prévôté dans la ville de Monza, célèbre par les reliques et les précieuses antiquités que l'on y conserve, et par la couronne de fer avec laquelle on couronnait autrefois les rois d'Italie.

Le Bienheureux entra aussi en traité pour les

fondations de Verceil, de Casal, capitale du Montferrat et de Rome. Sa promotion à l'épiscopat ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. La première ouverture pour Verceil fut faite par le cardinal Guy Ferro, évêque de cette ville, qui assista au premier concile provincial de Milan, et y reçut le bonnet des mains de saint Charles. Il connut dans ce concile le B. Alexandre et l'estima toujours; mais l'établissement n'eut lieu que sous Mgr Bonomi, son successeur.

La fondation de la maison de Casal fut une suite de l'affection qu'un jeune seigneur de cette ville, nommé Antoine Marie, de l'illustre famille De la Valle, avait conçue pour les Clercs Réguliers de Saint-Paul. Il était fils de Rolland De la Valle, président du sénat de Casal, connu des jurisconsultes par différents ouvrages, dont on a fait plusieurs éditions en Italie, en France et en Allemagne. Antoine Marie était âgé de trente ans lorsqu'il se présenta au Bienheureux pour être reçu dans la congrégation. Comme il pouvait disposer de deux cents écus d'or de revenu, il résolut de les employer à la fondation d'une maison de son ordre dans sa patrie. Son père lui donna toute sorte d'assistance et de secours pour l'exécution de son

dessein; et saint Charles recommanda cet établissement au duc de Mantoue par une lettre très-honorable aux nouveaux religieux.

La maison des Sauli, partagée en plusieurs branches, possédait en commun le droit de patronage de la magnifique église, et de l'insigne collégiale dite des Sauli ou de Carignan dans la ville de Gênes. Le Bienheureux souhaitait y introduire les Barnabites, et quelques-uns des seigneurs de la famille s'y portaient avec empressement. Les écrivains de la vie d'Alexandre racontent qu'il fit un voyage à Gênes pour traiter cette affaire; mais que les conditions proposées par les Sauli n'étant pas du goût de ses Assistants, il ne jugea pas à propos de les accepter, quoiqu'il eût fort envie de conclure le traité, et qu'il pût le faire de sa propre autorité.

Il faut que cette négociation ait changé de face en différents temps. Sur la fin du généralat du Bienheureux, et vers le temps de sa promotion à l'épiscopat, les principales difficultés venaient de Dominique Sauli son père, dont il ne put vaincre la répugnance à confier cette église à un corps de réguliers. C'est ce que le Bienheureux écrivit de Gênes lors de son passsage en cette ville pour se

rendre en Corse. Il écrivit encore encore six ans après au général pour l'engager à reprendre le traité ; mais ce fut sans effet.

Rien ne coûta plus au Bienheureux dans l'exercice de sa charge que la triste nécessité de devoir soutenir un procès contre les poursuites d'un ecclésiastique, qui prétendait dépouiller la congrégation de la prévôté de Saint Barnabé, dont elle jouissait depuis vingt-deux ans. Cet ecclésiastique, dont la charité nous oblige de taire le nom, avait eu cette prévôté en commande, et l'avait cédée aux Clercs Réguliers de Saint-Paul, sous le gouvernement du vénérable Morigia, en conservant le titre et les revenus du bénéfice sa vie naturelle durant. La cession avait été autorisée par une bulle de Paul III, du 21 août 1545. L'ecclésiastique pourvu d'un canonicat, songea dans la suite à pourvoir un de ses frères, qui était entré dans la cléricature. Il chercha des prétextes pour revenir de la cession qu'il avait faite, et résigna par un nouvel acte cette prévôté en faveur de son frère. Il impétra par subreption une bulle favorable, et intenta aussitôt un procès à la congrégation. Alexandre, qui était général, se vit donc obligé de plaider pour la conservation d'un droit

fondé sur la justice et la vérité. Il recommanda sa cause au Seigneur, et ordonna des prières communes dans tout l'ordre. Mais la chicane n'entra point dans son cœur, et les embarras du procès ne purent ni altérer la paix de son esprit, ni ralentir sa charité envers sa partie dont la fraude fut enfin dévoilée. Il s'employa, pour lui épargner le châtiment dont elle était menacée, avec plus d'ardeur encore qu'il n'en avait fait paraître pour le soutien de sa cause. Saint Charles s'intéressa vivement en cette affaire. Il en écrivit à Nicolas Ormanette, son agent en cour de Rome, en ces termes: *Vous n'ignorez pas les grands biens que les Pères de Saint-Barnabé font dans cette ville, et combien je les affectionne et les protége pour l'innocence de leur vie et la sainteté de leurs exercices.* Et après avoir recommandé leur cause, il ajoute : *Je ne saurais recevoir un plus grand service de votre part, ni de la part de Sa Sainteté une plus grande marque de faveur, ni une assistance plus désirable dans le gouvernement de mon diocèse.*

CHAPITRE XI.

Suite du généralat d'Alexandre. — Ses travaux dans l'exercice du ministère évangélique. — Services qu'il rend à saint Charles.

Les soins du gouvernement n'empêchèrent pas Alexandre de vaquer à toutes les fonctions du ministère ecclésiastique pendant les trois ans de son généralat. Il prêchait les jours de fête, le matin à Saint-Barnabé, l'après-midi à la Métropole, où il expliquait l'Écriture sainte. On courait en foule à ses sermons. Les savants et les ignorants, les grands et le peuple y trouvaient une nourriture solide, proportionnée à leur état et à leurs besoins. Saint Charles souhaitait encore qu'il fît des leçons sur les épîtres de saint Paul dans la chapelle de son palais. Alexandre en conféra avec ses Assistants, et ceux-ci n'ayant pas goûté la proposition, il ne crut pas devoir se charger d'une fonction si honorable.

La prédication d'Alexandre lui attira un concours prodigieux de pénitents. Il recevait indiffé-

remment et avec une égale charité les riches et les pauvres, n'envisageant dans les uns et dans les autres que des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Les familles les plus distinguées de Milan se mirent sous sa conduite. Il forma un grand nombre d'élèves à la piété, et l'on compte entre autres son neveu Alphonse Visconti et Augustin Cusani, qui furent depuis cardinaux; Nicolas Sfrondrati, qui fut Pape sous le nom de Grégoire XIV; Mgr Bonomi, l'un des plus grands évêques de l'église de Verceil, qui dans ses lettres se glorifiait de la qualité de fils spirituel du Bienheureux; le prélat César Speziani, dont Muratori a imprimé des Maximes choisies de politique à la fin de son traité de la philosophie morale, maximes qui peuvent servir de règle et de modèle à ceux qui, chargés du maniement des affaires, veulent s'en acquitter sagement et chrétiennement.

Il eut la direction de plusieurs monastères. Il rétablit la régularité dans celui de Sainte-Marie-Égyptienne. Il fut longtemps confesseur des Angéliques de Saint-Paul, dont le nouvel institut faisait la gloire et l'ornement du diocèse de Milan

Les travaux apostoliques du Bienheureux fructifièrent au centuple parmi ces pieuses vierges, qui ont conservé jusqu'à ce jour l'esprit primitif de leur institution. Elles furent fondées par Louise Torelli, comtesse de Guastalla, sous la direction du vénérable Antoine-Marie-Zacharie, premier fondateur des Clercs Réguliers de Saint-Paul.

Le Bienheureux contribua aussi par sesconseils et par ses soins à la réforme que saint Charles établit en plusieurs autres monastères de filles. Les couvents ouverts à tout le monde donnaient lieu à des désordres scandaleux. Le saint archevêque avait résolu d'y établir une clôture semblable à celle des Angéliques, qui était fort resserrée. Les religieuses furent alarmées, et comme elles avaient de puissants adhérents, elles excitèrent une violente tempête contre le saint prélat. Le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, le fit prier de modérer son zèle. Le saint se trouva dans une grande perplexité, craignant également ou d'avilir son autorité en cédant mal à propos, ou d'exciter de nouveaux troubles. Il consulta le Bienheureux, qui lui répondit que si les religieuses persistaient dans leur désobéissance, il fallait tenir ferme et prendre des mesures pour les faire

obéir; mais que si elles se montraient disposées à la soumission, il pouvait user de condescendance, et se contenter d'une clôture exacte sans l'exiger aussi rigoureuse que celle des Angéliques. Ce sage tempérament ramena la tranquillité. Les religieuses, touchées de l'indulgence de l'archevêque, s'humilièrent et obéirent. La clôture fut établie et le scandale cessa.

En 1568, saint Charles fit un voyage à Mantoue, d'ordre de Pie V, pour une affaire de la plus haute importance, concernant la religion et la foi. Les historiens parlent de cette commission qui eut le plus heureux succès, comme d'un des traits les plus mémorables de la vie du saint cardinal. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il voulut profiter de quelques jours de relâche que lui laissèrent ses occupations pour les consacrer à la retraite, et s'y disposer à une confession générale. Il écrivit aux Barnabites afin qu'on lui envoyât un directeur. Alexandre fut destiné pour cette œuvre, dont il n'y avait qu'un saint, pour ainsi dire, qui pût s'acquitter dignement envers un autre saint. Saint Charles reconnut toute sa vie, comme un trait de la miséricorde infinie de Dieu, la grâce qu'il lui avait faite de lui ménager ce temps de

propitiation pour ne s'occuper que de son salut. La bénédiction que Dieu répandit sur ce saint exercice se manifesta par un accroissement sensible de ferveur dans toute la conduite du pieux archevêque. Sa vie devint plus intérieure et plus austère. Il retrancha plus sévèrement que jamais de sa table et de son cortége tout ce qui allait au delà du simple nécessaire, et il renouvela, par l'avis du Bienheureux, la généreuse résolution d'épargner beaucoup sur ses besoins, pour fournir plus abondamment à ceux des pauvres.

Alexandre lui conseilla encore de se ménager quelques jours de retraite tous les six mois afin de se recueillir de l'agitation des affaires, et d'affermir l'union de son esprit avec Dieu. Saint Charles profita aussi des lumières du Bienheureux au sujet de l'affaire qui l'avait appelé à Mantoue, et le chargea en le renvoyant à Milan de quelques instructions relatives au gouvernement de son diocèse. Le Bienheureux se trouva au synode de cette année, et assista l'année suivante au second concile provincial.

Ce fut au mois d'octobre de la même année 1569, qu'éclata la sacrilége conspiration des Humiliés contre la vie de saint Charles par un atten-

tat qui remplit d'effroi et d'admiration Milan, Rome, l'Italie et toute la chrétienté. Le scélérat qui prêta sa main à l'exécution du forfait, s'était déguisé en séculier, et s'étant glissé dans la chapelle du palais où saint Charles avait coutume de faire la prière du soir en commun, il tira sur lui une arquebuse chargée de plusieurs balles. Le saint, atteint aux vertèbres, sentit une impression qui lui fit craindre d'être blessé à mort, et il fit à Dieu le sacrifice de sa vie. Les balles devaient naturellement le percer; mais la providence du Tout-Puissant veillait sur ses jours, et la violence du coup meurtrier s'arrêta subitement au point marqué dans les décrets éternels de Celui qui a dit à la mer : *Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin, et ici tu briseras tes flots courroucés.* On trouva le rochet du Saint noirci par une balle qui l'avait atteint sans pénétrer plus avant, tandis qu'un autre balle entra de deux doigts dans l'épaisseur d'une planche qui était tout près. L'énormité de l'attentat, le miracle de la préservation si solennellement, si publiquement reconnu et attesté, pénétra les fidèles. Tous les corps vinrent féliciter leur archevêque, et l'on fit des prières publiques en action de grâces.

Le Bienheureux n'était pas en ville ce jour là; mais ayant appris ce qui venait de se passer, il revint à Milan, et se rendit aussitôt au palais de l'archevêque. Le Saint assistait à une congrégation quand on lui annonça l'arrivée d'Alexandre : il se lève sur le champ, va au devant de lui, le prend en particulier, et lui raconte l'accident qui venait de lui arriver, et lui demande quel fruit il devait en tirer pour sa sanctification. Le Bienheureux ne craignit pas de lui dire, que c'était une occasion de s'humilier profondément devant Dieu, en considérant si ce n'était point pour quelque faute secrète que Dieu eût permis cet attentat pour lui servir d'avertissement; qu'il devait bien examiner sa conscience, et voir s'il eût été en état de paraître au jugement de Dieu, au cas que sa miséricorde infinie n'eût suspendu l'effet du coup. Telles furent les paroles que l'esprit de Dieu mit dans la bouche de son serviteur. Saint Charles les goûta parce qu'il était digne de les entendre, et il se retira quelque temps après à la Chartreuse de Carignan pour les méditer dans la retraite et le silence.

. Le saint cardinal avait une entière confiance dans le Bienheureux; il le chargea de quelques

négociations très-délicates, même avec des princes souverains. Alexandre s'en acquitta de manière à mériter de plus en plus l'estime de son archevêque. C'est à cette confiance sans bornes que le public est redevable de la connaissance de plusieurs particularités très-intéressantes de la vie du Saint, que le Bienheureux communiqua au vénérable Charles Bascapé son confrère, depuis évêque de Novare, et que celui-ci a insérées dans l'excellente histoire qu'il publia le premier de la vie de saint Charles; histoire que les connaisseurs ne craignent pas de comparer à tout ce qu'il y a de plus parfait en ce genre, même dans l'antiquité.

CHAPITRE XII.

Promotion d'Alexandre à l'évêché d'Alérie, en Corse.

Le saint pontife Pie V, si recommandable par la grandeur de son zèle et de ses entreprises, avait formé le glorieux dessein de tirer de tous les ordres religieux des missionnaires remplis de

l'esprit apostolique, et de les envoyer par toute la terre porter la lumière de l'Évangile aux nations infidèles. Il fit demander aux Clercs Réguliers de Saint-Paul la liste des sujets qu'il croyait les plus propres pour une si haute destination. Alexandre fit la réponse en qualité de général. Le nom du Bienheureux réveilla dans le saint pontife le souvenir d'un homme qu'il avait autrefois connu lorsqu'il fréquentait les conférences de Saint-Barnabé. Dans le même temps, l'image du triste état où était réduite l'Église d'Alérie, s'offrit à son esprit, et il jugea qu'Alexandre était le pasteur destiné par la Providence pour ressusciter les faibles restes d'un christianisme expirant dans cette indigente contrée de la chrétienté. Il fit aussitôt parvenir à saint Charles, par le cardinal Alexandrin, l'ordre de prendre les informations accoutumées. Saint Charles reçut la lettre le 23 décembre 1569, et la notifia au Bienheureux et aux anciens de la maison. Ils se jetèrent à ses pieds, le suppliant efficacement de vouloir employer tout son crédit pour détourner le Saint-Père de cette résolution; saint Charles ne put se refuser à leurs prières, et écrivit la lettre suivante à Nicolas Ormanette :

« J'ai notifié au prévôt de Saint-Barnabé la ré-
« solution de Sa Sainteté de lui confier l'Église
« d'Alérie. Il a d'abord allégué son insuffisance
« par l'humble sentiment qu'il a de lui-même;
« mais je n'ai pas voulu lui passer cette raison,
« connaissant trop bien les qualités qui l'en ren-
« dent digne. Ainsi j'ai travaillé sans délai à in-
« struire le procès et à exécuter ce que M. le car-
« dinal Alexandrin m'a enjoint de la part de Sa
« Sainteté. J'enverrai le tout l'ordinaire prochain
« avec les informations que j'aurai pu me procu-
« rer de l'état de cette Église. Cependant, je ne
« puis m'empêcher de mettre sous les yeux de Sa
« Sainteté la grande peine que cette nouvelle a
« causée aux anciens de la maison, lorsque je la
« leur ai annoncée. Ils disent que l'éloignement
« d'Alexandre ne peut être que très-préjudiciable
« à leur congrégation, dont il est l'ornement et l'ap-
« pui par ses lumières et par la prudence de son
« gouvernement. Et à dire vrai, ils n'ont personne
« aujourd'hui qui l'égale en savoir, ni même qui
« soit aussi propre au gouvernement, les vieux
« n'étant plus en état d'en soutenir les fatigues,
« et les jeunes n'ayant pas encore assez de matu-
« rité. Ils craignent aussi que l'élévation d'un de

« leurs sujets à la dignité épiscopale ne porte at-
« teinte à l'esprit d'humilité et d'abaissement dans
« lequel cet ordre est né et s'est maintenu jus-
« qu'à ce jour; et ils m'ont prié de faire parvenir
« au Saint-Père leur crainte et leurs alarmes. De
« mon côté, je ne dois pas oublier le dommage
« universel que va causer à cette ville la perte
« d'un homme qui lui est utile en tant de diffé-
« rentes manières, par la prédication, par le mi-
« nistère de la pénitence et autres bonnes œuvres,
« par les pieux et bons offices qu'il ne cesse de
« rendre à tout le monde, et par la prudence de
« ses conseils dont je fais un usage presque con-
« tinuel. Si après toutes ces représentations le
« Saint-Père juge qu'il doive rendre de plus
« grands services au Seigneur dans sa nouvelle
« vocation, il est enfant d'obéissance, et quoiqu'il
« souhaite vivement que Sa Sainteté le laisse
« dans une congrégation où il a vécu dix-neuf ans
« en paix, il est prêt à se charger de la croix
« qu'elle voudra lui imposer. Je ne voudrais pas
« d'ailleurs servir d'instrument pour empêcher le
« bien qu'il ne manquera pas de faire dans cette
« île, qui a, je crois, bien besoin d'un homme tel
« que lui. »

En même temps les religieux de Saint-Barnabé adressèrent leurs plus vives instances au cardinal Jean-Antoine Serbelloni leur protecteur, pour le porter à joindre ses bons offices à ceux de leur archevêque, afin de retenir Alexandre dans la congrégation; mais il n'était plus temps. Le saint pontife, guidé, comme il est à croire, par une inspiration supérieure, crut devoir passer dans cette affaire sur les règles ordinaires, et sans attendre les informations accoutumées, assembla le consistoire pour préconiser Alexandre. On suggéra au Pape de mettre une pension sur cet évêché dont le revenu était assez considérable. Le Pape refusa de le faire, disant qu'il connaissait Alexandre, et que les biens de l'Église ne pouvaient être en meilleures mains.

Cependant, le cardinal Serbelloni répondit en ces termes aux religieux de Saint-Barnabé : « Il a plu « au Saint-Père de confier l'église d'Alérie à Dom « Alexandre votre prévôt. Sa Sainteté, jugeant que « le savoir et la vertu de ce religieux n'exigeaient « pas les informations qu'on a coutume de pren- « dre pour les autres, l'a préconisé de son propre « mouvement, sans avoir fait part à qui que ce « soit de sa résolution, qui a été universellement

« approuvée par tout le sacré collége; de sorte « que quand j'ai reçu votre lettre, par laquelle « vous m'exposez la peine que cette promotion « vous fait, l'affaire était si avancée qu'il n'était « plus possible d'en revenir. Je me serais fait « d'ailleurs un très-grand scrupule de traver- « ser le moins du monde une si sage élection, si « convenable au mérite du sujet et aux besoins du « troupeau qu'on lui confie; cependant je n'ai « pas voulu laisser ignorer au Saint-Père ce que « vous m'écrivez, soit pour vous marquer mon « attention à vous obliger en tout ce qui dépend de « moi, soit pour lui faire mieux connaître les sen- « timents avec lesquels, uniquement occupés des « choses du ciel, vous fuyez les honneurs et les « dignités que les autres désirent et recherchent « avec tant d'empressement. Le Saint-Père me ré- « pondit, comme je l'avais prévu, qu'il connais- « sait Alexandre, que l'Église d'Alérie n'exigeait « pas un pasteur moins actif ni moins vigi- « lant; qu'il se complaisait toujours plus de son « choix, et qu'il ne vous restait d'autre parti à « prendre que celui de la soumission; que votre « ordre ne manquerait pas de sujets pour le gou- « vernement, qu'Alexandre avait travaillé assez

« longtemps à Milan, et que cette vigne étant déjà « si bien cultivée, il était juste qu'il en allât défri- « cher une autre qui avait un beaucoup plus grand « besoin de ses travaux. Le Saint-Père ajouta que « vous ne devez pas craindre de manquer à l'édi- « fication que vous devez au prochain, en accep- « tant des dignités ecclésiastiques, et qu'on ne « puisse conserver et prêcher l'humilité sous la « mitre. Au contraire, Sa Sainteté pense que c'est « donner un bon exemple que de conférer les « honneurs à ceux qui en sont dignes; que c'est « un moyen d'exciter les autres à se rendre re- « commandables par de bonnes œuvres, et que ces « sortes d'honneurs, quoique très-relevés, ne « sont point incompatibles avec l'humilité; qu'en- « fin le Seigneur ayant appelé Alexandre par la « voix de son pontife, il doit se soumettre à sa « vocation et se charger sans répugnance d'un « fardeau qui paraît à la vérité pesant, mais qui « devient doux et léger quand on le porte avec la « charité qui convient à un pasteur. Pour vous, « mes Pères, vous devez vous réjouir de voir que « la sainteté de vos œuvres, déjà reconnue de « tout le monde, commence à être attestée par « des distinctions si honorables, et d'en recevoir

« le premier témoignage de la part d'un pontife « aussi saint et aussi juste. Vous devez vous re« mettre entre ses mains, et préférant le bien pu« blic au bien particulier, animer votre supérieur « à se charger de cette croix. De Rome, le 25 « février 1570. Le cardinal de Saint-George, pro« tecteur. »

Dans cet intervalle, saint Charles s'était retiré avec le Bienheureux à la Chartreuse de Carignan, et ils y vaquaient ensemble à l'exercice de la prière, lorsque le Saint reçut les dernières déterminations du Pape touchant la promotion d'Alexandre. Celui-ci se soumit avec résignation et joignit le mérite de l'obéissance à celui de l'humilité, avec laquelle il avait tâché de se soustraire à cette redoutable dignité. Il se prépara par la retraite à son sacre, qui se fit dans la métropole de Milan le 12 mars, jour de saint Grégoire le Grand, par saint Charles assisté de Jérôme Ragazzoni, évêque de Bergame, et d'Hippolyte de Rossi, évêque de Pavie. Il paraît que la Providence voulut se servir du ministère de saint Charles pour imposer les mains à son serviteur, et lui communiquer avec la grâce de l'ordination le double esprit de lumière et de force qui faisait le caractère du

saint archevêque. Celui-ci, qui n'ignorait pas la pauvreté du Bienheureux, lui fit présent des riches parements qui avaient servi à cette auguste cérémonie.

Le plus grand empressement du Bienheureux, après son sacre, fut de se rendre à sa destination. Il prit avec lui trois religieux de son ordre, D. Vincent Corte de Pavie, D. Thomas Gambaudi de Ferrare, et D. François Stauli de Bagnasque dans le diocèse d'Albe, pour continuer à vivre avec eux dans les exercices de la vie régulière, et avoir de zélés coopérateurs dans l'œuvre qu'il allait entreprendre.

Il prit la route de Pavie, où son père vivait encore, accablé d'années et d'infirmités, ne s'occupant que de l'éternité. Le vénérable vieillard fut comme ranimé par les sentiments de sa tendresse à la vue de son fils chéri, en qui les dons de la grâce éclataient d'une manière si sensible. La joie de le revoir se confondant avec la douleur de le perdre, il ne put l'embrasser qu'en l'arrosant de ses larmes. Respectant en lui la sublimité du sacerdoce dont il était revêtu, il voulait baiser ses mains consacrées par la sainte onction, tandis qu'Alexandre cédant aux mouvements et aux de-

voirs les plus sacrés de la nature, se jetait aux genoux de son père en implorant sa bénédiction. Ils se virent ainsi pendant quelques jours dans le même esprit que l'Apôtre souhaitait voir les Romains, c'est-à-dire pour se procurer une consolation réciproque dans l'union de la foi et de la charité qui leur était commune.

Après une entrevue si touchante, Alexandre continua sa route vers Gênes, où le gros temps l'obligea de faire quelque séjour. Il le mit à profit pour les intérêts de son diocèse, en conférant avec les ministres de la république. Ceux-ci furent si satisfaits de sa prudence et de ses manières, qu'ils crurent devoir un remerciement particulier au Pape pour avoir donné un si digne pasteur à l'Église d'Alérie. On voit par une de ses lettres que rien ne lui fut plus à charge que l'assujettissement aux devoirs de cérémonie. *Je passe ici mon temps,* dit-il, *à rendre et à recevoir des visites,* et in talibus vita spiritus mei. *Le doge et la seigneurie espèrent de grandes choses de ma destination en Corse. Dieu veuille qu'ils ne soient pas trompés dans leur attente.* Il se prêta pourtant à tous ces usages de convenance, qui sont bons quand ils sont modérés, et peuvent contribuer à entretenir l'amitié

et la charité. Malgré ces embarras, il trouva encore le temps d'exercer le ministère de la prédication, surtout en deux monastères où il avait des parentes.

Il profita du premier temps favorable pour la navigation, et se mit en mer sur un brigantin, les gros bâtiments de la république étant alors en course contre les corsaires. Comme il commençait à s'éloigner du rivage, il fut joint par un petit bâtiment qui venait lui annoncer que son père était à l'extrémité et souhaitait le voir encore une fois avant que de mourir. Le prélat se mit en prière, et revenant comme d'une sorte d'extase, dit : *Que la volonté de Dieu soit faite, continuons notre voyage.* On sut depuis qu'inutilement serait-il retourné en arrière, et que son père mourut avant le retour même du courrier. Ils mirent trois jours à faire le trajet de Gènes à Livourne, d'où ils repartirent tout de suite pour la Corse, où ils abordèrent les derniers jours d'avril. Comme ils en approchaient, ils se virent en danger de tomber entre les mains des barbaresques qui croisaient sur la côte. *Mais Dieu nous aida,* dit le Bienheureux, *en ce que les corsaires ayant aperçu devant nous quelques barques de pêcheurs de corail,*

n'osèrent nous attaquer. L'équipage fut persuadé que cette retraite des infidèles était l'effet d'une protection particulière de Dieu accordée aux prières de son serviteur.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

État de l'Église d'Alérie. — Travaux du Bienheureux dans sa première visite. — Son premier synode.

Alérie, située à deux milles de la mer sur la côte orientale de l'île de Corse, fut autrefois une ville florissante. On dit que Sylla y conduisit une colonie de Romains; et les Sarrasins y établirent le siége de leur domination en Corse. Elle a eu des évêques dès les premiers siècles. On trouve parmi les lettres de saint Grégoire le Grand des règlements concernant cette église, et une lettre adressée à Pierre, évêque d'Alérie. On voit par ces monuments qu'il y restait encore des païens à convertir. Au temps de la promotion d'Alexan-

dre, cette ville était bien déchue de son ancienne splendeur. La Corse était depuis longtemps le théâtre de sanglantes catastrophes. Les peuples, dénués de toute culture, nourris dans le tumulte des armes, vivaient dans une extrême ignorance, et joignaient l'abrutissement à la férocité.

Le diocèse d'Alérie était le plus vaste de l'île et celui qui rapportait le plus grand revenu, mais c'était aussi la province qui se ressentait le plus des malheurs du temps. Il ne restait d'Alérie que les masures de la cathédrale et un fort où l'on tenait garnison. La maison épiscopale était ruinée, ayant servi de demeure peu d'années auparavant au fameux Sampiero, ce guerrier redoutable et féroce qui fit tant d'actions de bravoure et de cruauté, et d'où est venue la maison d'Ornano qui a donné des maréchaux à la France. Tout était brûlé et saccagé aux environs. Le Bienheureux ne put trouver une seule maison capable de loger sa petite famille : il n'en trouva pas même une qui eût deux chambres.

Il y avait plus de cent ans qu'aucun évêque n'avait résidé dans le diocèse. Le clergé croupissait dans les désordres qu'entraîne l'ignorance et l'oisiveté ; point d'ecclésiastique qui sût un peu de

latin. Les églises, à demi ruinées, servaient en quelques endroits de retraite aux animaux de la campagne, et partóut elles étaient d'une indécence qu'on ne peut exprimer. On n'y célébrait que rarement les saints Mystères. Ceux qui approchaient encore des Sacrements ne le faisaient qu'à Pâques, et on n'observait ni fêtes ni jeûnes dans toute l'année. Les peuples ignoraient jusqu'aux principaux mystères de la foi, et on trouvait des vieillards qui n'avaient jamais fait le signe de la croix. Des superstitions abominables, malheureux restes du paganisme et du séjour des Sarrasins, infectaient le pays, et on y commettait impunément les plus grands crimes.

Tel était l'état de ce diocèse lorsque le Bienheureux y aborda sur la fin d'avril 1570. La nouvelle jusqu'alors inouïe de l'arrivée d'un pasteur, la réputation de sainteté qui l'avait précédé, réveillèrent dans ces peuples les sentiments d'une religieuse vénération pour un ministère qu'ils ne connaissaient presque plus que de nom. Il se rassembla de tous les environs une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui, précédés de quelques ecclésiastiques, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec joie et affection. Ses entrailles pa-

ternelles furent émues à l'aspect de ces brebis délaissées qui étaient venues se ranger auprès de leur pasteur aussitôt qu'il avait été en leur pouvoir de le connaître et d'entendre sa voix.

Il se rendit à la Bastie pour voir le gouverneur qui était son cousin, conférer avec lui sur certains articles de réformation et l'engager à le seconder de toute son autorité. Cette prudente démarche eut le succès qu'il devait s'en promettre. Le gouverneur applaudit à ses vues et lui promit son assistance au besoin. Il était encore à la Bastie le 7 mai, et il eût voulu dès lors commencer la visite de son diocèse. Mais la disette et la misère du pays l'obligèrent à la renvoyer jusqu'après la récolte. *Il y aurait*, disait-il, *de la cruauté d'aller détourner ces pauvres gens occupés des travaux de la campagne, tandis qu'ils n'ont pas de quoi subsister*. La compassion est en effet un caractère inséparable du véritable zèle. Car le zèle méritoire naît de la charité, et plus la charité est grande, plus elle est compatissante.

Il ne tarda pas de se rendre à Corte, lieu de son diocèse; il y passa les fêtes de la Pentecôte, et ce fut en ce saint jour qu'à l'exemple des apôtres, il commença l'œuvre de son ministère par l'oblation

du sacrifice et par la prédication. Afin de se mettre plus à portée d'étendre ses secours à toutes les parties du diocèse, il alla s'établir pour quelque temps à Tallon, à douze milles d'Alérie, lieu d'une situation agréable, mais peu sain et exposé aux courses des pirates. Il acheta une vieille tour qu'il partagea par des cloisons de bois en neuf cellules si étroites, qu'à peine tenaient-elles un lit et une table. Il en prit deux pour lui, qui faisaient tout son appartement; les autres servaient pour sa famille. Il répara l'église : l'appareil des cérémonies sacrées frappait les peuples et les attirait. Tous les jours il faisait quelque instruction aux habitants de Tallon. Les jours de fête il parcourait les villages d'alentour, faisant jusqu'à douze et quinze milles par matinée, quelquefois à cheval, souvent à pied. En arrivant au village, il assemblait dans l'église le peu d'habitants qui s'y trouvaient, disait la messe, prêchait et administrait les sacrements. L'après-midi il faisait le catéchisme, et employait le temps qui lui restait à pacifier les troubles et à terminer les différends.

Ce n'était encore là que le prélude du bien qu'il se proposait de faire dans sa visite. Il en sentit toutes les difficultés; il n'avait ni ville ni gros

bourg où il pût établir un certain ordre de discipline propre à former des ecclésiastiques capables de lui servir dans la suite de coopérateurs. Ce n'étaient que de petits hameaux dispersés dans la campagne et sur des montagnes escarpées. Les chemins étaient très-mauvais : on était obligé d'en faire une partie à pied et de grimper sur des rochers bordés de précipices. On ne trouvait nulle part ni logement, ni lit, ni nourriture tant soit peu supportable, ni un peu de vin pour remédier à l'épuisement causé par des marches si fatigantes. Quelquefois, après avoir marché toute la journée, on était surpris par la nuit sur des montagnes affreuses sans pouvoir trouver une retraite. Telles furent dans la pure vérité, et sans la moindre exagération, les fatigues qu'Alexandre eut à essuyer dans sa première visite pendant les plus grandes chaleurs de l'année. Ses souffrances semblaient ranimer ses forces ; jamais il ne parut ni plus gai ni plus satisfait. La sérénité de son visage faisait couler dans les autres un sentiment de confiance et de joie qui les consolait et dissipait leur ennui et leur abattement : *Courage, mes enfants*, leur disait-il, *buvons encore ce calice : c'est la main de Dieu qui l'a préparé*. Sa maxime encore était :

Qu'il faut servir Dieu où il veut être servi, et comme il veut être servi.

Le dernier jour du mois d'août il assembla son premier synode. Il s'y trouva cent cinquante ecclésiastiques. Le Bienheureux eut soin de leur procurer à tous la table et le logement. Il se priva de son lit pour le donner à un de ces ecclésiastiques qui en aurait manqué. Personne ne se souvenait d'avoir vu un synode, et la nouveauté attira beaucoup de monde. Il en fit l'ouverture par une procession générale du clergé. Il célébra la messe du Saint-Esprit, et il fit un long discours pour exposer les causes de la convocation du synode, qu'il réduisit à l'extirpation des abus, au rétablissement de la discipline et à la réforme des mœurs. Il s'étendit sur la dignité du sacerdoce de Jésus-Christ, sur la pureté de vie qu'il exige de ceux qui en sont revêtus, comme devant être la lumière et le sel de la terre, et le compte terrible qu'ils ont à rendre des âmes, s'ils les laissent périr par leur négligence, ou qu'ils les engagent dans le précipice par leurs scandales.

Il fit des règlements utiles pour servir non-seulement de loi, mais encore d'instruction à ses ecclésiastiques. Il leur donna des avis salutaires en

les congédiant, fournit aux plus pauvres de quoi retourner chez eux, et en retint un certain nombre pour les former avec plus de soin. Il y en eut entre ceux-ci qui furent si touchés de ses discours et de ses exemples qu'ils parûrent changés en d'autres hommes, et partirent avec une ferme résolution de travailler désormais de tout leur pouvoir à seconder les vues d'un si digne pasteur.

Cependant il retira déjà des avantages très-considérables de cette première visite et du synode qui la suivit. Le principal fut l'établissement du catéchisme qu'il regardait comme la première base de la réformation. Il adopta l'excellent catéchisme de saint Charles, le fit réimprimer avec quelques instructions relatives aux besoins de son diocèse, et en répandit un très-grand nombre d'exemplaires. Il distribua parmi le peuple des chapelets, des images et des médailles pour les affectionner aux pratiques de la religion, leur inspirer le goût de la prière, et leur apprendre à se servir des choses sensibles pour élever leur esprit à la contemplation des choses célestes. Il n'est pas douteux que le culte intérieur ne doive animer et vivifier les pratiques extérieures; mais les pratiques extérieures contribuent infiniment à

entretenir le culte intérieur. C'est l'élément invisible du feu qui communique au bois enflammé la chaleur et l'éclat dont il brille; mais c'est le bois qui fournit l'aliment à cette flamme subtile, sans laquelle il n'y a ni chaleur ni clarté. Dans la vue de remédier aux autres maux, il fit une liste des désordres les plus criants, des prêtres les plus scandaleux, et des enfants, en qui il remarqua le plus de disposition pour l'étude et la piété.

Bien convaincu que le succès de la réforme dépendait d'une attention et d'une vigilance continuelles, il résolut de visiter tous les ans quelque partie de son diocèse. Il s'en acquitta toujours par lui-même autant qu'il lui fut possible. Il envoyait des ecclésiastiques de confiance dans les endroits où il ne pouvait aller, leur donnant des instructions si proportionnées à l'état des choses, qu'elles paraissaient dictées par l'esprit de conseil et de sagesse. Les Augustins et les Capucins lui furent d'un grand secours dans cette partie du ministère. Il leur recommandait surtout de maintenir en vigueur ce qui avait déjà été ordonné, et c'était une de ses maximes, que la bonté du gouvernement consiste moins à multiplier les lois qu'à les faire observer inviolablement.

CHAPITRE II.

Séjour d'Alexandre à la Bastie. — Fondation d'un séminaire.

La mauvaise qualité de l'air de Tallon en rendait le séjour extrêmement nuisible aux étrangers qu'Alexandre y avait amenés avec lui, et ne leur permettait pas de lui rendre tous les services qu'il en attendait. La pauvreté de l'endroit faisait aussi qu'il ne pouvait leur procurer qu'avec beaucoup de peine l'assistance des médecins et les autres secours nécessaires dans le besoin. Il y avait aux environs des troupes de factieux incorrigibles qui troublaient la province, et on ne pouvait avoir recours aux tribunaux de justice, éloignés de quarante-six ou cinquante milles pour les réduire et les contenir par la force. Enfin le Bienheureux sentait la nécessité d'avoir un séminaire, et dans ces commencements il n'avait aucun lieu de son diocèse à pouvoir l'établir.

Toutes ces considérations l'obligeaient à chan-

ger de demeure; et l'utilité même de son Eglise, qui est le fondement de l'obligation de la résidence, le fit résoudre à se transférer pour quelque temps à la Bastie, le seul endroit qui pût lui fournir les secours nécessaires pour le mettre à la portée de veiller avec plus de fruit sur ses ouailles Il en obtint la dispense du Pape, aussi bien que l'agrément de la république et de l'évêque de Mariana, dont la Bastie dépendait pour le spirituel. C'est ainsi que la Providence, qui l'avait destiné pour être l'apôtre de la Corse, l'appela dans la capitale, afin qu'il pût répandre avec plus d'abondance les grâces qu'elle avait attachées à l'exercice de son ministère.

Son premier soin fut d'y établir un Séminaire, conformément aux décrets du concile de Trente, dont il suivait l'esprit dans toute sa conduite. Il en fit tous les frais et obtint la permission d'appliquer une portion considérable des revenus de l'évêché pour le maintien de cette bonne œuvre. Le nombre des séminaristes fut d'abord de douze, et il le porta ensuite jusqu'à vingt-cinq. Il fit venir d'Italie les maîtres pour les instruire; toutes les heures du jour étaient remplies. Ils se rendaient de grand matin à la chapelle du prélat,

récitaient avec lui l'office de la Vierge et faisaient une demi-heure d'oraison mentale. Les jours de fête il disait matines avec eux, leur expliquait l'esprit et l'ordre des cérémonies, et les faisait mettre en pratique lorsqu'il officiait. L'après-midi, le directeur faisait le catéchisme, et le Bienheureux y joignait une instruction plus détaillée. Il se faisait un devoir d'assister souvent à leurs exercices, afin de les animer par sa présence et par son attention à ménager à propos les châtiments et les récompenses. Il avait coutume de dire que ce sont les bons clercs qui font les bons prêtres : que les hommes retiennent toute leur vie les premières impressions de vice ou de vertu qu'ils reçoivent dans l'enfance ; que ceux qui sont destinés au service du temple doivent, à l'exemple de Samuel être élevés dans le temple.

L'esprit de sagesse et de discrétion se montre partout dans les règlements qu'il composa pour son séminaire. Mais ce qui caractérise particulièrement la justesse de ses vues, c'est le grand soin qu'on y découvre d'inspirer aux jeunes gens beaucoup de respect et de vénération pour les maîtres qui étaient chargés de les instruire. L'avilissement d'une profession si honorable et si

utile est une suite de la corruption des siècles, qui, sous un vernis de politesse et de culture, joignent la barbarie à la frivolité. C'est une des principales causes du peu de succès des éducations publiques et particulières, et de cet abâtardissement de l'humanité, qui ôte toute force à la raison et qui fait qu'on ne sait plus trouver de ressorts pour la vertu que dans le jeu des passions.

L'école du séminaire était ouverte à tout le monde, et Alexandre fut bientôt obligé d'augmenter le nombre des maîtres pour suffire à l'instruction de ceux qui s'y rendaient des différentes parties du diocèse. Non-seulement les pères y envoyaient leurs enfants, mais des ecclésiastiques même, quoique avancés en âge, profitèrent avec empressement d'une occasion si favorable d'acquérir les lumières qui leur manquaient. Alexandre fournissait la nourriture et le vêtement à ceux qui étaient pauvres et qu'il ne pouvait loger dans le séminaire. Il fallut partager l'école en différentes classes, où l'on enseignait la grammaire, la philosophie, les cas de conscience et la théologie scolastique. Il forma par ce moyen de bons sujets qui l'aidèrent à répandre la lumière et le

goût de l'instruction dans les différentes parties du diocèse. C'est ce qui le mit en état d'établir dans la suite des séminaires dans les lieux de son diocèse, où il fixa sa résidence.

CHAPITRE III.

Continuation des travaux d'Alexandre. — Son second synode. — Sa charité envers un grand nombre de captifs délivrés par la victoire de Lépante.

Les rudes fatigues qu'Alexandre essuya dans le cours de sa visite, jointes à l'intempérie du climat, altérèrent notablement sa santé. Tous ses gens, excepté son valet de chambre, furent dangereusement malades. Le Bienheureux était tourmenté d'un mal continuel d'estomac et de reins : il s'y joignit une fluxion de poitrine qui le menaçait de consomption. Les médecins voulaient l'assujettir à une longue cure; mais il ne put se résoudre à interrompre le cours de sa mission. Plein de confiance en Celui qui l'avait chargé de son œuvre, il ne fit que joindre une abstinence ex-

traordinaire aux travaux dont il était accablé, et le Seigneur lui donna la force de les soutenir.

Dès le commencement de l'an 1571, il entreprit de parcourir de nouveau son diocèse, malgré la rigueur de la saison : car sa résidence à la Bastie n'était que pour les arrangements qui exigeaient une demeure fixe et ne le dispensa point de vaquer par lui-même à tous les besoins de son troupeau. Les religieux qu'il avait amenés avec lui étaient encore trop faibles pour pouvoir le suivre, et il fut même obligé dans la suite de les renvoyer en Italie, de peur de les voir succomber. Ainsi tout le poids de l'administration retomba sur Alexandre, fardeau immense qu'il soutint avec un zèle infatigable et qui l'aurait accablé, si Dieu ne l'eût assisté par une grâce particulière, comme il le reconnaît dans ses lettres.

Mais ce qui le pénétra de la plus vive affliction, fut le déplorable état de son troupeau, la profanation des choses saintes, les désordres des laïcs, les scandales du clergé, les besoins de l'Église, la disette des ouvriers. Il remédia aux maux les plus pressants, destitua des curés simoniaques ou absolument incapables et en mit d'autres à leur place.

Mais il se vit obligé de tolérer encore bien des abus. Quelques traits suffiront pour faire connaître la grandeur des maux et la difficulté d'y remédier. Il avait suspendu de l'exercice du ministère un curé convaincu d'un commerce scandaleux. Les habitants du lieu se soulevèrent aussitôt, chassèrent le prêtre que le Bienheureux avait envoyé pour desservir la cure, et, résolus de tout risquer plutôt que d'abandonner un pasteur dont l'exemple autorisait leurs déréglements, ils prirent les armes et se mirent en campagne. Dans cette fâcheuse conjoncture, Alexandre suivit la maxime de saint Augustin sur la conduite que doivent tenir les pasteurs pour déraciner les abus, quand ils ont une fois gagné la multitude. *Non ergo aspere quantum existimo, non duriter, non modo imperioso ista tolluntur : magis docendo, quam jubendo : magis monendo, quam minando. Sic enim agendum est cum multitudine : severitas autem exercenda est in peccata paucorum* (Ep. XXII al. LXIV ad Aurel. Ep. Carthag.). Il céda donc à l'orage pour un temps et eut recours à la prière. Sa modération dans une cause si juste ramena les mutins, et le curé vint se soumettre à la correction de son évêque.

L'inflexible opiniâtreté des peuples dans leurs haines et leurs vengeances ne lui causaient pas de moindres alarmes. Il avait conféré un bénéfice à un ecclésiastique en concurrence d'un autre qui le demandait. Celui-ci, outré de cette préférence, ne songea qu'à satisfaire son ressentiment à quelque prix que ce fût. Il assassina le frère de son concurrent, et alla se jeter dans une troupe de bandits. Deux familles vivaient depuis longtemps dans une inimitié publique et déclarée. Elles s'étaient enfin réconciliées par son entremise, et avaient passé l'acte de la paix par devant le juge. L'une des parties, voyant que l'autre vivait dans une pleine sécurité sous la foi d'une paix jurée, ne put résister au barbare attrait de la vengeance, et trouva bientôt l'occasion de se satisfaire par un homicide proditoire.

Quelques amis d'Alexandre, touchés de sa situation, le pressèrent d'abandonner une culture ingrate qui ne pouvait le dédommager des peines qu'elle lui coûtait, de la perte de sa santé et du risque même de sa vie. Son cousin, Marc-Antoine Sauli, et l'évêque de Sagona lui offrirent leurs bons offices pour une translation. Le supérieur général de Saint-Barnabé entra dans les mêmes

vues, soit parce qu'il était persuadé qu'Alexandre pourrait travailler ailleurs avec plus de fruit pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Mais les pensées du Bienheureux étaient bien différentes. Sa réponse au général, du 19 décembre 1571, montre combien sa parfaite somission aux ordres de la Providence lui inspirait de force et de courage. « Il y a bien, disait-il, de travaux et « de peines à endurer dans cet évêché, tant au « dedans qu'au dehors. Les maux sont d'autant « plus grands qu'on ne voit point de remède hu- « main à y apporter. Néanmoins je vis tranquille, « content de ce que Dieu veut, et prêt à toute « autre croix qu'il lui plaira de me faire porter. « Quand je pourrais d'un seul mot me décharger « de ce fardeau dont je sens tout le poids, je ne « le voudrais pas faire. Il faut que tout vienne, « *non ex sanguinibus*, *neque ex voluntate carnis*, « *sed ex Deo ;* comme c'est par sa volonté que je « suis venu ici. Je crains seulement que ma tié- « deur ne porte préjudice et à moi et à ces pau- « vres âmes. Du reste, vivre ou mourir un peu « plus tôt, un peu plus tard, peu importe ; *sive* « *enim vivimus, Domino vivimus, sive morimur,* « *Domino morimur.* »

Après cette visite, le Bienheureux (comme on le voit par deux de ses lettres) indiqua pour le mois d'octobre son second synode, que quelques-uns ont cru qu'il avait différé jusqu'au carême suivant. Ce synode fut très-nombreux. Il eut la consolation de voir que tous ou presque tous les prêtres avaient quitté l'état scandaleux dans lequel ils avaient vécu si longtemps, attachés à des femmes qui ne pouvaient être leurs épouses. Mais il trouva matière à exercer son zèle et sa prudence au sujet des irrégularités qu'ils avaient contractées. Il publia ses constitutions synodales, recueil de règlements aussi conformes à l'esprit de l'Église que proportionnés aux besoins de son diocèse. Les devoirs du ministre des autels y sont exposés en abrégé, mais avec une clarté et une précision qui répond admirablement au dessein qu'il avait de les rendre intelligibles à des ecclésiastiques sans lettres, et de leur faire apprendre sans beaucoup de peine les obligations les plus indispensables de leur état. Il déclare dès le commencement qu'il ne s'était attaché qu'à ce qui pouvait être d'usage dans un diocèse où il n'y avait ni cathédrale, ni collégiale, ni monastères de religieuses, ni hôpitaux; où le dogme

n'était point combattu, parce qu'à peine la foi y était-elle connue. L'ouvrage est divisé en trois parties, dont la première traite des devoirs des ecclésiastiques; la seconde de l'administration des sacrements; la troisième des églises et de leur temporel.

La fameuse bataille de Lépante fournit au Bienheureux sur la fin de l'année une nouvelle occasion de signaler sa charité envers les pauvres. La mémorable victoire que les chrétiens y remportèrent sur les Turcs brisa les chaînes de plus de vingt mille esclaves de toutes les nations. Il y en avait un assez grand nombre de Corses qui retournèrent dans leur patrie; ils étaient à demi-nus, épuisés de fatigues, exténués par la misère et les maladies. Alexandre les recouvra comme un père affectionné, prit un soin particulier des malades, fournit aux autres la nourriture et le vêtement. Il les instruisit et les consola; et, après leur avoir donné le temps de se rétablir, il les renvoya chez eux avec une abondante aumône. Ces pauvres gens, dispersées dans toute l'île, publiaient à haute voix le bienfait qu'ils venaient de recevoir. Les peuples, touchés de la charité de leur pasteur, n'en furent que plus disposés à écouter

sa voix et à lui rendre un hommage volontaire d'obéissance et de soumission. Tel est le pouvoir de la bienfaisance sur les cœurs les plus intraitables. Et c'est ainsi que la Providence donne aux peuples dans sa miséricorde des pasteurs d'une vertu éminente, et qu'elle répand sa bénédiction sur leurs travaux, en attachant à l'efficace de l'exemple le succès de la prédication.

CHAPITRE IV.

Premier voyage du Bienheureux à Rome. — Son intime liaison avec saint Philippe Néri. — Son troisième synode en Corse, où il fait publier le concile de Trente.

Alexandre se conforma exactement à l'ancienne discipline, qui appelait tous les trois ans à Rome les évêques d'Italie et des îles adjacentes. Il entreprit pour la première fois ce voyage en 1572, pour visiter les tombeaux des Apôtres et y porter les hommages de son inviolable attachement à la communion de cette Église même, à laquelle, suivant l'expression d'un Père des temps apostoliques, toutes les Églises doivent être unies dans

la profession d'une même foi, comme au centre de l'unité catholique. Avant que de se mettre en mer, il fit confesser et communier tous les gens de l'équipage, disant que, pour avoir une heureuse navigation, il fallait décharger le bâtiment du poids des péchés. Il s'occupa, dans le trajet, à instruire les mariniers, leur apprenant à sanctifier leurs travaux, et même à les adoucir par la prière et par des cantiques spirituels, et c'est ce qu'il pratiqua dans tous ses voyages. Grégoire XIII (Boncompagni) avait succédé, le 13 mai, à Pie V, décédé le 1er du même mois. Le Bienheureux rendit compte au nouveau pontife de l'état de son diocèse, et le supplia pour l'expédition d'une bulle déjà dressée, d'ordre de son prédécesseur, pour autoriser la cession qu'Alexandre avait faite de 300 écus d'or des revenus de l'évêché en faveur du séminaire, sous les clauses qui pouvaient le plus en assurer la perpétuité. Le Pape fut vivement touché d'un désintéressement qui justifiait bien le refus qu'avait fait Pie V de mettre une pension sur cet évêché en le conférant au Bienheureux. Le Pape fit expédier la bulle telle qu'Alexandre la souhaitait, lui communiqua les plus amples facultés pour l'administration de son dio-

cèse, et lui accorda des indulgences et autres grâces spirituelles pour l'utilité de son troupeau.

Saint Charles se trouvait encore à Rome, où il était allé pour le conclave. On ne saurait exprimer quelle fut la joie et la consolation mutuelle dont ces deux hommes apostoliques furent pénétrés, en se revoyant après une séparation de deux ans. Ils se communiquèrent leurs travaux et leurs peines, et l'Esprit Saint se plaisait à les éclairer l'un par l'autre, dans tout ce qui était de la gloire de Dieu et de l'intérêt de leurs ouailles.

Le Bienheureux se lia aussi d'une étroite amitié avec saint Philippe Néri, et découvrit en lui un trésor de science que l'humilité de cet homme merveilleux cachait tellement sous le voile de la simplicité, que bien des gens, à Rome, se doutaient à peine qu'il fût savant. Les écrivains de la vie de saint Philippe ont relevé cette circonstance, et ont parlé avec éloge de l'étroite union qui subsista jusqu'à la mort entre les deux serviteurs de Dieu. Saint Philippe fit souvent prêcher le Bienheureux à son oratoire de Saint-Jérôme-de-la-Charité, et conçut tant d'estime pour lui que, quand il avait occasion de parler des qualités que doit avoir un pasteur, ce qu'il faisait surtout avec

le Pape, il ne manquait pas de citer Alexandre comme le modèle et l'exemple d'un bon évêque.

Le Bienheureux, de retour en Corse, tint à la Bastie son troisième synode, qui ne fut pas moins nombreux que les précédents. Il profita de cette occasion pour l'exécution d'un dessein qui lui tenait extrêmement à cœur. C'était la publication du saint concile de Trente, qui, peu d'années auparavant, avait été heureusement terminé par les soins de saint Charles. Il releva l'autorité et la dignité de cette auguste assemblée, le mérite des prélats et des théologiens qui s'y étaient rendus de toutes les provinces de la chrétienté, les grands avantages que l'Église en avait retiré pour la conservation du précieux dépôt de la foi aussi bien que pour la réformation des mœurs et le rétablissement de la discipline. Pour engager ses prêtres à une soumission plus efficace et plus sincère, il leur demanda à haute voix s'ils ne souhaitaient pas de participer à ce trésor de lumière dont Dieu venait d'enrichir son Église, en recevant le concile et en se soumettant à ses décrets. Tous l'acceptèrent et s'y soumirent d'un commun consentement, et firent la profession de foi entre ses mains. Les écrivains de la vie du Bienheureux observent que

depuis cette acceptation la Corse a toujours conservé un profond respect pour l'autorité de ce saint concile et un inviolable attachement aux vérités de foi qui y ont été décidées.

Alexandre reconnut dans ce synode que la province de Balagna, qui était la partie du diocèse la plus reculée, était aussi celle où les commencements de la réforme avaient le plus de peine à pénétrer, et il résolut de s'y transférer, au grand regret des habitants de la Bastie et des ministres même de la république, qui avaient coutume de le consulter dans les affaires les plus difficiles du gouvernement.

CHAPITRE V.

Résidence du Bienheureux dans la Balagna. — Établissement d'une confrérie du Saint-Sacrement. — Guérisons merveilleuses. — Le Bienheureux corrige et ramène un apostat étranger.

Balagna est un pays de l'île de Corse, en sa partie occidentale appelée *de là les monts*, entre la rivière Ostricone et la ville de Calvi, et peut avoir

trente-cinq à quarante milles de circuit. Alexandre choisit pour sa résidence le village d'Argagliola, dans la piéve d'Aregno. Il y établit un séminaire, répara et orna l'église paroissiale de Saint-Georges pour lui servir de cathédrale, et où il assembla les trois synodes qu'il tint consécutivement pendant les trois années qu'il séjourna dans ce canton.

Les désordres les plus communs de cette province étaient les inimitiés publiques, entretenues par la fureur des duels et par les meurtres qui s'ensuivaient. Les églises étaient souvent le champ de bataille de ces guerres intestines. Les plus faibles, ne pouvant tenir la campagne, s'en servaient comme de citadelles et y soutenaient des siéges et des assauts. Il y régnait un autre abus, non moins étrange ni moins propre à entretenir la discorde. On n'attendait pas, surtout parmi les nobles, que les enfants eussent atteint l'âge de puberté pour assortir les mariages; ils étaient, pour ainsi dire, mariés avant que de naître. Pendant la grossesse des mères, on convenait d'unir leurs fruits, s'ils étaient de sexe différent. Les enfants, devenus grands, refusaient quelquefois de ratifier ces unions prématurées, et le refus, regardé comme

un affront par la partie intéressée, devenait une source de haines et de querelles. On conservait l'usage païen de louer à prix d'argent, pour les enterrements, des pleureurs et des pleureuses, qui mêlaient leurs cris et leurs sanglots mercenaires aux cérémonies et aux prières de l'Église. Le peuple était infatué de la superstition des enchantements et de mille autres pratiques folles et ridicules, que les Sarrasins avaient répandues dans la Corse.

Alexandre s'établit dans la Balagna au mois de juillet 1572. C'était un champ vaste, plein de ronces et d'épines, qu'il fallait défricher. Les religieux qu'il avait amenés avec lui, ne pouvant résister aux fatigues d'une si rude mission, s'étaient retirés l'un après l'autre. Son chapelain, homme de confiance, à qui il se confessait tous les jours, fut obligé de le quitter dans ces circonstances et de repasser dans le continent pour des intérêts de famille. Il s'adressa au supérieur de Saint-Barnabé pour avoir des coopérateurs, qu'il ne put obtenir que longtemps après. Ses lettres respirent les sentiments les plus touchants d'une affection vraiment pastorale. « Je sais, dit-il, que « les besoins de la congrégation sont grands, que

« la moisson est abondante, et qu'il y a peu d'ou« vriers. Mais vous ne devez pas m'oublier pour « cela, d'autant plus que je sais que dans les or« dres religieux il y a toujours quelques sujets « auxquels il est avantageux de changer de lieu « et d'habitude pour le salut même de leur âme. « O si l'on pouvait voir les besoins de cette pauvre « île, je suis sûr que tant de bons serviteurs de « Dieu quitteraient Milan, Rome et les meilleures « villes d'Italie pour venir aider ces pauvres âmes; « mais il faut adorer la profondeur des jugements « de Dieu, qui permet, *ut qui in sordibus sunt, sor« descant adhuc*, faute d'une main secourable qui « les tire du bourbier où ils croupissent. »

Et dans une autre lettre du 2 août : « Je vous « ai prié ces jours passés de m'envoyer un ou deux « de vos pères. Je ne puis rien dire de plus, sinon : « *Ecce quem amas, viribus destitutus, indiget auxi« lio*. Les besoins de la congrégation sont grands, « je le sais, mais les besoins de la Corse sont en« core plus grands, et moi, ministre pauvre et « inutile, je me trouve chargé de la partie la plus « étendue et la plus infirme. »

Cette disette d'ouvriers et cette privation de tout secours humain ne l'empêchèrent pas pour-

tant de mettre la main à l'œuvre avec toute l'ardeur que peut inspirer une confiance sans bornes en la miséricorde de Celui qui peut tout. Entre les moyens qu'il employa pour mettre quelque frein aux désordres qui régnaient de tous côtés, l'un des principaux fut l'établissement de la confrérie du Saint-Sacrement dans toutes les paroisses. C'était un objet nouveau pour la Corse, et il était, par cela même, plus propre à réveiller les habitants, et à faire une vive et profonde impression. Il se proposa deux biens dans cette pieuse institution : le premier, de remédier à l'indécence avec laquelle on avait coutume de tenir le Saint-Sacrement dans les églises ; le second, de se servir de cette sainte association pour réunir les fidèles et établir entre eux comme une nouvelle fraternité qui fît oublier les anciennes inimitiés et goûter la douceur d'une charité réciproque dans la participation d'un Sacrement qui est le symbole, le lien et le gage de la concorde et de la paix. En travaillant aux préparatifs de la cérémonie, le Bienheureux excitait dans les peuples un vif désir d'en voir l'accomplissement, et il se servait de ce désir comme d'un vif attrait pour les disposer insensiblement à y participer avec fruit. Le

jour de la Fête-Dieu 1574 fut marqué pour l'exécution de ce pieux dessein, afin d'établir d'une manière plus éclatante, dans toute l'étendue de la province, la dévotion au Saint-Sacrement par la pompe et la solennité avec laquelle on commença dès lors à célébrer la fête. Les confrères continuèrent dans la suite de s'assembler à certains jours réglés pour rendre à la présence réelle de Jésus-Christ sur les autels le culte d'adoration qui lui est dû. Les édifices sacrés réparés et embellis, l'entretien du luminaire, l'exacte observation des cérémonies prescrites dans les saluts, dans les processions, et dans l'accompagnement du saint Viatique, les exhortations du saint évêque, tout concourut à répandre une tendre dévotion à cet auguste Mystère. D'un autre côté, l'engagement aux devoirs de fraternité que l'on contractait à la face des autels, et que la devise même de l'association rappelait à chaque instant, contribuèrent beaucoup à éteindre les funestes divisions qui remplissaient la province de trouble et de carnage. Quelquefois il arrive que certains pieux établissements cessent de produire les fruits merveilleux attachés à leur première institution, parce que les ministres qui y président dans la

suite s'occupent presque uniquement de l'extérieur ou de la simple écorce, et négligent de rappeler et d'entretenir, par les moyens les plus convenables, l'esprit primitif de l'établissement.

C'est dans ces circonstances, où le Bienheureux n'avait d'autre appui que le bras du Seigneur, qu'il plut à sa miséricorde infinie de glorifier son ministère par ces dons merveilleux que Dieu accorde quelquefois en faveur des peuples qui vivent dans les ténèbres, faute d'instruction, et qu'il refuse le plus souvent à ceux qui se livrent à un aveuglement volontaire dans le sein de la lumière. Jean-Baptiste Monti, son maître de cérémonies, fut attaqué d'une fièvre violente qui faisait craindre pour sa vie. Alexandre le visitait souvent et le consolait par ses discours pleins de douceur et d'onction. Un jour qu'il le vit plus abattu qu'à l'ordinaire, il s'efforça de le soutenir et de le ranimer avec plus d'ardeur. Le malade se sentit intérieurement animé d'une vive confiance. Le Bienheureux lui mit en même temps la main sur la tête en disant : *Courage, Jean-Baptiste, votre mal passera;* et il récita le verset : *Clamabit ad me, et ego exaudiam eum; cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum, et glo-*

rificabo eum. Le malade se sentit soulagé dans l'instant, et il fut guéri parfaitement dès le soir même. Il alla ensuite à Rome, où il fut honoré d'une charge dans le palais du Pape.

Étant au petit village de Lavateggio, Alexandre entra dans une cabane de paysans. Toute la famille fut pénétrée de joie à la vue du saint évêque. Ces pauvres gens s'empressèrent de lui présenter un plat de figues pour marque de leur reconnaissance et de leur affection. Le Bienheureux en mangea avec eux, avec les sentiments d'un père tendre qui se trouve au milieu de ses enfants. On distribua le reste de ces fruits aux malades, et on rapporte que plusieurs recouvrèrent la santé. Dans un autre village nommé Cattari, quelques ecclésiastiques qui s'étaient rassemblés pour un anniversaire convièrent le Bienheureux au repas qui suivit la fonction. La vénération qu'on avait pour la sainteté de sa vie porta ces ecclésiastiques à recueillir soigneusement les restes de ce qu'il avait mangé; ils en donnèrent aux malades, et procurèrent des guérisons.

Vers le même temps, un apostat étranger qui s'était glissé dans la Balagna, commençait à y répandre des erreurs. Les sourdes pratiques du

faux missionnaire ne purent échapper à la vigilance du pasteur. Alexandre le fit arrêter promptement pour aller à la racine du mal et prévenir les progrès d'une contagion toujours si funeste, soit par la perte des âmes qu'elle entraîne dans l'erreur, soit par les divisions qu'elle excite entre les peuples, soit par la criminelle indifférence que ces divisions ont coutume d'inspirer pour le plus sacré des devoirs, indifférence qui rejaillit infailliblement sur la vertu et sur la probité, et tend à dissoudre tous les liens de la société. Le Bienheureux ne se contenta pas d'avoir mis son troupeau à couvert du danger dont il était menacé, il songea à gagner l'âme de son frère par de fréquentes visites, où il joignait à la lumière de l'instruction les attraits d'une charité tendre et compatissante. L'apostat reconnut ses erreurs, et, touché de repentir, demanda la grâce de la réconciliation. Alexandre la lui accorda; mais pour réparer le scandale et inspirer plus d'horreur de tout ce qui peut blesser la pureté de la foi, il voulut qu'elle fut accompagnée d'une abjuration solennelle. Il en indiqua le jour, ce qui attira un concours de peuple extraordinaire. L'évêque, après avoir officié, fit venir l'apostat en sa pré-

sence. On lut le procès contenant les erreurs dont il était convaincu. A chaque article, le saint pasteur, prenant la parole, réfutait le faux dogme et établissait avec force et clarté ce qu'il fallait croire. L'apostat fit son amende et le Bienheureux lui donna l'absolution. La vue du jugement exercé contre ce séducteur pénétra toute l'assemblée d'une salutaire frayeur. Les assistants retournèrent chez eux fondant en larmes et remerciant le Seigneur de les avoir préservés des piéges de la séduction.

CHAPITRE VI.

Second voyage du Bienheureux à Rome pour le jubilé. — Il y vaque à la prière et à la prédication. — On parle de le transférer à Theano et à Tortone. — Son retour en Corse.

Grégoire XIII avait fait de grands préparatifs pour le jubilé de l'an 1575. On compte qu'il y eut à Rome 300 mille pèlerins de toutes les nations de la chrétienté pour gagner cette indulgence. Le Bienheureux exhorta ses diocésains à profiter de cette grâce spirituelle dans l'esprit et

suivant l'intention de l'Église. Il partit lui-même pour Rome sur la fin de janvier. Après avoir rendu compte au Pape de l'état de son troupeau, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion par la visite des lieux saints. Au milieu de l'affluence de toutes les nations il vécut comme dans la retraite la plus solitaire : il en goûtait les douceurs dans ses fréquents entretiens avec son intime ami saint Philippe Néri. Ils vaquaient ensemble à leurs exercices de piété, et le Bienheureux, à la prière de Philippe, prêchait deux ou trois fois la semaine à Saint-Jean-des-Florentins. Il fut aussi invité plus d'une fois à prêcher dans l'église de Saint-Pierre, les jours où se faisait, selon la coutume, l'exposition du Saint-Sacrement. Le caractère de son éloquence était de porter dans l'âme de ses auditeurs l'impression que faisaient sur la sienne les vérités qu'il annonçait. On ne pouvait l'entendre sans être ému. Ce caractère se faisait vivement sentir, et on disait de lui : *Voilà un prédicateur qui dit tout de bon.*

Le Pape, pour plus grande édification des fidèles, fit le dernier jour du carnaval les stations des sept églises. Il était accompagné d'un nombreux cortége de cardinaux et de prélats, parmi

lesquels était l'évêque d'Alérie. Comme il approchait de Saint-Laurent hors des murs, il rencontra la dévote procession que saint Philippe avait instituée pour retirer les fidèles des excès si communs dans ces jours de débauches et de profanation. Le Pape s'entretint quelque temps avec saint Philippe, et voyant toute cette multitude qui, fatiguée d'une longue marche, prenait un peu de repos, il demanda au saint prêtre, s'il n'y avait point d'ecclétiastique dans sa troupe qui eût quelque discours tout prêt pour donner quelque soulagement à ce peuple par un entretien spirituel, et ranimer sa ferveur et sa dévotion. Saint Philippe se tourna aussitôt vers Alexandre, en disant : voilà, Saint Père, un prélat qui peut faire ce que Votre Sainteté désire, et le faire avec fruit. Le Pape ayant marqué son approbation, le Bienheureux obéit promptement, et prononça un discours qui répondit parfaitement à l'attente du saint et à l'intention du pontife.

Cette action augmenta beaucoup la haute idée que Grégoire XIII avait déjà conçue du mérite d'Alexandre. Ses amis le pressaient de profiter des favorables dispositions du Saint Père pour obtenir un meilleur siége : mais le Bienheureux n'en-

visageait pas l'épiscopat sous l'idée d'une fortune, ou d'un état de repos. Dès l'an 1573, on lui avait mandé de Rome, que le Pape était dans la disposition de le transférer d'Alérie à Tortone, et qu'il n'attendait que son consentement. Le Bienheureux ne manqua pas d'en donner avis à saint Charles par une lettre du 7 janvier, dans laquelle il dit, qu'après avoir fait oraison et pris conseil, il avait répondu, qu'il ne souhaitait autre chose que de faire la volonté de Dieu en tout et partout; que si le Pape jugeait qu'une translation dût être utile pour le service de Dieu et le salut des âmes, il était prêt d'obéir sans aucun égard au plus ou au moins de revenu, ni à aucune autre considération humaine. D'après les nouvelles instances qu'on lui fit à son arrivée à Rome, il fit part de ses sentiments au supérieur général de Saint-Barnabé. « Je n'ai point voulu parler de translation « au Pape, ne sachant pas si c'est la volonté de « Dieu. C'est Lui qui m'a appelé au gouvernement « de l'Église d'Alérie par la voie d'un pontife « d'aussi sainte mémoire que l'a été Pie V. Je ne « voudrais la quitter pour chose au monde, et si « je le faisais de mon choix, je craindrais de pas« ser malheureusement le reste de mes jours.

« D'un autre côté, quand je considère la faiblesse « de ma santé, l'état du pays rempli de désordres « sans pouvoir les réprimer ni par le bras secu« lier, ni par les censures, ni par le secours de « personnes religieuses, je me trouve dans une « grande perplexité. *Et il ajoute :* C'est le sei« gneur qui m'a appelé en Corse. S'il veut m'en « tirer, il en trouvera les moyens ; si non, je suis « prêt à y laisser la vie. Il importe peu de souf« frir et de mourir pourvu que ce soit en grâce « de Dieu et avec la volonté de Dieu. »

Cependant l'évêque de Theano souhaitait vivement de résigner son évêché au Bienheureux comme au sujet le plus capable de s'en charger, et il en fit faire la proposition au Pape par le cardinal Sforce. Le Pape y consentit, pourvu que ce fut de l'agrément d'Alexandre. On lui en parla, et il crut alors devoir se présenter au Saint Père pour savoir quelle était sa volonté. Le Pape lui marqua qu'il était prêt de lui conférer l'Église de Theano, s'il la souhaitait ; mais qu'il ne croyait pas, pour plusieurs raisons, que cette translation convînt ; qu'il aimait mieux le placer en Lombardie, dans un évêché suffragant de Milan. On chargea une persoñne de s'informer si l'évêque de

Tortone serait disposé à résigner son évêché. Mais Alexandre voyant que cette affaire se traitait un peu humainement, tronqua subitement le traité, et retourna au Pape pour lui exposer le désir qu'il avait de retourner à sa première vocation. Le Pape lui accorda le choix d'un suffragant pour l'aider dans ses visites; mais on ne voit pas qu'il l'ait obtenu. Ce détail est tiré d'une lettre du prélat Alphonse Visconti à saint Charles.

Le 1er mars de cette même année 1575, les Barnabites prirent possession de la cure de Saint-Blaise qui fut leur premier établissement à Rome. Ils y trouvèrent une vieille église et une petite maison entièrement délabrées. Cependant Alexandre aima mieux partager ce chétif logement avec ses frères qu'habiter les somptueux appartements qui étaient à sa disposition chez les prélats Génois, ses amis, et entre autres chez Marc-Antoine Sauli, son cousin, qui fut depuis archevêque de Gênes et cardinal.

Cette circonstance procura aux Barnabites l'inestimable avantage d'être connus plus particulièrement de saint Philippe Néri, qui leur témoigna toujours beaucoup de bonté et d'affection. Le Bienheureux, écrivant à ce sujet au père général

Omodei : *Je vais souvent*, dit-il, *à l'Oratoire du père Philippe, c'est un lieu de très-grande dévotion. Je ne puis assez vous exprimer combien ce père nous affectionne.* La congrégation, quoique répandue en plusieurs villes d'Italie, n'était point encore partagée en provinces. Ceux qui postulaient, devaient tous se présenter indistinctement à Saint-Barnabé, pour y être examinés sur leur convocation. Le supérieur de Saint-Blaise demanda la faculté de recevoir des novices. Elle lui fut accordée à condition qu'il ne recevrait que ceux que saint Philippe aurait approuvés. Le saint leur procura presqu'aussitôt trois excellents sujets, qui commençaient à briller à la cour de Rome.

Après avoir fait tout ce qui dépendait de lui, Alexandre sollicita sa dernière audience, et partit dès le mois d'avril. Le supérieur de Saint-Barnabé l'avait invité de passer par Milan à son retour, en lui offrant un logement dans son ancienne demeure. Rien n'aurait fait plus de plaisir au saint évêque, qui avait toujours conservé le plus tendre attachement pour sa congrégation. Il se priva de cette consolation par l'empressement de se rendre dans son diocèse, et prit la résolution de

s'embarquer pour y arriver au plus tôt. Un vent favorable semblait d'abord annoncer la plus heureuse navigation; mais à l'hauteur de l'île d'Elbe, le bâtiment fut assailli d'une furieuse tempête qui pensa le submerger. L'équipage commençait à se livrer au désespoir. Alexandre, conservant toute la sérénité de son âme, remplissait les fonctions de son ministère. César Ferri, l'un des régents de de son séminaire, le conjurait de prier Dieu, et ne dissimulait pas sa frayeur; le Bienheureux lui dit, qu'il ne servait de rien de se troubler, qu'il fallait pleurer ses péchés, et que la mort n'a rien de terrible pour un homme qui est en grâce de Dieu. Cependant après avoir exhorté de nouveau tout le monde à une parfaite confiance et résignation, il se mit en prière, et fit le signe de la croix sur les flots. Aussitôt le vent s'abattit, et l'on vit le calme succéder à la tempête. Tous ceux qui étaient sur le bâtiment regardèrent leur délivrance comme un effet de ses prières, et louèrent Dieu de la puissance qu'il lui plaît d'accorder quelquefois à ses serviteurs pour faire respecter la vertu, et pour répandre ses bienfaits sur les hommes.

CHAPITRE VII.

Maladie d'Alexandre. — Il passe sur le continent pour se rétablir; revient en Corse avec trois de ses religieux, et y célèbre le jubilé.

Le Bienheureux ne fut pas plutôt de retour en sa résidence, qu'il plut au Seigneur de le visiter par une longue et fâcheuse maladie. Il dépeint lui-même son état dans une lettre datée d'Argagliola, le 26 septembre 1575. « J'ai laissé pas-« ser plusieurs semaines sans vous écrire, parce « que j'ai été malade avec tous les miens. Il y « a deux mois que je suis travaillé d'une fièvre « quarte qui me tourmente fort dans le redou-« blement, et me laisse ensuite une grande fai-« blesse. Mon chancelier, qui avait soin de ma « maison, est mort; mon vicaire a du partir pour « un bénéfice qui demande résidence; tous mes « gens ont été malades, et je me suis trouvé seul, « infirme, accablé de différents soucis, sans avoir « personne qui pût me soulager. J'ai remercié et « je remercie le Seigneur qui me fait miséricorde

« en toutes choses : dans la maladie comme dans « la santé, dans les peines comme dans les con« solations. Je mets tout à ses pieds, afin qu'il « dispose de tout selon sa divine sagesse. »

Peu de jours après la fièvre devint continue, et le réduisit à l'extrémité ; il perdit connaissance pendant quelque temps, et il n'avait aucun prêtre en état de l'assister en ce pressant besoin. Dieu eut pitié de sa détresse, et daigna le consoler par l'arrivée de l'évêque de Sagona, César Contardi, qui lui administra le Viatique, et ensuite par la visite de l'évêque de Mariana, Jean-Baptiste Centurioni, qui continua de l'assister jusqu'à ce qu'il le vit hors de danger. Tel était l'état du Bienheureux le 5 novembre 1575.

Cependant la maladie qu'il venait d'essuyer le laissa dans un état de langueur et d'épuisement, qui ne lui permettait pas de travailler, ni de s'appliquer comme auparavant. Il n'espérait plus de reprendre ses premières forces, et il craignait que le dépérissement de sa santé ne nuisît à son troupeau. Cette crainte le tenait dans un scrupule continuel. Il consulta saint Philippe par le moyen du prélat Alphonse Visconti, et de son avis aussi bien que de celui d'un Capucin de sa confiance,

il fit demander au Pape par le cardinal Alciat la grâce de le décharger entièrement du poids de l'épiscopat, ou du moins de lui permettre de passer en terre ferme pour tenter si l'air natal, et les secours de l'art pourraient lui rendre la santé. Le Pape ne voulut point entendre parler de démission ; mais il accorda très-volontiers quatre mois de vacance avec promesse de les prolonger, s'ils ne suffisaient pas. Le Bienheureux attendit jusqu'après les fêtes de Noël, et voyant qu'il ne pouvait reprendre ses forces, il résolut de profiter de la permission du Pape, et partit de Corse au commencement de l'an 1576. Il était à Gènes le 2 février, d'où il écrivit au général des Barnabites pour lui donner avis qu'il y avait de nouveaux traités au sujet de l'église de Carignan, et l'exhorter à y songer sérieusement en cas que le parti convînt à la congrégation. Il arriva à Milan le 18 février. La tranquillité d'esprit qu'il goûta dans le sein d'une congrégation qu'il chérissait, ne contribua pas peu au rétablissement de sa santé. Au mois de mai il alla respirer l'air de la campagne dans une maison appartenant à Saint-Barnabé, et en revint le 15 pour visiter les pères qui avaient assisté au troisième concile provincial de Milan,

et se disposer au retour. Il obtint trois religieux de sa congrégation, dont le principal fut le père dom Ambroise Rotoli, qui ne le quitta plus, et eut toute sa confiance. Le général était alors le père dom Timothée Facciardi, d'une noble famille de Pavie. Il avait fait les vœux entre les mains d'Alexandre, qui le proposa peu de temps après à saint Charles pour directeur de son séminaire d'Arona. C'était un homme d'une vertu rigide, qui affermit la régularité dans l'ordre par la sévérité avec laquelle il réprima les innovations que quelques religieux peu fervents voulaient commencer à y introduire. Quoique bien persuadé de l'attention du Bienheureux à veiller sur les sujets qu'il lui confiait, il leur prescrivit des règles de conduite, et chargea le saint évêque de les faire observer à la rigueur. Il partit avec ses nouveaux missionnaires au mois de juin, et se rendit tout de suite à sa résidence.

Le Pape avait étendu la grâce du jubilé à toute la chrétienté. Alexandre n'oublia pas de profiter d'une solennité si rare et si remarquable, pour inspirer aux peuples un vif désir de participer au trésor des mérites de Jésus-Christ et des saints, par une conversion véritable et par des dignes fruits

de pénitence. Il en fit l'ouverture par une procession si édifiante, qu'elle servit de modèle à celles que saint Charles fit à l'occasion de la peste au mois d'octobre suivant. Pour pénétrer plus fortement les peuples de l'esprit de pénitence et de componction, le Bienheureux parut à cette procession revêtu d'un sac, les pieds nus et la corde au cou. Il répandait des larmes abondantes, tenant continuellement les yeux attachés sur le crucifix qu'il portait dans ses mains. Il avait à ses côtés deux Capucins. Ses gens le suivait pieds nus marchant avec modestie et gravité. Ils allèrent ainsi à une église champêtre à la distance d'un mille d'Argagliola. Après une courte prière il monta en chaire, et représenta d'une manière si touchante la misère du pécheur, la félicité des justes, la grandeur de la miséricorde de Dieu qui invite les pécheurs à la pénitence, que tout l'auditoire fut ému et attendri. L'église retentit de pleurs et de gémissements. Des pécheurs endurcis, qui avaient nourri des haines invétérées, se réconcilièrent publiquement, et non contents de s'embrasser, ils se jetaient aux pieds les uns des autres et se demandaient pardon. Alexandre couvert de poussière et de sueur, les pieds ensanglantés, ramena la

procession à l'église d'Argagliola pour donner la bénédiction au peuple.

Les jours suivants il continua la visite des églises accompagné de ses clercs, chantant avec eux tantôt les litanies, tantôt des hymnes et des psaumes. Il passait une grande partie de la journée au confessionnal, recueillant le fruit des nombreuses conversions que Dieu opérait par ses discours et par ses exemples. Il employait le reste du temps à visiter les malades, et à exercer les devoirs de l'hospitalité envers ceux qui accouraient de tous côtés. Il leur lavait les pieds, leur distribuait d'abondantes aumônes, les instruisait et les consolait. Le soir il assemblait le peuple au son de la cloche pour faire la prière en commun. Il l'accompagnait d'une courte exhortation, et tâchait d'insinuer quelque maxime vraie, claire et solide, propre à faire une forte impression, afin que chacun des assistants pût la remporter chez soi, la retenir, et s'en faire une règle de conduite. Ce pieux exercice se soutint après la solennité du jubilé, et produisit de grands fruits.

CHAPITRE VIII.

Séjour d'Alexandre à Corte. — Son zèle à pacifier les troubles et les querelles. — Il fixe sa résidence à Campo-Loro, bâtit la cathédrale et un séminaire, et donne du travail et du pain aux mendiants robustes.

Sur la fin de l'an 1576, le Bienheureux passa d'Argagliola dans le bourg de Corte, situé au centre de son diocèse, et où il avait autrefois commencé l'exercice de sa mission. N'ayant point de cathédrale, il croyait devoir partager sa résidence entre les différents endroits de son diocèse où sa présence pouvait être ou plus nécessaire ou plus utile. Ce canton était encore divisé par un malheureux reste de la faction des Noirs et des Rouges.

Un jour les deux partis, animés de la fureur que les discordes civiles ont coutume d'inspirer, se mettent en campagne les armes à la main, ne respirant que meurtre et que carnage. On en vint donner la nouvelle au saint prélat qui était à table. Il se lève, prend son crucifix, et se hâte d'arriver

au lieu du combat. Il était suivi d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants, qui déploraient d'avance le massacre de leurs enfants, de leurs pères et de leurs époux. Déjà le bruit des armes, les cris des combattants se font entendre. La charité du saint pasteur plus vive que la tendresse d'une mère, ranime ses forces et précipite ses pas. Il vole et se trouve au milieu des factieux, les arrête et les sépare. Il les conjure d'épargner leur sang, de tourner leurs armes contre lui, si sa mort peut expier leurs haines et leurs querelles. Que ne peut point la présence d'un pasteur qui se dévoue pour le salut de son troupeau! Ces furieux ne peuvent tenir contre la tendresse de leur évêque. Ils restent interdits et confus; l'étonnement suspend la rage dans leurs cœurs; les paroles du zélé pasteur y pénètrent comme des traits de feu. Ils s'amollissent, ils cèdent enfin, et les armes leur tombent des mains. Leur âme s'ouvre alors tout entière aux douces impressions d'amour et de charité que le saint prélat leur inspire. Il ne voient plus en lui qu'un père plein de tendresse, ils l'appellent de ce doux nom, et se regardant comme ses enfants, ils s'embrassent avec les sentiments d'une cordialité fraternelle. Ils revinrent avec

lui à Corte mêlant la joie de leur réconciliation à celle des leurs qui accouraient en foule pour y prendre part, et célébrer en commun la solennité de ce triomphe de religion et de paix, où le bonheur des vaincus fait la plus grande gloire du vainqueur.

On était encore infatué en Corse de ce préjugé barbare, que le meurtre ne peut s'expier que par le sang du meurtrier; et une loi d'honneur, très-conforme à la férocité de ces temps affreux, faisait un devoir de la vengeance. Un accident de cette nature ayant mis deux familles aux prises, le Bienheureux accourut sur le champ de bataille et s'étant mis à genoux entre les deux partis, il les désarma au péril de sa vie et les réconcilia. Le bruit de ses actions se répandit à Rome et dans toute l'Italie. Ses amis lui écrivirent pour le persuader de se ménager. Alexandre répondit, qu'il ne concevait pas qu'un pasteur put voir ses brebis sur le point de périr, sans s'exposer lui-même pour les sauver.

Il n'avait pas moins de zèle pour la conservation des droits de son Église. Un particulier de l'endroit abusait d'une sorte d'autorité dont il jouissait pour les violer indignement. Le Bienheureux

tâcha de le ramener par la voie de la douceur, mais inutilement. Il le menaça de l'excommunication, et quoique très-éloigné de prodiguer les censures, il se vit obligé d'effectuer la menace pour vaincre l'obstination du coupable et réparer le scandale de sa contumace. Alexandre voyant que ce remède devenait inutile, redoubla ses prières avec plus de ferveur pour la conversion de ce misérable. Dieu l'exauça; le coupable humilié vint se soumettre. Le saint évêque le reçut avec charité, lui représenta la grandeur de sa faute, et après lui avoir imposé une pénitence salutaire, il lui donna l'absolution.

Le Bienheureux séjourna près de deux ans à Corte. Après avoir ainsi parcouru les principaux endroits de son diocèse pour y établir le christianisme et déraciner les abus les plus criants, il résolut de choisir un endroit convenable pour y fixer sa résidence et celle de ses successeurs. Le bourg de Cervione, de la dépendance de Campo-Loro, lui parut le plus propre à ce dessein, par la commodité de la situation, par la salubrité de l'air, par la fertilité du terroir, et par le nombre des habitants. On y comptait trois cents familles; il y avait un couvent de Récollets dont il se promettait

beaucoup de secours. Le Pape approuva sa résolution, et Alexandre se rendit à Cervione au mois de mai 1578.

Il y fit élever les fondements d'une église pour servir de cathédrale; il bâtit le palais épiscopal avec une chapelle, un séminaire pour vingt-cinq clercs, et des maisons pour loger les chanoines. Il pratiqua dans le palais un logement destiné à l'exercice de l'hospitalité que l'Apôtre recommande aux évêques comme un devoir de leur état; il y joignit un jardin spacieux, moins pour son usage que pour la commodité de ses successeurs. La disette, qui se fit sentir en Corse les années suivantes, le mit à portée d'achever en assez peu de temps tous ces différents bâtiments en exerçant une excellente œuvre de charité. Entre les pauvres que les aumônes du saint évêque attiraient à Cervione, il se trouvait toujours des mendiants robustes qui manquaient de pain et de travail. Le Bienheureux, voulant soulager leur misère sans nourrir leur fainéantise, les employait à ses bâtiments et leur procurait l'avantage infiniment estimable de gagner le pain dont il les nourrissait. Un pauvre, qui avait l'air vigoureux, s'étant présenté un jour pour recevoir l'aumône

le Bienheureux lui demanda pourquoi il ne travaillait pas; le mendiant s'excusa, disant qu'il était si exténué de la faim qu'il n'avait pas la force de travailler. Alexandre lui présenta de l'argent et du pain, le laissant maître du choix. Le pauvre voulut saisir l'argent, mais le Bienheureux retira la main et lui dit : Mon ami, je vois que tu n'as pas faim; va travailler à mes bâtiments, et tu auras de l'argent et du pain.

En travaillant à élever des murailles pour le temple matériel du Seigneur, le Bienheureux ne négligea pas les soins qu'il devait à la perfection de l'édifice spirituel qui était le principal objet de sa sollicitude pastorale : il voulait former une société de justes, de membres vivants de Jésus-Christ, de vrais adorateurs du Père céleste en esprit et en vérité; c'est dans cette vue qu'il donna une nouvelle édition de l'instruction pastorale dont nous avons parlé ci-devant : il la fit réimprimer à Gênes, en 1578, avec des additions considérables, surtout dans ce qui concerne le sacrement de la pénitence. « Mon intention, dit-il dans l'a-« vertissement, n'a pas été de publier une nou-« velle méthode de confesser, sachant avec com-« bien de lumière et de piété plusieurs docteurs,

« tant anciens que modernes, ont écrit sur cette « matière. Mais deux raisons m'ont principalement déterminé à publier de nouveau ces « instructions : la première, afin de proportionner l'enseignement aux besoins de mon troupeau. Les anciens écrivains de médecine ont « donné des règles générales pour la cure des « maladies; néanmoins un sage et prudent médecin doit en faire usage avec beaucoup de « discrétion, conformément à la qualité des « lieux, des temps et des tempéraments. Le sacrement de la pénitence étant la médecine « spirituelle de l'âme, j'ai cru devoir recueillir « de différents auteurs qui ont écrit sur cette « matière les instructions les plus convenables à « l'état de mon diocèse. Le second motif est « l'empressement plein d'affection avec lequel « j'ai vu que mon clergé a reçu cette instruction « la première fois que je la fis imprimer; et il « me paraît que cet empressement est fondé, « car, comme un enfant reçoit plus volontiers de « la main de son père une nourriture moins délicate, qu'un mets plus exquis de la main d'un « étranger, il m'a paru que, quoique les choses « que j'ai rassemblées dans cette instruction se

« trouvent répandues en plusieurs livres, elles ont « été plus goûtées dans le diocèse d'Alérie comme « venant de notre main. »

Il dit dans l'introduction : « Que depuis qu'il « avait plu au Pape Pie V d'heureuse mémoire de « lui confier l'Église d'Alérie, il avait cru que son « principal devoir était de travailler sans délai à « la réforme de son clergé, sachant que, comme « les mauvais prêtres sont la ruine des peuples, « on peut dire que le salut des peuples dépend « si non en tout du moins en grande partie de la « bonté des prêtres : que la réforme du clergé a « deux objets principaux, la sainteté et la doc« trine ; que le tumulte des guerres et l'absence « des pasteurs ayant occasionné dans toute la « Corse, et surtout dans le diocèse d'Alérie, une « licence effroyable et une grande ignorance « parmi le clergé comme parmi le peuple, il s'é« tait proposé avant toute autre chose de recueil« lir avec beaucoup de soin et de diligence les « notions les plus nécessaires à ceux qui veulent « entrer dans l'état clérical, et à ceux qui de l'é« tat clérical veulent passer au sacerdoce. »

La modestie avec laquelle le saint pasteur annonce cette production, montre combien son hu-

milité était grande; mais on peut dire avec vérité que ce petit ouvrage est un trésor de lumière. C'est un abrégé, si l'on veut, mais un abrégé qui contient beaucoup plus de choses qu'on n'en trouve communément dans des ouvrages même fort diffus. Tout y est puisé dans les pures sources de l'Écriture et des Pères; les raisonnements sont fondés sur la doctrine de saint Thomas et du Catéchisme Romain. On ne peut qu'admirer la solidité de l'enseignement, la netteté de l'exposition, le choix et la distribution des matières. C'est un père vénérable, assis au milieu de ses enfants, qui s'entretient avec eux pour les instruire et leur inspirer le goût de la vertu. En lisant cette instruction, on ne peut que sentir la douce impression de la charité qui l'a dictée. Le Bienheureux ne l'avait composée que pour l'usage particulier de son diocèse; mais on ne craint pas d'avancer qu'elle pourrait être d'une utilité beaucoup plus universelle.

CHAPITRE IX.

Alexandre soulage son peuple en temps de famine et de maladie populaire.

Pour mieux affermir ses nouveaux établissements, Alexandre entreprit le voyage de Rome en 1579. Il était à Milan lorsqu'il apprit qu'une calamité imprévue ayant gâté les blés et détruit toute espérance de récolte, la Corse était menacée d'une famine générale. Il crut que l'obligation naturelle de secourir son troupeau dans un danger si pressant le dispensait d'un devoir de droit positif. Saint Charles fut du même avis, et lui conseilla de satisfaire par une délégation à l'obéissance qu'il devait au Saint-Siége. Il retourna donc à Gênes, vendit ses équipages, emprunta des sommes d'argent, et s'en fit donner par ses parents et par ses amis. Il acheta tout ce qu'il put de grains, de légumes et d'autres provisions, fréta des bâtiments pour le transport, et les suivit de près.

Le retour du saint évêque ramena la joie et l'espérance chez les Corses, et calma le sentiment douloureux des maux dont ils étaient affligés. Le bas peuple était réduit à vivre de glands, d'herbes, de racines détrempées dans l'eau, et manquait même de sel pour assaisonner cette chétive nourriture et en corriger la mauvaise qualité. Le Bienheureux faisait distribuer du pain et des légumes à cinq ou six cents pauvres par jour. Il assistait lui-même à la distribution, et envoyait secrètement aux pauvres honteux les secours dont ils avaient besoin. Il fit venir de Livourne d'autres provisions, et régla ses charités avec tant de prudence que tous les pauvres du diocèse eurent suffisamment de quoi vivre.

Au fléau de la disette succéda l'année suivante (1580) un fléau encore plus terrible. Une maladie épidémique se répandit de l'Italie dans la Corse. Elle gagna d'abord le diocèse de Nebbio, d'où elle pénétra en celui d'Alérie. Le Bienheureux parle en général des calamités de la Corse dans une lettre du 3 mars, qui fait voir quels étaient les sentiments de son cœur. « Pour détourner, « dit-il, les fléaux dont Dieu nous châtie, il n'y a « pas de meilleur moyen que de recourir à la

« prière, remède universel et souverainement ef-
« ficace en toute sorte de tribulation. Je suis en
« santé, Dieu merci, aussi bien que tous mes
« gens. Mais mon cœur est pénétré d'affliction.
« Après tout je mets toute ma confiance en Dieu
« qui m'a créé et qui a conduit mes pas jusqu'à
« ce jour. Je suis sûr qu'il ne m'abandonnera
« pas, et plus les secours humains me manque-
« ront, plus j'aurai soin de recourir à lui, dans
« l'espérance d'en obtenir l'assistance néces-
« saire. »

Dans une autre lettre du 13 septembre à son cousin Barthélemi Sauli, il parle plus distinctement de la maladie, qui, comme un fléau, désolait toute l'Italie, aussi bien que du ravage qu'elle commençait à faire dans son diocèse, ravage qui augmentait tous les jours d'une manière effrayante. Plusieurs en mouraient, mais le nombre des malades était beaucoup plus grand. Tous ceux qui composaient sa maison, au nombre de neuf, en étaient atteints, et lui-même, faible et languissant, ne se traînait qu'avec peine.

Pour désarmer la colère du ciel, Alexandre eut recours à la pénitence; il la prêcha et la commença par lui-même en redoublant ses austé-

rités. Il se regarda comme chargé des péchés de son peuple, et s'offrit comme une victime d'expiation à la justice d'un Dieu vengeur. Il ordonna trois jours de jeûne et trois processions solennelles auxquelles il assista vêtu de noir, nu-pieds et un crucifix entre les mains. A cet appareil de pénitence il joignait les exhortations les plus vives et les plus touchantes pour inspirer une salutaire frayeur des jugements de Dieu, jointe à une filiale confiance en ses miséricordes. C'est ce qui paraît par les textes mêmes de ses discours. Le premier jour il prêcha sur ces paroles de Jonas : *Que les hommes se couvrent de sac, qu'ils crient vers Dieu de toute leur force : que chacun se convertisse de sa mauvaise voie, et qu'il renonce à l'injustice de ses mains. Qui sait si Dieu ne se retournera pas vers nous et s'il ne se laissera point fléchir, et s'il n'apaisera point l'ardeur de sa colère, afin que nous ne périssions pas?* Le second jour il prêcha sur ces mots d'Isaïe : *Le Seigneur frappera l'Égypte d'une plaie, et il la refermera : ils reviendront au Seigneur qui leur deviendra favorable, et qui les guérira.* Le troisième jour il prit pour texte ces paroles consolantes de l'Apôtre : *Allons avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir*

miséricorde et d'y trouver grâce pour être secourus dans nos besoins. Après le sermon, le Bienheureux, prosterné aux pieds des autels, faisait chanter les litanies et célébrait les saints Mystères. Il ordonna aussi l'exposition des quarante heures, et fit faire le dimanche suivant une communion générale.

Aussitôt que les symptômes de la maladie commencèrent à se manifester, Alexandre se consacra tout entier au service des malades. Il les visitait de jour et de nuit, leur donnant toute sorte de secours spirituels et temporels. Il se réduisit au plus étroit nécessaire pour assister les pauvres. Il tâcha de suppléer au défaut de la police, et prit les mesures les plus efficaces pour arrêter, autant qu'il fut possible, les progrès de la maladie. Il prescrivit aux doyens ruraux et aux curés la manière dont ils devaient se régler non-seulement pour le spirituel, mais encore par rapport aux deux importants objets concernant l'assistance des malades et la préservation des sains.

Pour ne pas interrompre le cours des prières publiques et prévenir en même temps le danger de la communication, il faisait faire tous les vendredis une procession où il ne se trouvait qu'un homme seul par famille, ltous marchaient à un

certain éloignement pour éviter de se toucher. Il dressa une formule de prière qu'il distribua dans tout le diocèse. Ceux qui restaient enfermés dans leurs maisons devaient la réciter le soir et le matin aux sons de la cloche, afin que dans le même temps tous les fidèles se réunissent en esprit pour offrir à Dieu leurs vœux et leurs prières.

Le Seigneur répandit une bénédiction visible sur les travaux de son serviteur. La maladie ayant pénétré dans le séminaire, les clercs furent frappés d'épouvante et se crurent tous perdus. Le Bienheureux les rassura en leur disant : *Ayez confiance, mes enfants, aucun de vous ne mourra.* L'événement justifia la prédiction. Un de ses domestiques nommé Astolfe était à l'extrémité; le Bienheureux, après avoir dit la Messe, alla lui donner sa bénédiction, et lui dit : *Ne craignez point, Astolfe, votre mal va passer.* Le malade fut guéri au même instant et recouvra ses forces en peu de jours. Il rendit la santé à plusieurs autres en leur imposant les mains, et récitant sur eux le verset de l'Évangile : *Super ægros manus imponent, et bene habebunt.* On accourait en foule de tous côtés pour recevoir sa bénédiction, et on s'estimait heureux de l'approcher, et de pouvoir toucher

ses vêtements. C'est à cette occasion que la voix du peuple lui donna le nom d'ange tutélaire, témoignage non suspect des grâces que Dieu avait accordées par son intercession.

Le Seigneur se réconcilia enfin avec son peuple, et fit cesser la plaie dont il l'avait frappé. Alexandre en fit rendre de publiques actions de grâce, et ordonna un service solennel pour ceux que la maladie avait emportés. Il eut la consolation d'apprendre que, dans toute l'étendue de son diocèse, personne n'était mort sans avoir reçu les Sacrements. Ses soins, pour la conservation de son cher troupeau, n'eurent pas moins de succès, et on vit avec étonnement que, de tous les diocèses de la Corse, celui d'Alérie, quoique le plus vaste, fut celui où le nombre des morts fut le moindre. Mais la miséricorde du Seigneur retira un plus grand bien de la rigueur que sa justice venait d'exercer. Elle servit à corriger bien des désordres qui restaient encore, et opéra un changement notable dans tout le diocèse, qui, depuis ce temps-là, produisit des fruits plus abondants de justice et de piété.

CHAPITRE X.

Différentes grâces accordées à l'intercession du Bienheureux. — On attente à sa vie. Il pardonne et s'intéresse pour l'assassin. — Il publie son excellent catéchisme.

Le Bienheureux voyant le calme rendu à son diocèse, résolut d'effectuer, en 1581, le voyage de Rome qu'il avait été obligé d'interrompre deux ans auparavant. Le 30 de juin, il était à Milan. Il est bien probable qu'après son retour de Rome en Corse il entreprit un nouveau voyage en terre ferme où d'autres affaires pouvaient l'appeler. Le sénat de Gênes l'avait chargé, dès l'an 1577, de la discussion de quelques intérêts de famille après la mort de son frère décédé sans testament. Il avoue qu'il ne se serait pas donné pour lui-même les mouvements qu'il se donna pour cette œuvre de charité, qui l'obligea de faire quelque voyage à Gênes.

C'est vers ce temps-ci que l'on doit placer quelques événements merveilleux, attestés par différents témoins, dans les actes de la béatification,

et rapportés sans date précise au temps de la résidence du Bienheureux à Campo-Loro.

Dans un de ses voyages à Gênes, comme on était près de Sestri, le Bienheureux qui disait son bréviaire, vint subitement avertir le patron qu'il n'y avait point de temps à perdre, et qu'il fallait prendre terre le plutôt que l'on pourrait. Le patron qui ne voyait aucune apparence de bourasque, voulait continuer un voyage que tout semblait favoriser, et ne céda qu'avec beaucoup de répugnance à ce que le prélat exigeait, et qu'on n'osa lui refuser; mais à peine eut-on gagné terre qu'un ouragan mêlé d'éclairs, de tonnerre et de grêle, fit connaître à l'équipage que l'esprit de Dieu s'était communiqué à son serviteur, pour les sauver du naufrage auquel ils allaient être exposés.

Une longue sécheresse menaçait la Corse d'une prochaine disette. C'était au mois de mai, vraisemblablement en cette même année après le retour du Bienheureux de Rome, et avant son départ pour Gênes et Milan. Les peuples eurent recours à leur saint pasteur. Il ordonna un jeûne de trois jours, et une procession de pénitence à l'église de Saint-François, qui était hors du bourg de Cer-

vione. Le Bienheureux y assista nu-pieds, et après avoir fait un discours touchant pour inspirer les sentiments de componction dont il était pénétré, il se mit en prières. Le ciel qui était serein, se couvrit de nuages, et répandit une pluie abondante qui rendit la fertilité à la terre, et ranima les espérances du laboureur consterné. Alexandre se tournant vers le peuple, dit : *Voyez, mes enfants, Dieu veut qu'on le craigne; il faut vivre en paix avec Dieu et se repentir de ses péchés; remerciez-le de la grâce qu'il vient de nous accorder*. La précaution que le saint évêque prit de faire porter son manteau pour le retour, fit juger que Dieu lui avait révélé la grâce qu'il voulait lui accorder, ou prouve du moins la ferme confiance qu'il avait d'obtenir ce qu'il demandait par une prière publique au nom de tout son peuple.

Vers le même temps, le saint pasteur éprouva dans sa personne les effets marqués d'une providence particulière qui veillait à sa conservation. Il avait congédié du séminaire, et privé de l'habit ecclésiastique, un clerc incorrigible. Le jeune homme épiait l'occasion de se venger. Le prélat était sorti de la ville, le 1er août sur le tard, avec les ecclésiastiques de sa maison, et avait pris sa

petite réfection au bord d'une fontaine. Le jeune homme croyant le moment favorable, monta sur une hauteur voisine, et lança, contre la tête du saint évêque, un gros caillou qui lui rasa le nez, et vint tomber à ses pieds. Les domestiques se mirent à la poursuite du scélérat, et l'arrêtèrent. Le Bienheureux, ne songeant qu'à sauver l'âme et le corps de son frère, le fit relâcher. Le gouverneur, informé de l'attentat, fit rechercher le coupable; le Bienheureux, qui ne pardonnait pas à demi, envoya son grand vicaire à la Bastie et fit cesser toute poursuite à force de prières et de recommandations. Il confirma ainsi, par son exemple, ce qu'il avait prêché si souvent touchant l'amour des ennemis et le pardon des injures. Mais la justice de Dieu se chargea de la vengeance, et le criminel ne tarda pas à périr d'une mort funeste.

L'an 1581 fournit la date précise d'un monument précieux du zèle et de la science d'Alexandre; je veux parler de l'excellent catéchisme qu'il publia sous le titre de *Doctrine du Catéchisme Romain, exposée d'une manière plus simple à l'usage de son clergé, à Pavie,* 1581, in-8°. Il dit dans la préface, que son dessein n'est pas de

donner un livre nouveau; qu'il n'avait entrepris cet ouvrage, que sur ce que quelques curés lui avaient représenté qu'ils n'étaient pas en état d'entendre le Catéchismè Romain, ni de l'expliquer à leurs peuples; qu'il avait traité la matière par forme de demande et de réponse pour deux raisons : la première, parce que cette méthode est plus propre à fixer l'attention des personnes simples sur des articles importants qui pourraient leur échapper dans un discours suivi; la seconde, parce que la demande excite naturellement le désir d'être instruit sur la question qu'on entend de proposer, désir qui contribue à mieux faire goûter les vérités qu'on apprend. Il ajoute qu'il avait changé l'ordre en plusieurs choses, abrégé bien des articles, donné plus d'étendue à d'autres conformément au dessein qu'il avait de se proportionner à la capacité de ceux pour qui il écrivait; qu'au reste, il était bien éloigné de vouloir les distraire ou les dispenser de la lecture du Catéchisme Romain; qu'au contraire, il ne leur présentait son ouvrage que comme une introduction pour leur en faciliter l'intelligence, et comme un abrégé pour leur en rappeler le souvenir.

Je n'entreprends point ici de relever le mérite

de cette production. Il suffira de dire que saint François de Sales en faisait un cas infini, et que quand on lui proposa de travailler à un nouveau catéchisme, il répondit que l'ouvrage était fait, et qu'il n'y avait qu'à traduire celui d'Alérie. J'en ai vu une seconde édition à Pavie, et à Milan chez Malatesta, 1699, in-4°.

CHAPITRE XI.

Alexandre refuse la coadjutorerie de l'archevêché de Gênes. — Lettre du clergé et du peuple d'Alérie à ce sujet.

Tandis que le serviteur de Dieu, uniquement occupé des soins de son ministère, travaillait avec un zèle infatigable à en remplir tous les devoirs, la république de Gênes songeait sérieusement à le tirer de la Corse et à le placer sur le siége même de sa capitale. La vieillesse et les infirmités de Cyprien Pallavicini, archevêque de Gênes, firent naître la pensée de lui donner Alexandre pour coadjuteur. La demande en fut faite à l'insu d'Alexandre au pape Grégoire XIII, et le Pape y donna les mains. On voulait que le coadjuteur

retînt la moitié des revenus de son premier évêché à titre de pension.

Le Bienheureux reçut les nouvelles de ce traité par des paquets de Rome et de Gênes, qui furent adressés au gouverneur de l'île, Cattaneo Marini, pour les lui faire parvenir. Sa réponse est datée du 30 mai 1584. Il dit au gouverneur que l'affaire qu'il lui avait communiquée étant très-importante, il voulait se recommander à Dieu avant que de donner une réponse précise; qu'il voulait dire au moins trois messes pour prier le Seigneur de lui faire connaître sa sainte volonté: *à laquelle seule je désire,* dit-il, *me conformer, sacrifiant pour son honneur et sa gloire tout ce qui peut m'intéresser personnellement.*

Il se fit en même temps un devoir de consulter saint Charles et le père Bascapé, n'ignorant pas que celui qui se conduit par le conseil des sages opère avec sagesse. Saint Charles ne goûta pas ce projet, et dans la nécessité de donner un coadjuteur à l'archevêque de Gênes, il penchait pour l'évêque de Mariana, Jean-Baptiste Centurioni.

Le Bienheureux ne balança point à persister dans sa première vocation. Il refusa une place si avantageuse selon le monde; et voici quelles

furent les raisons de son refus : 1° il tenait l'église d'Alérie des mains du saint pape Pie V, et ne pouvait se résoudre à la quitter que par un exprès commandement du Saint-Siége; 2° l'affaiblissement de ses forces ne lui permettait pas d'entreprendre une nouvelle carrière; 3° loin d'ambitionner l'archevêché de Gênes, il aurait souhaité pouvoir se décharger du poids de l'administration pour rentrer dans le sein de sa congrégation; 4° le sénat de Gênes souhaita à la vérité de donner un coadjuteur à l'archevêque, mais l'archevêque ne s'y prêtait qu'à regret. La répugnance du prélat avait fait de la peine au Pape, et fit sentir au Bienheureux combien il lui serait difficile d'être d'accord avec l'archevêque sur la manière de gouverner; 5° la pension qu'on devait lui réserver sur les revenus d'Alérie ne pouvait que porter un grand préjudice à l'Église et aux pauvres de ce diocèse. En un mot, il ne consulta dans cette affaire que le service de Dieu et le salut des âmes; et c'est le témoignage qu'il put se rendre à lui-même dans une lettre adressée au père Bascapé.

Cependant, le bruit de cette translation se répandit dans l'île, et y causa une consternation générale. Le clergé et le peuple d'Alérie prirent

d'un commun accord la résolution d'employer auprès du Pape et de la république les prières et les instances les plus touchantes pour retenir un pasteur qui leur était si cher. La lettre qu'ils écrivirent au Pape est un monument précieux de l'attachement d'une Église pour son évêque, et un abrégé du bien que le saint pasteur y avait opéré.

Lettre du clergé et du peuple d'Alérie au Saint-Père.

« Le clergé et le peuple d'Alérie ont appris que « Votre Sainteté était sur le point de leur ôter leur « évêque pour lui confier l'administration de l'ar- « chevêché de Gênes. Vivement touchés des maux « que cette perte ne peut que causer infaillible- « ment à tout le diocèse, soit pour le spirituel, « soit pour le temporel, ils viennent se prosterner « humblement aux pieds de Votre Sainteté, la « suppliant, par l'amour qu'elle leur porte comme « vicaire de Jésus-Christ, de ne pas les priver du « bienfait inestimable que la Providence leur a « fait en leur accordant un tel pasteur. C'est lui « qui, par sa douceur et par des manières pleines « de bonté, a réformé un clergé grossier, vivant

« sans discipline, et y a rétabli l'ordre et la régu-
« larité; il a pourvu à l'éducation des jeunes clercs
« par la fondation d'un séminaire, où il a toujours
« entretenu à ses dépens vingt-quatre élèves avec
« un maître et un théologien, veillant avec une
« attention continuelle sur leurs progrès dans la
« piété et dans les lettres. Ses soins n'ont pas eu
« moins de succès pour la réforme du peuple,
« qu'il a su ramener à la voie de Dieu par son as-
« siduité à prêcher et à confesser, par ses fré-
« quentes visites et par ses bons exemples; en
« sorte que, de mémoire d'homme, on ne l'a ja-
« mais vu si bien morigéné et acheminé dans les
« voies du salut. L'éloignement du pasteur, dans
« ces circonstances, ne manquerait pas de ruiner
« le bien qu'il a déjà fait par sa vigilance et par
« ses travaux, et ôterait toute espérance de le voir
« rétabli. Outre cela, le diocèse est si pauvre qu'il
« ne s'y trouve pas une seule famille en état de
« subsister toute une année de ses revenus. C'est
« le peuple, cependant, qui est obligé de mainte-
« nir l'évêque à la sueur de son front, en payant
« les dîmes, qui font le plus gros revenu de l'évê-
« ché. Mais le charitable pasteur, connaissant ce
« qu'il doit à ses brebis, n'a cessé d'employer tout

« ce qu'il peut épargner sur l'entretien le plus « frugal de sa personne et de son petit domesti- « que, soit pour l'utilité de son Église, dont il a « bâti la cathédrale avec une maison pour ses « successeurs, soit pour le soulagement des pau- « vres, qui auraient beaucoup plus souffert de la « disette et de la mortalité des années précé- « dentes, sans les abondantes provisions de blé, « de riz, d'orge, de sel et autres denrées qu'il a « tirées du continent et qu'il a distribuées par « charité. Sa maison est l'hospice des pauvres « prêtres, qui y sont nourris et entretenus conti- « nuellement; il a soulagé le clergé de plusieurs « charges imposées par ses prédécesseurs, à titre « de taxe de la chancellerie, de subventions, de « visites et autres droits tant ordinaires qu'extra- « ordinaires. Il fait ses visites en personne ou par « ses deux vicaires, sans aucune taxe ou dépense « du clergé, à qui d'ailleurs il fait des faveurs con- « tinuelles par son attention à défendre les droits « de l'Église. Ce diocèse, en perdant son évêque, « viendrait à perdre le fruit de tant de bonnes œu- « vres; et en ôtant aux pauvres un pasteur qui « est leur père commun, c'est leur ôter, en dimi- « nuant surtout les revenus de l'évêché, l'unique

« ressource et l'unique espérance qui leur reste « en cette vie après Dieu. Ce qu'ils craignent da- « vantage n'est pas cependant d'être réduits à la « seule faim corporelle; ils craignent beaucoup « plus la privation des biens spirituels, dont ils « sont menacés, non moins que celle de leur sub- « sistance; à moins que Votre Sainteté ne dai- « gne leur laisser leur évêque et pourvoir l'arche- « vêché de Gênes d'un autre sujet; c'est la grâce « dont ils la supplient, en priant le Seigneur pour « sa conservation, etc. »

Les témoignages réciproques d'affection que le pasteur et le troupeau se donnèrent en cette occasion eurent leur effet; on ne voulut pas rompre des liens si doux, et il ne fut plus question de la coadjutorerie de Gênes.

Une lettre du cardinal d'Ossat, du 22 octobre 1584, dans laquelle il parle de douze galiotes du vice-roi d'Alger qui infestaient la Méditerranée, peut servir à fixer l'époque d'un événement rapporté par les écrivains de la vie du Bienheureux et attesté dans les actes sans date précise.

Le pacha, qui gouvernait Alger pour le Grand Seigneur, avait mis en mer une escadre de plusieurs galères, sur laquelle il monta lui-même, ré-

pandant la terreur et l'effroi dans toute la Méditerranée. Cette flotte parut à la hauteur de Capo-Corso, et saccagea quelques terres. Le gouverneur, ayant appris qu'elle avançait vers l'île Pianosa, ne douta point qu'elle n'en voulut à Cervione, et en fit donner avis à l'évêque, afin qu'il prit des mesures pour sa sûreté; ses amis et ses domestiques le pressaient de monter à cheval et de se retirer bien avant dans les terres, mais il ne voulut point abandonner ses enfants. Il fit avertir le long de la côte que l'on eût à prendre la fuite ou à se précautionner contre les barbares. Leur dessein était de surprendre de nuit le bourg de Cervione, de piller le pays et d'enlever le prélat, dont ils espéraient une forte rançon. Le pacha envoya un renégat corse avec une galiote pour marquer l'endroit de la descente. Le renégat avait promis de revenir avant la nuit, mais Dieu permit qu'au lieu d'aborder près de Cervione, la galiote fut poussée jusqu'à Porto-Vecchio. Le pacha, outré de dépit, s'avança le lendemain, dès la pointe du jour, à la vue de Cervione. Les sentinelles en donnèrent avis par des signaux, et l'alarme se répandit dans tous les environs. Les habitants vinrent se ranger autour de leur pasteur, qu'ils regardaient comme

leur appui et leur défense. Il tâcha de les consoler et rentra dans son oratoire, où il avait passé la nuit en prière; il reparut ensuite avec un visage serein, et dit : *Rassurez-vous, mes enfants, les barbares ne viendront pas ici.* Le pacha, ayant inutilement tenté d'approcher du rivage, fit jeter trois fois le sort pour savoir s'il devait tenter la descente avec ses esquifs, et trois fois le sort fut contraire. Il prit alors le parti de se retirer vers Porto-Vecchio, et, ayant rencontré la galiote, il fit pendre le renégat qui la commandait. Cette exécution causa une émeute; on en vint aux mains, et tandis que ces infidèles s'acharnaient les uns contre les autres, il s'éleva une tempête qui dispersa l'escadre et fit périr plusieurs bâtiments.

CHAPITRE XII.

Alexandre met la dernière main à ses établissements en faveur de sa cathédrale et de son chapitre. — Autres œuvres pieuses.

Les mesures que l'on avait prises pour élever le Bienheureux sur le siége de Gênes, l'avaient obligé de faire un voyage à Rome, en 1585, dans la vue de terminer au plus tôt cette affaire. Il avait supplié en même temps le pape Grégoire XIII, de vouloir autoriser les établissements qu'il avait faits ou projetés pour l'érection de sa cathédrale et de son chapitre. Déjà il avait bâti l'église, le séminaire et des maisons pour le logement de l'évêque et des chanoines. Mais il n'y avait que six chanoines titulaires de l'ancienne cathédrale de Saint-Marcel d'Alérie, qui, ne tirant que 10 écus de leurs prébendes, se croyaient peu obligés à la résidence. Alexandre forma le dessein de demander 240 écus de revenu de la mense épiscopale, et de les appliquer à la mense capitulaire pour les distributions journalières. Le

Pape approuva ces dispositions; mais, prévenu par la mort, le 10 avril, il ne put y mettre la dernière main.

Sixte V lui succéda le 24 du même mois. Le Bienheureux eut recours au nouveau Pontife. Celui-ci, non-seulement consentit de le laisser en Corse, mais il fit aussitôt expédier une bulle pour confirmer et autoriser ce que son prédécesseur n'avait fait que commencer. Il accorda au Bienheureux la faculté de remplir le chapitre des sujets qu'il jugerait les plus capables; il permit aussi que ceux d'entre les chanoines que le Bienheureux députerait pour un temps à quelque ministère avec charge d'âmes, pussent jouir des distributions journalières, comme s'ils eussent été résidents. Il restait encore 1,300 écus de revenu pour l'évêché d'Alérie, et on jugea que cette somme était suffisante. D'ailleurs, les démembrements qu'Alexandre avait faits, ne pouvaient que devenir toujours moins onéreux à ses successeurs. Les revenus de l'évêché étaient fondés sur les dîmes. Alexandre avait étouffé, en grande partie, les factions sanguinaires qui désolaient le pays. Les peuples commençaient à changer leurs épées et leurs lances en scies et en faux.

Les villages étaient rebâtis, les terres mieux cultivées, et l'abondance revint avec la paix. C'est ainsi qu'Alexandre augmenta ses revenus sans songer à s'enrichir.

Six chanoines cependant ne suffisaient pas pour desservir convenablement la cathédrale. Le Bienheureux songea d'en augmenter le nombre de six autres, en unissant à la mense capitulaire quelques bénifices simples jusqu'à la concurrence de 240 écus de revenu pour six autres prébendes; ce que Sixte V approuva et confirma par une bulle du 26 octobre 1586. Alexandre choisit, pour remplir le chapitre, des ecclésiastiques les plus vertueux, les plus capables de le seconder dans l'exercice de sa mission, les plus dignes de servir dans le sanctuaire comme ministres des autels. Il ne croyait pas que ces sortes de place dussent être données à la faveur ou au hasard, sous prétexte que les fonctions qui y sont attachées, n'exigent ni un grand savoir ni des talents bien distingués. Il disait que, pour remédier aux maux dont l'Église est affligée, il fallait avoir des clercs éprouvés et savants; et il crut qu'un moyen propre pour en avoir était de faire part des biens de l'Église à ceux qui travaillent utilement pour le service de l'Église

et de la religion, suivant la maxime de l'Apôtre : que celui qui travaille plus abondamment est digne d'un double honneur.

Il fonda une prébende théologale, conformément aux dispositions du concile de Trente, et chargea provisionnellement le P. Scipion Raimondi, Dominicain, d'en exercer les fonctions.

Aussitôt que le chapitre fut rétabli, le Bienheureux se fit une loi d'assister régulièrement au chœur avec ses chanoines. Il officiait pontificalement aux temps prescrits. Le service divin se faisait non-seulement avec ordre et régularité, mais avec tout l'appareil extérieur et l'accompagnement des cérémonies instituées par l'Église pour rendre la célébration des Mystères plus auguste et plus vénérable aux yeux des peuples, et leur imprimer plus de respect pour les choses saintes. Tout respirait la piété dans cette église, et les fidèles instruits et édifiés s'affermissaient de plus en plus dans leur attachement à la religion.

Un mois après son exaltation Sixte V avait publié un jubilé universel pour attirer sur son pontificat les grâces et les bénédictions du Seigneur par le concours unanime des prières de toute l'Église. Alexandre le fit célébrer dans son

diocèse avec autant d'édification et de solennité que la première fois.

Vers le même temps, le Bienheureux entreprit de rebâtir l'église et le couvent des Franciscains de Cervione qui tombaient en ruine. L'ouvrage n'avançait que lentement, parce que les besoins du diocèse ne permirent pas au saint évêque d'y employer tout l'argent qu'il y avait destiné. Le gardien lui en témoignant un jour de l'inquiétude, Alexandre le rassura en lui disant, qu'il verrait le bâtiment achevé avant la fin de son gardiennat. Les religieux reçurent en effet des secours si abondants, sans savoir même d'où ils venaient, que l'édifice fut bientôt achevé; et ils ne doutèrent point que les charités, les mérites, et les exemples du saint évêque ne leur eussent attiré cette bénédiction qu'il regardèrent comme une espèce de prodige.

CHAPITRE XIII.

Alexandre soulage de nouveau la Corse en temps de stérilité. — Pieuse fondation dans la ville d'Alérie.

Cependant Alérie ne tarda pas à ressentir les salutaires effets de la grâce que le Seigneur lui avait faite en lui conservant son pasteur. L'année 1586, fut marquée par une disette qui affligea toute l'Italie, et excita en quelques endroits des tumultes et des soulèvements. La Corse fut enveloppée dans cette calamité. La récolte fut si modique que, sur l'état qu'en présentèrent les officiers de la république, on jugeait qu'il n'y avait pas de subsistance pour trois mois. Alexandre parle de cette disette dans une lettre à sa belle-sœur Blanche Sauli. « J'ai appris que l'année a « été stérile dans le continent. Je puis vous as- « surer que nous ne vivons pas non plus dans l'a- « bondance. De trois cents maisons qui compo- « sent ce bourg, il n'y en a pas cinquante qui aient « du blé pour aller au bout de l'an. La plupart « sont déjà réduits à vivres de figues, de raisins,

« de châtaignes, et que ferons-nous quand il n'y « en aura plus ? Mais Dieu sait que ce sont ses « créatures, et il ne manquera pas de les assister « d'une manière ou de l'autre. »

Le Bienheureux fut l'instrument de miséricorde dont il plut au Seigneur de se servir pour soulager la misère de ces peuples. Attentif à observer les premiers indices de la stérilité, il eut la sage précaution de tirer de différents endroits d'abondantes provisions, et les ménagea comme la première fois avec une si prudente économie, qu'aucun pauvre dans son diocèse ne manqua du nécessaire.

Pour ôter tout prétexte de fainéantisme à ceux qui étaient en état de gagner leur pain, il trouva le moyen de les employer utilement pour le service même de la religion. Alérie était réduite, comme on l'a dit, à un fort avec garnison, et à quelques misérables cabanes. Il n'y avait ni église, ni chapelle. Les soldats et les paysans étaient obligés de faire trois ou quatre milles pour aller entendre la messe les jours de fête. Alexandre y fit bâtir un oratoire avec assignation de 40 écus de pension sur ses revenus pour un chapelain qu'il chargea de soin de desservir l'oratoire, de dire la

messe, de faire le catéchisme, et d'administrer les sacrements.

Soixante barques et plus de pêcheurs s'étaient rassemblées aux bouches de Boniface pour la pêche du corail. Il y avait dix à douze hommes par barque. En dépassant le cap dell'Oro, il se trouvèrent en vue d'un grand nombre de bâtiments corsaires qui croisaient sur la côte, et qui vinrent aussitôt à eux. Les pêcheurs effrayés se jetèrent précipitamment à terre, ne songeant qu'à se sauver eux-mêmes en abandonnant leurs barques, leur corail, leurs instruments, et leurs provisions. Ils se répandirent dans les villages voisins, qui ne purent fournir à la subsistance d'une si grande multitude. Ils se traînèrent enfin vers Campo-Loro pour implorer l'assistance du saint évêque. Le Bienheureux, averti de leur arrivée, leur fit préparer à manger, alla au-devant d'eux, et après les avoir rassemblés dans l'église pour commencer par la nourriture spirituelle, il les convia d'un ton plein de douceur et d'affabilité au repas qui les attendait. Le saint pasteur voyant que la surprise et le respect les rendaient comme confus et interdits, les animait en disant : *Courage mes enfants, mangez de bon cœur ce qu'on vous a préparé : c'est*

votre bien que l'on vous sert, et non celui de l'évêque. Il les retint un jour et une nuit, et pourvut à leur retour en les envoyant par mer à la Bastie, après avoir fait prendre les devants au chanoine Thomas Georgi pour leur préparer la nourriture et le logement. Cet ecclésiastique rapporte qu'il dépensa vingt-trois mines de farine, outre le fromage et le vin, et que l'évêque de Mariana et le gouverneur résidant l'un et l'autre à la Bastie ne pouvaient se lasser d'admirer cette charité. Il leur fournit encore quelques vivres et de l'argent pour les aider à repasser en terre ferme, et à retourner chez eux.

C'est ainsi qu'il mettait en pratique ses propres maximes sur l'obligation où sont les pasteurs d'exercer l'hospitalité. *Un laïque*, dit-il, dans son excellent manuscrit des mœurs d'un évêque, *peut remplir ce devoir en recevant deux ou trois personnes. L'évêque est inhumain, s'il ne reçoit pas tous ceux qui se présentent..... L'Église a des richesses non pour les garder, mais pour les distribuer..... Il vaut mieux conserver les vases vivants de l'église, que les vases de métal.*

Un écrivain de la vie du Bienheureux rapporte à cette année 1568, un événement dans lequel

on ne peut s'empêcher d'admirer un rayon de la lumière céleste qui l'éclairait dans toute sa conduite. Un nommé Barthélemi Mucanzio avait eu pendant quelque temps l'administration de l'oratoire de la Sainte-Croix, et avait détourné cent écus à son profit. Cet homme se faisait craindre, et personne n'osait lui demander compte de cette somme. Le long exercice de la pêche en des lieux marécageux lui causa une telle faiblesse aux jambes, qu'il ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Il était en cet état depuis plusieurs années, lorsque le serviteur de Dieu le rencontrant un jour s'approcha de lui, et l'ayant tiré à l'écart, lui dit doucement : *Barthélemi, si vous voulez guérir, restituez ce que vous avez pris*. Ces mots firent une profonde impression sur son esprit. Il vendit quelques effets, et s'acquitta de ce qu'il devait. Barthélemi alla ensuite se présenter au saint évêque pour se confesser à lui et faire sa Pâque. Le Bienheureux le communia de sa main. Cet homme qui s'était approché de la sainte table avec ses béquilles, se sentit tout à coup extrêmement soulagé, et recouvra ses forces en si peu de temps que tout le monde regardait sa guérison comme un miracle.

CHAPITRE XIV.

Voyage du Bienheureux à Rome. — Il fait la visite de la maison de son Ordre. — Il va à Lorette et ensuite à Venise. — Pieuse libéralité envers son neveu Alphonse Visconti, nonce à Prague.

Sixte V avait renouvelé par une constitution l'ancienne discipline qui faisait un devoir aux évêques d'Italie et des îles adjacentes de visiter tous les trois ans les tombeaux des Apôtres. Le Bienheureux se préparait à remplir ce devoir dès le printemps de l'an 1588; mais l'arrivée d'un visiteur apostolique en Corse l'obligea d'abord de suspendre son départ pour se trouver présent à la visite, et ensuite de le différer jusqu'après les grandes chaleurs.

Il alla loger selon sa coutume à la maison de Saint-Blaise des Barnabites. Le général de la congrégation résidait encore à Milan. C'était pour lors le célèbre Bascapé, qui pria le prélat de vouloir bien faire pour lui la visite de cette maison. Alexandre se chargea de cette commission avec

d'autant plus de plaisir qu'elle semblait le faire rentrer dans le sein de son ordre, et le rétablir dans l'exercice des fonctions attachées à la vie religieuse.

Après avoir rendu comte au Pape de l'état de son diocèse, il partit de Rome le 25 octobre, et prit la route de Lorette. Il y séjourna quelques jours passant des heures entières dans ce célèbre sanctuaire qu'il arrosait de ses larmes, ne pouvant se rassasier de contempler les augustes mystères qui s'étaient opérés dans les murailles qui servirent de retraite à la plus humble et à la plus sainte de toutes les créatures. Il s'arrêta quelques jours à Césène chez les parents du P. Rottoli son confesseur, et se rendit tout de suite à Venise, où il se proposait de faire une emplette considérable de meubles, de vases, et d'ornements pour sa cathédrale, et quelques autres églises de son diocèse. Il dépensa près de deux mille écus pour cet objet. Il logea chez le patriarche Jean Trevisani de l'ordre de Saint-Benoît. Ce respectable vieillard fut extrêmement touché de la sagesse de son hôte, et de la modestie non affectée qui paraissait dans ses discours, dans son maintien, et dans tout son extérieur. Il conçut pour lui autant d'es-

time que d'affection, et il aimait à s'entretenir avec le serviteur de Dieu des devoirs de sa charge. Le Bienheureux admirant de son côté la vertu de ce digne patriarche, ne lui dissimula point ce qu'il croyait exiger un surcroît de vigilance de sa part. Le prélat reçut ses avis avec reconnaissance, et se mit en devoir de les exécuter.

Alexandre vint ensuite à Milan, où sa sœur Lucie Visconti se chargea de travailler elle-même aux parements dont il avait besoin. Il ne voulut pas souffrir qu'on y mît ses armoiries, non plus que sur les bâtiments qu'il avait déjà consacrés au Seigneur. Il visita l'archevêque de Milan, successeur de saint Charles, prélat recommandable par son zèle et sa piété. Le Bienheureux en fait l'éloge dans une lettre au cardinal Frédéric Borromée, et parle surtout de son éloignement pour les attraits que le séjour de Rome pouvait lui présenter. Il avoue néanmoins qu'il ne pouvait mettre les pieds dans cet archevêché sans être saisi d'un attendrissement qui allait jusqu'aux larmes. *Dieu veuille*, dit-il, *que le grand bien que le Seigneur a commencé dans cette église par le moyen de cet âme de sainte mémoire* (saint Charles), *se maintienne et se perfectionne de jour en jour.*

Des affaires pressantes le retinrent à Milan jusqu'à la fin de janvier 1589, et il ne put être de retour en son diocèse que pour le carême.

En cette année, le cardinal Augustin Cusani lui recommanda le prélat Alphonse Visconti, proche parent de l'un et de l'autre, que le Pape avait nommé son nonce auprès de l'empereur Rodolphe II, priant le Bienheureux de l'aider de ses libéralités, afin de le mettre en état de s'acquitter de cette charge avec succès, pour le service de la religion. On voit, par une lettre de remercîment du nonce au saint évêque son oncle, en date du 25 juillet, que celui-ci ne s'était pas refusé à ce qu'on exigeait de lui. La lettre est écrite de Prague où Rodolphe faisait sa résidence. Le nonce marque au Bienheureux que l'empereur lui avait fait un accueil très-gracieux; que le pays était fort bon, mais aussi rempli d'hussites et d'autres hérétiques encore pires; qu'il y avait un bon collége de Jésuites, et quelques restes de catholiques que l'on tâchait de soutenir le mieux que l'on pouvait; qu'une entreprise si difficile exigeait des talents supérieurs aux siens, et des secours que sa famille était peu en état de lui fournir. Il l'assure enfin que tout ce qu'il aurait eu la bonté de lui envoyer,

serait fidèlement employé pour le service de Dieu et de l'Église. Ce n'était, en effet, qu'à cette condition que le Bienheureux croyait qu'il lui fût permis de faire part des biens de l'Église à ses parents. Il se regarda toujours comme le dispensateur, et non comme le maître des revenus de son évêché.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Translation du Bienheureux à Pavie. — Voyage de Rome. — Juifs convertis.

On vit, en 1590, trois pontifes sur la chaire de saint Pierre. Sixte V cessa de vivre le 27 août; Urbain VII, qui lui succéda, ne régna que treize jours. Le 5 décembre il fut remplacé par le cardinal Nicolas Sfondrati, qui prit le nom de Grégoire XIV. Ce Pape était particulièrement attaché à la personne d'Alexandre, et avait fait sous sa conduite de grands progrès dans la piété. Il avait assisté au concile de Trente, et Ughelli dit que ce fut à sa persuasion que l'on dressa le décret contre la pluralité des bénéfices. Tous avouent

qu'il était dévot, zélé pour la foi, ami des pauvres qu'il secourut abondamment dans la disette qui affligeait depuis quelque temps toute l'Italie.

L'année suivante, en 1591, le cardinal Hippolyte de Rossi, évêque de Pavie, mourut à Rome le 28 avril. Grégoire XIV n'ignorait pas les grands biens qu'Alexandre avait faits dans cette ville, et la haute idée qu'on y avait toujours conservée de son mérite et de sa capacité. Il prit la résolution de lui confier cette Église sans s'ouvrir à personne, comme vingt-deux ans auparavant Pie V s'était déterminé de son propre mouvement à lui confier l'évêché d'Alérie. Quand les députés de Pavie vinrent lui demander un pasteur, il leur fit l'accueil le plus gracieux, les assurant qu'il leur donnerait *un ange en chair humaine;* il ne voulut pas cependant le nommer pour leur ménager le plaisir de la surprise. Peu de jours après, il assembla le consistoire et préconisa le Bienheureux, en répétant les éloges qu'il en avait fait aux députés.

Alexandre reçut la nouvelle de sa nomination par une lettre du cardinal de Sainte-Cécile, Paul Sfondrati, qui lui marquait l'empressement que le Pape avait de le voir au plutôt. Cette nouvelle

causa une joie universelle dans le diocèse de Pavie, et pénétra celui d'Alérie de la plus vive affliction. Le serviteur de Dieu ne pouvait ignorer l'attachement des Corses pour sa personne. Sa tendresse pour eux n'était pas moindre : ils étaient ses enfants; c'était lui qui par des travaux infinis les avait comme enfantés spirituellement à Jésus-Christ. La vue d'une mitre plus brillante n'était pas pour lui un objet capable d'adoucir le regret d'une séparation si douloureuse. Il tâcha de consoler ses enfants par une pastorale remplie des sentiments les plus touchants de son amour paternel. Il protesta que jamais il n'avait eu la pensée de quitter sa première épouse; que sa translation à Pavie n'avait pas été moins imprévue pour lui que pour eux; il leur promit qu'étant à Rome, il mettrait tout en œuvre pour obtenir du Pape la grâce de revenir à eux; qu'au cas que le Saint-Père persistât dans sa résolution, il fallait la regarder comme un trait de la Providence et une marque de la volonté de Dieu; que le Pape ne manquerait pas de leur donner un pasteur plein de zèle et de charité. Il les remercia de leur tendre attachement pour sa personne, les pria de lui pardonner les fautes qu'il avait commises dans

son administration, et tout ce qui aurait pu les blesser dans sa conduite ; il les conjura de se ressouvenir de lui dans leurs prières pendant sa vie et après sa mort, les assurant que, de son côté, il les porterait toujours dans ses entrailles, et que, soit à la vie, soit à la mort, jamais il n'oublierait sa chère Alérie.

Rien ne put suspendre l'affliction des Corses que l'espérance qu'il leur laissait entrevoir de revenir à eux. Son départ, qui suivit de près, renouvela leurs larmes. Ils en furent frappés comme du plus grand malheur qui pût leur arriver ; ils le suivirent jusqu'au rivage, en pleurant et en gémissant. Il fit jeter quelques pièces de monnaie pour écarter la foule et faire une diversion à sa douleur; ce fut en vain. Prêt à monter sur le bâtiment, il se retourne encore vers eux, leur fait ses adieux, et leur donne sa bénédiction. Il se jette avec précipitation dans le navire, et le fait partir au plus vite; mais la multitude demeure sur le rivage, les yeux immobilement tournés vers le bâtiment, longtemps même après qu'ils l'eurent perdu de vue. Ils retournèrent alors en arrière, fondant en larmes et s'écriant qu'ils avaient perdu leur père et leur apôtre.

Après une longue et pénible navigation de quinze jours, Alexandre arriva à Rome le jour de la Fête-Dieu. La fatigue du voyage ne l'empêcha pas de se rendre à Saint-Pierre pour assister aux offices de l'Église. Le lendemain, il eut sa première audience du Pape, et le pria instamment de le rendre à son Église. Le Pape lui répondit en propres termes : *Allez, Monseigneur, allez vous charger avec joie de cette nouvelle administration : c'est la vocation de Dieu; c'est le Saint-Esprit qui nous a inspiré de vous envoyer à Pavie.* Le Bienheureux, dans une lettre du 23 juin, marque au père Bascapé que le Pape lui avait déjà donné deux longues audiences; mais que Sa Sainteté l'ayant toujours entretenu des affaires de son pontificat, ne lui avait pas laissé le temps de lui parler des siennes. Celle qui l'occupait le plus, était le choix de son successeur pour l'évêché d'Alérie. Après les plus mûres délibérations, le Pape se détermina en faveur de l'abbé Antoine Belmosti, qui fut depuis cardinal. Il était fils d'un Génois et d'une Corse; ce qui pouvait le rendre plus agréable aux naturels du pays.

Dans cet intervalle, le Bienheureux assista un jour à un de ces sermons que la charité du vicaire

de Jésus-Christ procure aux Juifs de Rome, pour leur présenter la lumière de l'Évangile. C'était un docteur juif converti qui devait prêcher ce jour-là : le sermon finit sans qu'aucun de ces cœurs endurcis donnât le moindre signe de componction. Quelques cardinaux, qui étaient présents, prièrent Alexandre de monter en chaire. Le Bienheureux ne s'y était point préparé; mais il reçut à l'heure même, selon la promesse de l'Évangile, ce qu'il devait dire. Plusieurs Juifs, touchés de son discours, le suivirent à Saint-Blaise où il logeait, et, se jetant à ses pieds, marquèrent un ardent désir de se convertir à la foi chrétienne. Ils ne demandaient que de pouvoir retenir les biens qu'ils n'avaient pas acquis injustement, afin de n'être pas réduits à la mendicité. Le Bienheureux obtint ce qu'ils souhaitaient, et il continua cependant de les instruire pour les préparer à la grâce du baptême.

Grégoire souhaitait retenir le Bienheureux à Rome jusqu'à l'automne, soit pour profiter de ses conseils, soit pour présenter dans sa personne un grand modèle aux prélats de sa cour. La faveur du Pape, sa reconnaissance envers celui qui avait été son maître dans la vie spirituelle, l'affinité

qui unissait les Sfondrati et les Sauli semblaient assurer au saint évêque les honneurs les plus éclatants. Ses amis en concevaient les plus flatteuses espérances ; le public en était persuadé ; les grands s'empressaient de le voir, et lui donnaient des marques de considération que son mérite et la seule réputation de sa vertu ne lui avaient point attirées dans ses autres voyages. Alexandre répondait à toutes ces démonstrations en homme qui voit le néant des choses humaines. Cependant, il craignit la séduisante illusion de la faveur. Déjà l'éclat trompeur de la vanité commençait à l'environner; il s'y déroba, il sollicita vivement la permission de se rendre à son évêché, et partit de Rome le 28 juin, après y avoir séjourné moins de quinze jours.

CHAPITRE II.

Entrée du Bienheureux à Pavie. — Il prévoit sa fin prochaine.

Alexandre aborda à Gênes le 7 juillet. La fièvre et quelques occupations l'y retinrent plusieurs jours. Le clergé et la ville de Pavie l'envoyèrent complimenter. Il avouait, *que puisque la volonté de Dieu était qu'il fût chargé de la conduite des âmes, Sa Sainteté ne pouvait le transférer en un endroit qui lui fût plus agréable que la ville de Pavie.* Il s'occupait, en attendant, de l'établissement de sa maison. Déjà il avait écrit de Rome au père Bascapé de prendre quelques meubles de l'héritage de son prédécesseur : *Mais je ne veux*, ajoute-t-il, *ni tapisseries, ni étoffes de soie, ni argenterie, ni autres choses semblables qui ne me paraissent point convenir à un évêque qui a fait profession de la vie religieuse; je ne veux que du linge, des couvertures, des chaises, un tour de lit de serge, etc.*

Ayant appris qu'il s'était élevé quelque différend entre les héritiers du défunt et l'économe de

l'évêché, il manda au père Bascapé de terminer l'affaire au plus tôt, même à son désavantage : *Je ne veux,* lui écrivait-il de Gênes le 12 juillet, *ni être avare, ni le paraître, sachant qu'il n'y a rien de si contraire au service de Dieu dans la conduite des âmes, qu'un évêque vienne à être soupçonné d'avarice; il pourrait faire des miracles, on n'y croit plus.*

Alexandre se rendit de Gênes à Milan, et alla se renfermer avec le père Bascapé dans une maison de campagne appartenant à Saint-Barnabé, pour y vaquer à la prière, et concerter, avec cet excellent religieux, le plan de son nouveau gouvernement. Il songea d'abord à régler sa maison, de manière qu'elle pût servir de modèle aux autres, voulant *qu'elle eût plutôt l'air d'une communauté religieuse que d'une cour séculière.* Il s'occupa très-sérieusement du choix de son grand vicaire, emploi qui exigeait, selon lui, *piété, capacité et fermeté.*

Après avoir pris ses arrangements, Alexandre témoigna l'empressement qu'il avait de se rendre au plus tôt à sa résidence. La ville de Pavie le pria de vouloir différer quelque temps, jusqu'à ce qu'on eût mis la dernière main aux préparatifs que l'on faisait pour le recevoir. Le serviteur de

Dieu souhaitait faire son entrée sans pompe et sans solennité, et il insinua qu'il valait mieux donner aux pauvres ce qu'on avait résolu de dépenser pour un appareil que sa modestie lui faisait regarder comme superflu. Ses instances furent inutiles. La ville répondit qu'elle aurait toujours eu lieu d'exercer la charité envers les pauvres, mais qu'elle n'aurait pas toujours trouvé une occasion aussi favorable de rendre à un si digne pasteur les honneurs qui lui étaient dus. Le Bienheureux se soumit à ce qu'on exigeait de lui par le conseil même de son directeur, qui lui représenta que saint Charles n'avait pas refusé en pareille occasion ce que la ville de Milan avait fait pour honorer son caractère.

Quand tout fut prêt, la noblesse et les députés de la ville vinrent prendre le Bienheureux à Milan. Il fut reçu à la célèbre Chartreuse de Pavie, et alla coucher, la veille de l'entrée, au couvent de Saint-Paul des Augustins qui est tout près de la ville. C'était le 19 octobre : le Bienheureux apprit en arrivant la mort de Grégoire XIV, décédé le 15 du même mois. Il passa la nuit en prières, et offrit le lendemain le sacrifice de la messe pour le repos de son âme.

Il fit ensuite son entrée publique. Tous les corps de la ville, distingués par la variété de leur habillement ou de leurs devises, formaient au prélat un cortége aussi nombreux que brillant. Les rues, tendues de riches tapisseries, ornées de précieux tableaux, parsemées de fleurs, paraissaient autant de galeries, partagées par des arcs de triomphe décorés de statues et chargés d'emblèmes et d'inscriptions. D'agréables concerts de musique se répondaient les uns aux autres, et les décharges de l'artillerie et de la troupe se mêlaient aux cris de joie et aux acclamations d'un peuple infini. Le saint évêque rapportait à Dieu les honneurs qu'on lui rendait. Toute sa sensibilité était tournée sur la foule qui précédait et qui le suivait. Placé en qualité de pontife entre Dieu et son peuple, il demandait au Très-Haut le salut des âmes qu'il lui avait confiées, tandis qu'il élevait sa main pour les bénir. Quand il passa sous le dernier arc qui conduisait à la cathédrale, on le vit entrer dans un profond recueillement; il parut comme ravi en extase, et revenu bientôt à lui-même, il dit : *O vanité des honneurs de la terre! en moins d'un an cet appareil de joie sera converti en deuil.* Ceux qui entendirent ces mots,

ne les prirent d'abord que pour un de ces traits, qui, dans la ferveur de la méditation, échappent aux âmes détachées de la terre. Mais sa mort, qui arriva le 11 octobre suivant, leur en dévoila l'intelligence, et leur fit comprendre que l'esprit de Dieu s'était communiqué à son serviteur, en lui découvrant, au milieu de la pompe qui l'environnait, la fin prochaine de sa demeure sur la terre, pour élever de plus en plus ses désirs à cette autre demeure, qui n'est pas faite de main d'homme, mais qui est l'ouvrage incorruptible de la main du Tout-Puissant.

CHAPITRE III.

Alexandre commence l'œuvre de son ministère par l'enseignement. — Excellentes lettres pastorales à la ville et au clergé de Pavie.

Ce ne fut qu'après son entrée que le Bienheureux publia ses deux lettres pastorales : la première, adressée à la ville et au diocèse de Pavie; la seconde, au clergé en particulier. Elles tendent également à instruire et à édifier. Ce sont les

premiers rayons de lumière que le saint évêque répandit dans son Église, et comme les prémices de son enseignement. Rien de plus propre à faire connaître l'esprit et le caractère de son administration. Elles furent imprimées à Pavie, en 1591, in-4°; mais il serait, je crois, très-difficile aujourd'hui d'en retrouver des exemplaires; je n'en ai vu que des copies manuscrites. La première est comme un mémorial ou un tableau de la vie chrétienne, contenant en abrégé tout ce qu'un chrétien doit faire pour se conduire journellement et en toutes ses actions suivant l'esprit de l'Évangile. Il n'est que trop ordinaire aux chrétiens d'oublier en tout ou en partie les devoirs communs du christianisme. Il paraît que le Bienheureux a eu en vue de remédier à cet oubli, en fournissant aux fidèles de son diocèse une lecture qu'ils pouvaient faire aisément presque tous les jours, et qui tous les jours pouvait rappeler à leur souvenir la totalité et comme l'ensemble de leurs devoirs. Nous croyons qu'un extrait de ces deux pièces ne sera ni inutile ni déplacé. Si, dans les vies des grands hommes, on a soin d'insérer les vues et les mémoires qu'ils ont publiés sur des objets intéressants, il est sans doute à sa place

d'insérer dans les vies des serviteurs de Dieu, les instructions que l'Esprit-Saint leur a suggérées, pour diriger les fidèles dans les voies du salut, surtout lorsque ces instructions sont courtes et familières, et qu'en édifiant le lecteur, elles servent à caractériser l'esprit d'un homme de Dieu dans la conduite des âmes.

Extrait de la lettre pastorale adressée à la ville et au diocèse de Pavie.

On peut distinguer deux parties dans cette lettre : le préambule et l'instruction. Le Bienheureux témoigne d'abord la crainte et la frayeur que lui inspire la conduite des âmes : 1° par l'importance de l'objet. Il s'agit du salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ : 2° par la difficulté du ministère. Les maladies de l'âme sont plus difficiles à connaître et à traiter que les maladies du corps : 3° par la sollicitude continuelle qui doit accompagner le ministère. Quoi de plus effrayant que le compte que devra rendre un pasteur, si une seule des âmes qui lui sont confiées, vient à périr par sa faute ou sa négligence.

Il témoigne en même temps une grande confiance en la puissance de la grâce du Seigneur, qui l'avait appelé par l'exprès commandement de son Vicaire à la conduite de l'Église de Pavie, sans qu'il y songeât aucunement. Il dit que Dieu ne choisit pas ses ministres, parce qu'ils sont saints, mais qu'il les fait saints en les choisissant pour coopérer à son œuvre par leur sainteté.

Il rapporte quelques motifs particuliers propres à ranimer sa confiance : 1° l'affection que lui portaient les citoyens de Pavie et la joie extraordinaire qu'ils avaient témoignée de l'avoir pour pasteur ; car, comme dit saint Grégoire, la confiance et l'obéissance des inférieurs font quelquefois opérer des merveilles aux supérieurs ; 2° les secours qu'il espérait obtenir par les prières d'un grand nombre d'âmes saintes et pieuses, dont le diocèse était rempli, d'autant que le gouvernement des âmes est principalement l'œuvre de Dieu, et que la prudence humaine n'y a que la moindre part ; 3° les sages conseils de tant de personnes éclairées en tout genre que fournissait l'université de Pavie, l'une des plus célèbres de l'Europe, et qui pouvaient le diriger dans les cas les plus épineux ; 4° son amour même et son af-

fection pour la ville de Pavie, où il avait passé la plus grandé partie de sa jeunesse. Car, comme l'amour charnel nous aveugle en nous faisant perdre la lumière de la raison et la connaissance du vrai bien, l'amour spirituel, au contraire, nous éclaire et nous rend très-clairvoyants sur tout ce qui peut être utile et profitable au salut des âmes. Qui a appris, dit-il, à une mère qui enfante pour la première fois, à nourrir son enfant, à l'allaiter, à l'élever, sinon Dieu, auteur de la nature, qui ne manque point dans les choses nécessaires? Et si Dieu pourvoit ainsi dans l'ordre de la nature, quel tort ne ferais-je pas à sa bonté, en me défiant de son secours pour gouverner les enfants qu'il m'a donnés selon l'esprit?

Après ce préambule, le Bienheureux ajoute : Que ne pouvant les voir tous rassemblés sous ses yeux, il leur adresse cette lettre, les saluant, à l'exemple de l'Apôtre, et leur souhaitant la grâce et la paix : la grâce, qui est le principe et la racine de tout bien (*relatif au salut*); la paix, qui en est le comble et la perfection. La grâce est le principe de toute vraie vertu *salutaire*, théologique, intellectuelle et morale, d'où dérivent les dons du Saint-Esprit et les actes méritoires. C'est

la grâce qui nous dirige dans toutes les conjonctures douteuses et incertaines de la vie, pour nous conduire au port du salut éternel.

Il leur souhaite la paix avec Dieu; paix qui s'obtient par la pénitence, laquelle nous réconcilie avec lui et nous fait devenir ses enfants, d'esclaves du démon que nous étions.

Il leur souhaite la paix entre eux; paix qui, bannissant les haines, les rancunes, les inimitiés publiques et privées, forme dans cette vie une société douce et tranquille, heureuse image de la céleste Jérusalem.

Il leur souhaite la paix avec eux-mêmes; car il y a dans chacun de nous, comme la théologie et l'expérience le prouvent, un homme extérieur et un homme intérieur, savoir l'appétit et la raison. Or, il faut tâcher d'établir une véritable paix entre l'un et l'autre, en sorte que l'appétit soit soumis à la raison, et la raison soumise à Dieu.

Il passe ensuite aux avis qu'il croit devoir leur donner pour leur propre sanctification : Et ce que je vous demande, dit-il, ce n'est pas moi qui vous le demande, c'est le Seigneur. Je me borne donc à vous répéter ce que le Seigneur exigeait de son peuple par la bouche du prophète Michée :

Indicabo tibi... quid Dominus requirat ate, utique facere misericordiam, et judicium, et sollicitum ambulare cum Deo tuo.

Il faut donc, en premier lieu, que vous exerciez le jugement; car, comme dit l'Apôtre, nous devons tous paraître au tribunal de Dieu; et, si nous nous jugeons nous-mêmes en cette vie, nous ne serons pas condamnés dans l'autre. Or, ce jugement exige :

1° Un examen très-exact de nos péchés; une souveraine douleur de les avoir commis, le péché, ou offense de Dieu, étant le souverain des maux; l'entière confession au prêtre; la satisfaction par laquelle nous châtions volontairement nos fautes en cette vie;

2° Ce jugement exige que l'homme intérieur et extérieur soit bien réglé; que les yeux ne voient point la vanité, que les oreilles soient fermées à la médisance, la bouche au mensonge et à la calomnie, que les mains soint prêtes à l'exercice des bonnes œuvres, etc.;

3° Ce jugement veut que chacun considère bien l'état dans lequel il se trouve, afin d'en reconnaître les devoirs et les obligations. Car, l'ignorance n'excuse point un homme, qui, faisant

profession d'un état, en ignore les devoirs. Et, comme Dieu veut que tous les hommes se sauvent, il prescrit à chacun, conformément à son état, les lois et les moyens par lesquels il doit opérer son salut.

La miséricorde envers le prochain est la seconde chose que Dieu recherche de nous par son prophète. La miséricorde est une compassion intérieure des maux du prochain, qui nous porte à le soulager effectivement dans ses besoins spirituels et temporels.

Nous devons avant tout exercer les œuvres de miséricorde spirituelles. Si notre frère est mort à Dieu par le péché, nous devons faire tous nos efforts pour le retirer d'un état si malheureux : premièrement par le moyen de la prière, parce que, la conversion du péché à la grâce étant une œuvre divine, nous devons plutôt l'attendre de la grâce que de nos soins; ensuite par les conseils, les instructions et les exhortations, etc.

Une autre œuvre de miséricorde spirituelle extrêmement recommandée dans les Écritures, c'est de supporter patiemment les défauts du prochain, pardonner les offenses, rendre le bien pour le mal. C'est là une vengeance divine qui nous rend

semblables à Dieu, et qui nous fait remporter la plus belle victoire sur celui qui nous a offensés, en lui changeant le cœur, et le faisant notre ami, d'ennemi qu'il était.

Les œuvres de miséricorde corporelles sont si nécessaires, que, quoiqu'au jour du jugement nous ayons à rendre compte de toutes nos actions, il semble que le Sauveur veuille avoir un égard particulier à ce que nous aurons fait pour le prochain dans la sentence qu'il prononcera. Nous sommes chargés de péchés; tâchons de les racheter par nos aumônes, qui nous obtiendront aussi un plus grand degré de gloire dans le ciel, et nous rendront plus semblables à Dieu, dont la miséricorde est sur toutes ses œuvres. L'aumône peut encore être un moyen d'obtenir de Dieu un accroissement des biens temporels, comme l'Écriture et l'histoire ecclésiastique en fournissent des exemples.

La troisième chose que Dieu exige de nous par son prophète, c'est de marcher avec zèle et sollicitude en sa présence. Le zèle est produit par l'amour; parce que de l'amour naît l'empressement de faire ce qui plaît à la personne qu'on aime, et d'éviter ce qui lui déplaît. De là naît la

dévotion qui n'est autre que la promptitude de la volonté dans toutes les choses qui appartiennent au service et au culte de Dieu. Cette dévotion produit la crainte de l'offenser, elle excite notre espérance, en nous faisant regarder Dieu comme un père plein de tendresse ; elle réveille notre zèle pour son honneur ; elle inspire le goût de la prière et une sainte ardeur pour les exercices publics de religion.

En un mot, comme c'est de l'amour déréglé de soi-même que naissent la négligence et la tiédeur dans le service de Dieu, et tous les péchés qui conduisent enfin à la damnation éternelle, c'est de l'amour de Dieu que naît la véritable dévotion. Et comme le péché est un amour déréglé qui nous sépare de Dieu pour nous attacher à la créature ; ainsi la vraie vertu *chrétienne* et *salutaire* est un amour d'ordre, par lequel, renonçant aux créatures et à nous-mêmes, nous nous tournons par notre amour vers le Créateur.

Si vous me demandez ce que vous devez faire pour obtenir cet amour, source de tout notre bien, je pourrais, mes chers enfants, vous répondre plusieurs choses sur un sujet si important ; mais je me borne pour le présent à vous suggérer

trois moyens également aisés et convenables à toutes sortes d'états.

La première chose que je vous demande, et ce n'est pas moi, mais Dieu qui vous la demande par ma bouche, c'est la fréquentation des sacrements. Ce sont les canaux par lesquels nous recevons la grâce et la charité. Car, comme Dieu a opéré notre salut par la passion et la mort de son fils unique, ainsi les richesses, le fruit et les mérites de cette sainte passion nous sont appliqués par le moyen des sacrements.

La seconde chose nécessaire pour obtenir le saint amour, est la prière, qui, comme il est dit dans l'Évangile, devrait être continuelle. Je n'entreprends pas d'expliquer ici en détail ce que c'est que l'oraison, ses différentes espèces et les moyens de la bien faire : parce que vous pouvez apprendre toutes ces choses en plusieurs bons livres spirituels. Je me contente de vous exhorter à pratiquer l'exercice de l'oraison au moins deux fois par jour, le matin et le soir. Le matin pour remercier Dieu de ses bienfaits, considérant que vous ne l'avez point encore servi comme il faut, proposant avec son secours de vous abstenir de tout péché et de le servir parfaitement, lui de-

mandant pour cet effet une grâce particulière et lui découvrant vos besoins et vos infirmités, comme le malade au médecin. Le soir, après avoir remercié Dieu, vous devez examiner soigneusement votre conscience, demander pardon de vos péchés, et vous proposer un renouvellement de vie. Il faut joindre à ces deux exercices quelques prières vocales, comme des psaumes, le chapelet ou rosaire, etc.

La troisième chose qui doit vous aider à obtenir l'amour de Dieu, et la dévotion, c'est l'assiduité à entendre la parole de Dieu, soit en assistant fréquemment au sermon, soit en lisant des livres de piété. Bien des gens ne peuvent faire l'aumône à cause de leur pauvreté; d'autres ne peuvent jeûner. L'oraison est souvent troublée par les tentations du démon et par les distractions que causent les embarras du siècle; mais une âme purifiée ne peut entendre ou lire la parole de Dieu, sans ressentir une très-grande consolation spirituelle. Elle y découvre la beauté de la vertu, la difformité du vice, la vanité du siècle, la brièveté de la vie, la mort prochaine, dont il ne faut jamais perdre le souvenir, le jugement qui la suit, l'enfer préparé aux pécheurs, la gloire céleste

promise aux justes. On y apprend à connaître Dieu et à se connaître soi-même : connaissance qui est la plus sublime philosophie et la plus utile de toutes les sciences. De la connaissance de nous-mêmes naît l'humilité, fondement de la grâce, de la vertu et de tout bien spirituel. De la connaissance de Dieu naît l'amour de la charité qui est le comble et la perfection de toute vertu.

Extrait de la lettre pastorale adressée au clergé.

Le Bienheureux dit que son dessein est de se rappeler à lui-même aussi bien qu'aux ecclésiastiques de son diocèse les devoirs de leur vocation : que le sacerdoce exige une perfection semblable en quelque sorte à celle des anges, suivant ces paroles de Malachie : *Labia sacerdotis custodiunt scientiam, et legem ex ore ejus requirunt : Angelus enim Domini exercituum est.* L'évêque et le prêtre, placés entre Dieu et son peuple, doivent s'unir à Dieu par la prière, par la méditation et par l'étude des saintes Écritures ; et, après avoir puisé à cette divine source les lumières dont ils ont besoin, ils doivent les répandre avec abondance sur les peu-

ples par l'enseignement, par la prédication, et plus encore par la sainteté de leurs exemples. Ainsi Moïse entrait dans le Tabernacle, et en sortait pour conduire le peuple : ainsi Jésus-Christ, le modèle des évêques et des prêtres, passait les nuits en prières, et employait le jour à prêcher, à instruire, à corriger, à répandre ses bienfaits et ses grâces.

Dans le corps mystique de l'Église les évêques et les prêtres sont comme les yeux, dont la fonction est de voir non-seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour tout le corps. L'ignorance des prêtres ne les rend pas seulement coupables, elle est encore la cause de la damnation éternelle des peuples qu'ils gouvernent.

Il parle ensuite de la pureté du corps et d'âme que la dispensation des sacrés mystères exige dans les prêtres, et du crime énorme qu'ils commettent en les profanant. De là vient que, quand les prêtres sont mauvais, ils deviennent pires que les laïques, parce que, continuant à profaner les mystères, ils ajoutent péché à péché, et se rendent tous les jours plus criminels. Les prêtres exercent dans l'Église les ministère des anges, qui sont ou souverainement bons ou souverainement méchants :

et comme les bons prêtres ressemblent aux bons anges, les mauvais ressemblent aux démons, suivant la parole de Jésus-Christ au sujet de Judas : *unus ex vobis diabolus est.*

Une faute légère dans un prêtre semble avoir quelque chose de plus choquant, qu'une faute plus grave dans un laïque.

Les prêtres doivent s'abstenir des jeux, des bals, des mascarades, et ne point courir les rues pendant la nuit.

Il les exhorte à l'exacte observation des décrets du concile de Trente, des constitutions synodales, et des décrets de la visite apostolique qui s'était faite peu de temps auparavant à Pavie.

Il protesta que son intention n'a jamais été de multiplier les lois, ou de les changer, sauf le cas de nécessité, ou d'une très-évidente utilité, mais de veiller à l'observation des lois déjà établies.

Il intime la visite et le synode qui en devaient être la conclusion.

CHAPITRE IV.

Conduite du Bienheureux dans son nouveau gouvernement. — Sa charité. — Il commence sa visite.

Le Bienheureux, sachant que le terme de sa course était proche, se hâta de racheter le temps par un redoublement de zèle et de ferveur. Le premier dimanche qui suivit son entrée, il officia et prêcha pontificalement dans sa cathédrale. Son discours fut une puissante exhortation à secourir les pauvres, dont le nombre et les misères augmentaient chaque jour. Antoine Marie Spelta de Pavie, auteur contemporain, parle de la disette qui affligea l'Italie en 1590 et 1591. Il dit que le sac de blé se vendait cinquante livres à Pavie, et que cette ville était plus heureuse que tant d'autres, en ce qu'on y trouvait encore du pain pour de l'argent. Le Bienheureux dans son sermon prit un engagement solennel, à la face des autels et du peuple, de se réduire au plus étroit nécessaire pour subvenir à la misère publique. Il avait eu soin de faire avertir qu'il voulait recommander

12

l'aumône en ce jour, et il avait prié quatre des principaux seigneurs de la ville de recevoir les offrandes que l'on porterait après le sermon à une table qu'il avait fait dresser pour cet usage. Il fut le premier à donner l'exemple, en y faisant porter cent écus d'or. Le clergé, la noblesse, les riches de l'un et de l'autre sexe se firent un devoir d'imiter le pasteur, et on tira en cette occasion une somme considérable qui fut distribuée aux hôpitaux, aux orphelins, aux malades, et autres véritables indigens.

Jamais le Bienheureux ne perdit de vue cet important objet de sa sollicitude pastorale. Il n'attendait pas que les pauvres vinssent lui exposer leurs besoins. Il était père, et il voulait en être instruit pour y apporter le plus prompt remède. Il chargea des personnes de confiance dans la ville et dans tout le diocèse de faire les perquisitions nécessaires, pour reconnaître les personnes et les familles qui avaient réellement besoin d'assistance, et il les secourait abondamment. Un homme pieux et charitable, nommé Balthasar Landini, recourait souvent à lui pour des aumônes secrètes, mais bien placées. Cet homme n'ayant pu s'empêcher de témoigner au Bienheureux qu'il crai-

gnait de se rendre importun par des visites trop fréquentes : Non, mon enfant, lui dit le saint évêque, en l'embrassant, vous ne m'importunez point par l'intérêt que vous prenez pour les pauvres; vous ne sauriez au contraire me faire un plus grand plaisir. Un jour Landini ayant obtenu deux écus pour un pauvre honteux, l'économe refusa de les donner avant que d'avoir parlé au prélat. Il y alla en effet. Landini se trouva présent; il vit que l'économe parla quelque temps à l'oreille de l'évêque, et il n'entendit que les mots par lesquels le saint prélat tronqua le discours, en disant : donnez-lui en quatre; ce qui fut exécuté. L'économe ayant refusé une autre fois de donner trois écus au quêteur des Capucines, le Bienheureux lui en témoigna son mécontentement; l'économe s'excusa en disant qu'il était ce jour-là sans argent : eh bien, quel argent avez-vous aujourd'hui, lui répliqua le saint pasteur? l'économe lui montra six ducatons; Alexandre lui dit de les donner. L'autre répondit qu'il ne restait rien pour la provision : n'importe, dit le Bienheureux, Dieu y pourvoira. Un de ses parents l'exhortait à se meubler plus noblement et à tapisser au moins quelque chambre de son appartement. Dieu, répondit

le saint évêque, ne me demandera pas compte au jour du jugement des murailles que je n'aurai pas revêtues, mais des pauvres que je n'aurai pas vêtus. Comme on lui conseillait de mettre quelque somme dans son épargne, il répondit, qu'il ne pouvait le faire ni comme religieux, ni comme évêque : qu'en qualité de religieux il était lié par le vœu de pauvreté qui exclut le domaine, et permet l'usage non pour accumuler, mais pour dépenser à propos ; qu'en qualité d'évêque il ne pouvait mieux disposer des biens de l'Église qu'en les distribuant aux pauvres.

Il entreprit sa visite dès les premiers jours de l'avent, et la commença par la cathédrale. Ayant trouvé les prébendes des chanoines trop modiques, il y suppléa par la réunion de quatorze bénéfices simples, pour ôter tout prétexte de négligence dans le service divin. Il réforma l'office de saint Syre, patron de l'église de Pavie, et prit le conseil de son chapitre pour le faire approuver à Rome. Il assistait régulièrement au chœur avec les chanoines; la rigueur de la saison ne l'empêcha jamais de s'y rendre, quoiqu'il y eût une place à traverser. Vers les fêtes de Noël, étant parti de chez lui au premier coup de la cloche, il

trouva la porte de l'église encore fermée; il se mit à genoux sur la neige, attendit tranquillement qu'on vînt ouvrir, et ne se plaignit point.

Il travailla efficacement à mettre en vigueur, dans tout le diocèse, l'entière observance des décrets du concile de Trente touchant la réforme des mœurs et de la discipline. L'esprit de religion, qui régnait dans le diocèse, facilita le succès de son entreprise, et il parvint par ce moyen à déraciner des abus qui, comme l'ivraie semée par l'homme ennemi, tendaient à suffoquer le bon grain.

Il visitait souvent les hôpitaux et les écoles de la Doctrine chrétienne, dont l'établissement lui était dû en grande partie. Il ne croyait pas s'abaisser en faisant le catéchisme aux petits enfants; il connaissait trop bien le prix de ces âmes innocentes, et il se hâtait d'y répandre, comme dans les terres bien préparées, la semence de la parole de Dieu, pour leur faire produire des fruits abondants de justice et de sainteté.

Il réprimait les désordres, moins par l'exercice de l'autorité que par l'usage de la correction fraternelle; moins par la contrainte qui n'arrête quelquefois que le crime, que par la douceur qui

gagne et convertit le criminel : *Quando*, dit-il, *accidunt episcopis corrigenda, plus agat benevolentia quam severitas, plus cohortatio quam comminatio, plus caritas quam potestas, cum nemo nostrum sine reprehensione, aut sine peccato vivat. Nam si Dominus Petrum statim post primam correctionem judicasset, non tantum fructum ex eo percepisset.* Il dit ailleurs que les évêques sont comme des dieux, suivant l'expression de l'Écriture, qui doivent faire reluire dans toute leur conduite un certain caractère de magnanimité, de providence et de paternité.

Le 26 novembre il publia un mandement pour le maintien de la foi orthodoxe, qui se trouve imprimé dans le recueil des décrets du diocèse de Pavie. Le Bienheureux y parle ainsi : « La foi « étant le premier fondement de notre salut, sui- « vant l'Apôtre qui dit, que sans la foi il est im- « possible de plaire à Dieu, il n'est point d'artifice « que l'ennemi du genre humain ne mette en œu- « vre pour pervertir les hommes dans la croyance « des dogmes proposés par l'Église. Il se sert pour « cet effet de ses suppôts et de ses ministres qui « sont les hérétiques, les maîtres et les docteurs « du mensonge, qui par de fausses doctrines tâ-

« chent d'éteindre dans les fidèles le flambeau de « la foi, en les précipitant dans la voie de la per- « dition. » Il prescrit ensuite des ordres et des règlements pour arrêter ou prévenir les effets de cette funeste contagion.

Hippolyte de Brivio, nièce d'Alexandre, mariée à un seigneur de Pavie nommé Pierre-Antoine Confalonieri, était tombée malade d'une fièvre aiguë, qui lui avait ôté la connaissance. Confalonieri en donna avis au Bienheureux qui vint la visiter le jour de saint Jean. Ce seigneur entrant dans la chambre de son épouse avec le saint évêque : Hippolyte, lui dit-il, voici votre oncle qui vient vous voir; à ces mots elle se réveilla, et le prélat voyant qu'elle était revenue à elle-même profita de ce temps pour lui administrer les sacrements. Il lui donna ensuite sa bénédiction, en disant : *Ma fille, ayez confiance en Dieu.* Mais s'étant aperçu que Confalonieri tirait de ces mots une sorte d'assurance que son épouse devait recouvrer la santé par son moyen, il lui dit de faire appeler les médecins, afin qu'on n'eût pas à se reprocher d'avoir négligé les remèdes les plus convenables, s'il plaisait à Dieu de lui rendre la santé. La malade commença dès ce moment à se

mieux porter; cependant, quoique les médecins la jugeassent hors de danger, la fièvre ne l'abandonnait point. Le Bienheureux continuait de la visiter, et un jour qu'il la vit très-abattue, il lui dit : *Ma fille, prenez patience, et soyez sûre que le jour de la Chandeleur vous quitterez le lit*, ce qui se vérifia au grand contentement de toute la maison qui attribua cette guérison aux prières du saint pasteur. C'est ce que déposa en propres termes le seigneur Pierre-Antoine Confalonieri.

CHAPITRE V.

Dernière année de la vie du Bienheureux. — Instructions. — Divers actes de piété. — Visite.

Au mois de février 1592, le Bienheureux publia sa troisième lettre pastorale adressée aux religieuses de la ville et du diocèse de Pavie. Rien de plus propre à donner une idée claire et précise de l'esprit de la vie religieuse, de la perfection qui en est le but, des moyens d'y parvenir, et de la distinguer des illusions d'une vertu trompeuse

qui couvre des vices réels sous le masque d'une fausse spiritualité.

Le dernier jour du même mois il donna un autre mandement sur le respect dû aux lieux saints et aux fonctions sacrées de l'Église. Ce mandement a été inséré, par les successeurs du Bienheureux, dans le livre intitulé : *Cérémonies ecclésiastiques*, avec charge à tous les curés d'en faire une fois par an la lecture au prône.

Il fit à l'usage des examinateurs et des ordinands une table ou recueil des choses principales que doivent savoir ceux qui désirent d'être promus aux ordres. Il le composa dans la vue de remédier à un inconvénient qu'il avait observé dans les examens précédents, où l'on faisait quelquefois des questions hors de propos, qui ne servaient qu'à embarrasser les aspirants. Il envoya deux exemplaires de ce petit ouvrage au père Bascapé : *Non*, dit-il, *que je le juge digne de vous, mais pour vous faire part de tout ce qui sort de ma plume*.

Le retour du carnaval fournit au Bienheureux une nouvelle occasion d'exercer son zèle pour en prévenir les désordres. Il est étonnant qu'un abus aussi absurde que celui de se préparer à la péni-

tence par la dissipation et la débauche, ait pu subsister si longtemps dans le christianisme, et qu'il se trouve des gens qui, aveuglés par les dehors imposants d'une décence affectée, semblent méconnaître le danger de ces divertissements profanes, si propres à irriter le feu des passions, et à jeter dans l'âme un trouble et un étourdissement si contraire à l'esprit de l'Évangile.

Les huit derniers jours du carnaval il assista régulièrement, dans l'église de son ordre, aux exercices de piété qu'il y avait introduits lui-même, dès la fondation de cette maison. La prière publique, le Saint-Sacrement exposé sur les autels, des lectures de piété, des discours édifiants, le chant des psaumes, les cantiques spirituels rendus plus touchants par l'harmonie d'une musique décente, la décoration du temple, l'appareil des cérémonies, tout concourait à attirer les fidèles dans le lieu saint, à leur faire goûter la douceur de la piété, et à les retirer des plaisirs du siècle, plaisirs turbulents qui agitent l'âme et y laissent toujours, en s'exhalant, une pointe cuisante d'amertume et de regret. Le saint évêque ranima par sa présence la ferveur de ces pieux exercices; il se chargea du soin de prêcher tous les jours.

Après l'adoration du Saint-Sacrement, il se tournait vers le peuple à côté de l'autel, et faisait un discours plein de lumière et d'onction. Un soir, ayant pris pour texte ces mots du prophète Baruch : *O Israel, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus,* la grandeur du sujet lui inspira une force et une véhémence extraordinaires. La sublimité de sa contemplation l'élevant au-dessus des sens, il parut comme ravi en extase, les yeux attachés au ciel, le corps immobile; après quoi, reprenant la parole, il répandit avec abondance les trésors de sagesse qu'il venait de puiser à la source des lumières.

Pendant le carême, il observa selon sa coutume un jeûne très-rigoureux, ne faisant qu'un repas sans collation, et ce repas ne consistait qu'en un peu de pain et un plat de bouillie de farine de riz délayée dans l'eau, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel.

Non content d'assister à l'office et au sermon, il prêcha en quelques églises pour suppléer aux prédicateurs qui manquaient pour cause de maladie ou autrement.

La semaine sainte il reprit dans sa cathédrale, avec une nouvelle ferveur, les exercices qu'il avait

pratiqués dans l'église de son ordre pendant la dernière semaine de carnaval. Durant les trois premiers jours de l'exposition des quarante heures, il fut presque continuellement en adoration devant le Saint-Sacrement, n'interrompant sa prière que pour faire des discours de piété aux confréries et aux différents corps de la ville qui venaient faire leurs stations. On le vit, les derniers jours, prosterné avec la même persévérance dans la chapelle où l'on garde la sainte Hostie, suivant l'usage. On l'y voyait si concentré, si absorbé en Dieu, que les assistants ne doutaient point qu'il ne fût ravi en extase.

Après Pâques, Alexandre fit la visite des monastères de la ville. Il fut édifié de la piété qui régnait dans ces retraites de l'innocence et de la pureté. Il instruisit, il consola, il pria, il parvint par sa patience et sa charité à rétablir en quelques couvents une parfaite régularité.

Au commencement de juin (de cette même année 1592), il entreprit la visite du diocèse, suivant toujours le plan qu'il s'était prescrit en Corse, travaillant beaucoup, vivant pauvrement, et ne voulant être à charge à personne. Il la commença par les bourgs de Cairate et de Sesto, qui,

quoique enclavés dans le diocèse de Milan, dépendent pour le spirituel de celui de Pavie. Au retour, il s'embarqua sur le Tessin. Le bateau, poussé par la rapidité du courant, alla heurter contre une énorme masse de pierres terminée en pointe, qu'on nomme éperon et qu'on y a pratiqué pour fendre l'eau, et dériver du Tessin le fameux canal navigable qui va jusqu'à Milan. Ce pas est extrêmement redouté. Le bateau s'ouvrit, et l'eau y entrait avec impétuosité. Les bateliers se crurent perdus. En ce pressant danger, le Bienheureux fit paraître la tranquille intrépidité qu'inspire une parfaite résignation à la volonté de Dieu, et une entière confiance en sa miséricorde. Loin de se troubler, il exhorta tout le monde à ne rien craindre, et à espérer en Dieu qui les aurait aidés. C'est ce qui arriva. La violence du choc rejeta le bateau dans le courant, on boucha l'ouverture, qui était d'une palme de largeur, et le bateau reprit son cours. Un officier du serviteur de Dieu, nommé Nicolaus Boeri, qui était présent, rapporte dans sa déposition que la haute idée qu'il avait de la sainteté du prélat lui ôta toute crainte, parce qu'il se tenait comme assuré que Dieu ne permettrait pas qu'ils fissent naufrage ayant un si saint

homme avec eux; il ajoute que tous regardèrent leur délivrance comme un miracle, le batelier assurant que le bateau devait naturellement périr, et ils l'attribuèrent à l'intercession du Bienheureux. La nouvelle du danger que le saint pasteur avait couru et de sa merveilleuse préservation avait précédé son retour à Pavie. Toute la ville sortit à sa rencontre; on ne pouvait se rassasier de le voir, et tous rendirent les plus vives actions de grâces au Seigneur de leur avoir conservé un évêque qu'ils regardaient comme leur ange tutélaire.

Il continua de parcourir le territoire de Pavie en deçà et au delà du Pô, et la fertile province de la Lumelline. Malgré le dépérissement de sa santé et l'affaiblissement de ses forces, qu'il ne pouvait se dissimuler à lui-même, il ne cessa jamais de célébrer les saints mystères, de communier le peuple de sa main, d'administrer la confirmation, de prêcher jusqu'à deux fois par jour, de donner audience à tout le monde. Quand on lui représentait l'excès de ses fatigues, il convenait du besoin qu'il avait de se ménager un peu, et continuait cependant de travailler avec la même ardeur.

Il se rendit encore à Pavie pour le jour de l'Assomption et de la Nativité de la Vierge. Il voulut célébrer dans la cathédrale ces deux fêtes consacrées au culte de la Mère de Dieu. Sa tendre dévotion envers Marie, l'amour qu'il portait à ses enfants, lui inspira les exhortations les plus vives et les plus touchantes, pour affermir et augmenter en eux une si excellente dévotion, et leur assurer par ce moyen les plus précieuses bénédictions du ciel. Ce furent les derniers discours qu'il prononça dans sa cathédrale. Le jour de l'octave de l'Assomption, il consacra le grand autel de l'église de Saint-Michel. Ayant repris le cours de sa visite, il tint, à Bassignane, l'ordination des quatre-temps de septembre.

Près de là est un village nommé *Pietro de' Marazzi*. Il y avait en cet endroit un particulier nommé François Longhi, qu'une longue infirmité, jointe à la vieillesse, détenait dans un lit, perclus de tout usage de ses membres. Cet homme, ayant appris l'arrivée du Bienheureux, se fit porter à l'entrée de l'église, dans l'espérance de recouvrer la santé, en recevant la bénédiction du saint évêque. Dieu récompensa la confiance qu'il lui avait inspirée, et lui rendit

en un instant les forces qu'il avait perdues depuis tant d'années. Cette guérison fut la dernière grâce miraculeuse que Dieu accorda aux mérites de son serviteur pendant sa vie, et elle fut attestée par la déposition du curé de l'endroit, nommé César Clari.

CHAPITRE VI.

Maladie et bienheureuse mort du serviteur de Dieu.

De Bassignane, que quelques-uns croient être l'*Augusta Batienorum* des anciens, Alexandre se rendit à Calosse le dernier jour de septembre. Calosse était un bourg muré de la province d'Asti, appartenant à une branche de l'illustre maison des Rovere. Le comte Hercule Rovere, seigneur de l'endroit, avait fait ses études à Pavie, dans le temps qu'Alexandre y résidait en qualité de religieux. Le Bienheureux avait été son directeur, et l'avait assisté avec beaucoup de soin dans une maladie. Ce seigneur fit au saint prélat l'accueil le plus gracieux; il alla au devant de lui et le pria instamment de venir loger dans

son château. Le Bienheureux s'en excusa poliment, pour ne pas manquer à la règle qu'il s'était prescrite de ne loger dans le cours de sa visite que chez ses curés.

Il consacra le premier jour d'octobre aux fonctions ordinaires de son ministère, à prêcher, à faire le catéchisme, à donner la confirmation, à visiter l'église et les autels, à entendre tous ceux qui recouraient à lui. La nuit suivante, il eut une attaque de goutte au pied droit, accompagnée de fièvre. Il se trouva le matin hors d'état de se lever et de continuer ses fonctions. Il sentit que sa maladie ne pouvait que causer de l'embarras dans un logement aussi étroit que celui du curé, et se rendit aux instances que lui renouvela le comte Hercule de permettre qu'on le transportât chez lui. Ce seigneur avait épousé Charlotte, fille d'André Rovere, comte de Calosse. Cette vertueuse dame, plus recommandable par sa piété que par sa naissance, saisit avec empressement cette occasion de servir Jésus-Christ dans la personne de son ministre.

La première pensée du Bienheureux sur le lit de sa douleur, fut de tourner ses regards vers le Seigneur, et d'implorer son assistance pour

le temps de la tribulation. Il envoya distribuer quelques sommes d'argent aux églises et aux pauvres de Pavie, et recommanda qu'on fît des prières pour lui. On appela un médecin qui lui fit tirer du sang, et lui ordonna de prendre beaucoup plus de nourriture qu'il n'avait coutume d'en prendre lors même qu'il était en santé. Le Bienheureux obéit malgré sa répugnance et le redoublement d'incommodité que lui causait un tel régime. On fit venir un autre médecin qui entreprit la cure avec plus de méthode, mais avec peu d'espérance de succès. Le 4 octobre, jour de dimanche, le Bienheureux communia par dévotion. Cependant la fièvre augmentait; et, au tourment de la goutte, se joignit une enflure par tout le corps, qui lui causait de vives douleurs. Il souffrait sans se plaindre, avec une patience et une résignation invincibles. La tranquillité de son âme paraissait dans la sérénité de son visage. On l'entendait répéter tout bas, de temps en temps, les paroles de l'Apôtre : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?*

Le P. Rottoli, son confesseur en qui il avait une entière confiance, était tombé malade quelque temps auparavant, et n'avait pu le suivre jusqu'à

Calosse. Un autre religieux de son ordre, le père D. Grégoire Asinari, se trouvait à Saint-Marsan, terre appartenant à cette illustre maison. Il se fit un devoir d'aller visiter le saint évêque. Alexandre le voyant arriver, l'embrassa tendrement et s'écria avec joie : Dieu soit loué, je mourrai entre les bras d'un de mes frères. Mais le Seigneur lui donna une consolation encore plus abondante, en lui rendant son confesseur ordinaire, qui survint presqu'en même temps. Il fit une confession générale dans laquelle il repassa dans l'amertume de son cœur jusqu'aux plus légères fautes de son enfance. Jamais il n'avait souillé sa conscience d'aucun de ces péchés qui donnent la mort à l'âme, en la séparant de la charité de Jésus-Christ; et il expia par la plus vive contrition, et par la vertu du sacrement de pénitence, ces taches vénielles et quotidiennes, dont la vie des plus grands saints n'est pas exempte sur la terre. Il profita de la permission de tester que Grégoire XIII lui avait accordée, pour mettre le comble à sa charité envers sa congrégation et ses domestiques, envers le séminaire d'Alérie et les pauvres de l'église de Pavie. Il ordonna qu'on l'ensevelît dans sa cathédrale, et comme on lui demanda en quel endroit

il voulait être placé dans le sanctuaire, ou près de quelque autre autel, il répondit qu'il voulait être inhumé avec le commun des fidèles, sans aucune marque de distinction.

Le samedi 10 du mois il demanda avec instance le saint Viatique, se plaignant qu'on le lui différât sur l'espérance incertaine de sa guérison, dont on voulait encore se flatter. Il s'y prépara par une heure de méditation, et se confessa encore au P. Asinari, en attendant que l'on apportât le Saint-Sacrement de l'église. La chambre était pleine de monde. Le Bienheureux, malgré l'épuisement de ses forces, fit un discours d'une demi-heure sur l'excellence de ce divin mystère. Pour affermir de plus en plus ses auditeurs dans la foi de la présence réelle, il protesta que, par la grâce de Dieu, il était si vivement, si intimement pénétré de cette vérité, qu'il n'aurait pu avoir une égale certitude de l'existence de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, quand il l'aurait vu de ses propres yeux. Se tournant ensuite vers son adorable Sauveur avec les sentiments de la plus profonde humilité : Je sais, mon Dieu, continua-t-il, que j'ai mérité mille enfers. Mon unique espoir est dans votre infinie miséricorde, dans le sang précieux

que vous avez versé sur la croix pour les pécheurs. Oui, Seigneur, j'espère qu'une goutte de ce sang rejaillira sur moi pour laver mes péchés. Les assistants ne purent retenir leurs larmes, et se retirèrent pénétrés de componction, en voyant les sentiments de pénitence et d'humilité que le saint évêque faisait paraître en ces derniers moments.

Sur le minuit, le comte Hercule lui ayant demandé comment il se trouvait, il lui répondit par ces mots de l'Écriture : *Exspecto donec veniat immutatio mea.* Dès la pointe du jour il demanda les saintes Huiles; mais avant de recevoir ce sacrement, il rassembla tous ses gens pour leur donner les derniers témoignages de son affection. Ne pensez pas, leur dit-il, que je meure des fatigues que j'ai essuyées dans le cours de cette visite, croyez que c'était mon heure. Quand ce serait à recommencer, je le ferais de bon gré, le devoir d'un pasteur étant de donner sa vie pour son troupeau. Je remercie le Seigneur, que si je n'ai pas été digne de mourir martyr de mon devoir, il m'accorde du moins la grâce de mourir en servant son Église. Il leur demanda pardon de tous les sujets de chagrin ou de scandale qu'il pouvait leur avoir donnés, leur laissa des avis salutaires

pour se conduire en vrais chrétiens, et se recommanda à leurs prières. Comme il les voyait fondre en larmes, il tacha de les consoler en disant, que s'ils l'aimaient véritablement, ils devaient plutôt se réjouir que s'attrister de sa mort, par la confiance qu'il avait en la miséricorde de Dieu qu'elle serait pour lui le commencement d'une vie éternellement heureuse. Après quoi il les congédia en leur donnant sa bénédiction. Il reçut l'Extrême-Onction et se fit faire la recommandation de l'âme par le P. Rottoli, répondant lui-même aux prières de l'Église, invoquant le doux nom de Jésus, et faisant le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine.

Il remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait de lui conserver en ces derniers moments autant de présence d'esprit qu'en pleine santé. Il pria son directeur de réciter auprès de son lit la passion de saint Jean. Le Bienheureux, après avoir écouté quelque temps, resta comme immobile : on le crut expiré, et le Père cessa de lire ; mais le saint évêque, revenant aussitôt à lui-même, éleva la voix et dit : Mon Père, pourquoi ne lisez-vous pas ? — Je croyais, Monseigneur, répondit le religieux, que vous reposiez en paix. — Ah ! si vous

saviez, répliqua le serviteur de Dieu, de quel bien vous m'avez privé en cessant de lire ! Le Père le pria de manifester les grâces que Dieu lui faisait pour son édification et celle des assistants : il répondit que le Seigneur l'avait favorisé d'une vision céleste, en lui faisant goûter comme les prémices de cette félicité qu'il a préparée aux esprits bienheureux. Lisez donc, reprit-il, lisez, je vous prie, et il lui indiqua deux endroits de la passion, dont il voulait entendre la lecture. Vers le milieu de la lecture, le Bienheureux leva les yeux au ciel, fit un léger soupir et rendit l'esprit à Dieu, le 11 octobre 1592, dans sa cinquante-huitième année.

Alexandre était né avec les qualités de l'esprit et du cœur qui forment les grands hommes; il avait un génie vaste et actif, l'esprit juste et pénétrant, une mémoire heureuse, des sentiments pleins de noblesse et d'élévation, le cœur généreux, sensible et compatissant, une fermeté d'âme à toute épreuve, un caractère de douceur et de probité propre à gagner l'amour, l'estime et la confiance. Ces heureuses dispositions furent cultivées avec soin, dès son enfance, par des parents vertueux et par des maîtres habiles. La Providence, qui l'appelait à l'apostolat, perfectionna par

la grâce du Saint-Esprit les dons de la nature qu'elle avait mis en lui, afin de le rendre propre à une si haute destination. Elle le conduisit dans la solitude du cloître pour le garantir de l'infection du siècle et le préparer, par l'exercice de la prière et par les pratiques de l'humilité religieuse, à recevoir la communication de la sagesse qui vient d'en-haut. Il signala son entrée dans la vie religieuse par un trait qui marquait la courageuse résolution qu'il avait prise de servir Dieu héroïquement. Toute sa vie fut, comme celle des Apôtres, partagée entre la prière et la prédication.

La mort opéra sur lui un changement aussi subit que merveilleux. Son visage, abattu par la maladie, se releva et reprit un nouvel éclat, qui frappa d'étonnement tous les spectateurs, et fut regardé comme un gage de la félicité dont son âme jouissait dans le ciel, et de la bienheureuse résurrection à laquelle devait un jour participer ce corps qui avait été l'organe et le temple du Saint-Esprit.

Chacun des assistants voulut avoir quelque petit meuble du Bienheureux pour le garder comme une relique. Le chanoine Bellingeri, pénitencier

de la cathédrale, prit le livre de *l'Imitation* que le saint évêque portait toujours sur soi et qu'on trouva sous son chevet.

CHAPITRE VII.

Funérailles du Bienheureux.

Le trépas du serviteur de Dieu pénétra les peuples de la plus vive affliction. Les pauvres pleuraient un pasteur qui leur servit toujours de père; les gens de bien se plaignaient de voir enlevé au monde un si grand exemple de vertu; et les mondains mêmes ne pouvaient s'empêcher de regretter un homme qui ne s'était occupé qu'à faire du bien aux autres.

La nouvelle de cette mort attira un concours extraordinaire. Pour éviter le désordre, il fallut non-seulement fermer les portes du château, mais aussi celles du bourg de Calosse. On introduisit peu à peu ceux qui se présentaient pour baiser les pieds et les mains du saint évêque. On le revêtit de ses habits pontificaux, et on l'exposa dans une

salle où les prêtres et les clercs venaient successivement réciter l'office des morts. Le lendemain, on le porta dans l'église de la paroisse, où on lui fit un service solennel. Cet air de douceur et de sérénité qui régnait sur son visage, attirait les regards de tout le monde. On s'empressait de faire toucher au corps du saint évêque des chapelets, des médailles, des livres de piété, et on les gardait pour reliques, preuve non suspecte de la haute idée que l'on avait de sa sainteté.

On ouvrit le corps qui ne répandit pas la moindre infection. Le foie était durci et renflé, le poumon ulcéré. Les entrailles furent inhumées dans dans l'église paroissiale de Calosse. On continua d'y honorer particulièrement la mémoire du saint évêque, et cette dévotion fut souvent accompagnée de grâces miraculeuses. Le corps fut transporté par terre jusqu'au Tanaro, à sept milles de Calosse, et de là conduit par eau jusqu'à Pavie. Le bateau heurta de nuit contre les moulins d'Alexandrie, et fut préservé de tout danger. Le convoi arriva le 14 du mois à Pavie.

Le corps fut d'abord déposé dans l'église de Saint-Barthélemi et reconnu par le grand vicaire et l'archidiacre, en présence des principaux du

clergé et de la noblesse. Quoique ce fût le cinquième jour du décès, on trouva le corps entier, les chairs fraîches et vermeilles, le même air de sérénité sur la face. On le transporta sur le soir dans la cathédrale. Le convoi passa sous un de ces arcs qu'on avait dressé pour son entrée, et l'on remarqua que c'était le même sous lequel le Bienheureux avait prédit qu'en moins d'un an la joie de sa réception se convertirait en deuil. Le 16 au matin on célébra ses obsèques avec toute la solennité; l'église ne désemplissait point; on ne pouvait se rassasier de voir le saint prélat. Comme le peuple commençait à se jeter sur le catafalque pour emporter quelque pièce de ses habits, on fut obligé de mettre des gardes pour écarter la foule et prévenir le désordre. Le père Carli, Barnabite, qui avait été disciple de saint Philippe Neri, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre. Comme il demandait des mémoires de la vie du prélat, ceux à qui il s'adressa le qualifièrent tous unanimement de saint et d'apôtre. Il ne put réciter son éloge sans verser des larmes, et la douleur publique s'énonça par les cris et les gémissements de tout l'auditoire : témoignage éclatant et non équivoque d'une éminente vertu dans celui

qui en est l'objet. Il fut inhumé dans la grande nef, au bas des degrés qui conduisent au sanctuaire. On ne mit d'abord que cette courte inscription sur l'endroit où son corps reposait :

ALEXANDER SAULIUS EPISCOPUS PAPIENSIS
JACET HIC.

Mais on ne tarda pas à orner sa tombe d'un marbre, où le père Mazzenta, un des écrivains de sa vie, grava lui-même cette autre inscription :

ALEXANDRO . SAVLIO
CLERICO . REGVLARI . SANCTI . PAVLI
ALERIENSI . PRIMVM
DEINDE . TICINENSI . EPISCOPO
DOCTRINA . ET . RELIGIONE . EXCELLENTI
COLLEGIVM . S . MARIÆ . CORONATÆ
FRATRI . AC . PATRI . B M . P
OBIIT . ANNO . ÆTATIS . SVÆ . LVIII
V . IDVS . OCTOBRIS . MDXCII.

CHAPITRE VIII.

Histoire du culte rendu à la mémoire du Bienheureux jusqu'à sa béatification.

Aux larmes et au deuil qui accompagnèrent la mort d'Alexandre, succédèrent les marques du culte dont Dieu voulut que la mémoire de son serviteur fut honorée. On allait prier sur son tombeau comme sur celui d'un saint. On n'osait marcher sur la pierre sépulcrale qui le couvrait, et l'on voyait, dans les processions, l'évêque, le clergé et le peuple, frappés d'un respect religieux, s'écarter de côté et d'autre en montant ou descendant les degrés du sanctuaire, pour ne pas fouler aux pieds ce sacré dépôt.

La sainteté du serviteur de Dieu fut reconnue et attestée par des prélats d'un mérite éminent, et dont la mémoire est en bénédiction dans leurs diocèses. Tels furent Charles Bascapé, évêque de Novare, et Côme Dossene, évêque de Tortone. Ils étaient l'un et l'autre du même ordre que le Bienheureux, et l'avaient connu personnelle-

ment. Charles Bascapé protesta hautement qu'il le croyait saint, et Côme Dossene ne craignit pas de comparer les grâces que Dieu faisait par l'intercession d'Alexandre à celles qu'il accordait aux mérites de saint Charles Borromée.

Tel fut encore Georges Odescalchi, évêque d'Alexandrie, et ensuite de Vigevano. Ce digne prélat demanda un jour au P. Bellarini, auteur de quelques ouvrages très-profonds, pour quelle fin il croyait que Dieu eût voulu glorifier par des grâces et des miracles le bienheureux Sauli après saint Charles. Bellarini répondit, que comme la sévérité de la vie et du gouvernement avait été un moyen de sainteté dans saint Charles, Dieu avait voulu montrer dans le bienheureux Sauli que la douceur et l'affabilité pouvaient conduire au même but. Bellarini rapporte que le prélat, ayant approuvé en partie sa réponse, ajouta qu'il croyait que le Seigneur avait voulu favoriser particulièrement la congrégation, en lui donnant un si grand exemple de vertu, attesté par des miracles.

Octave Belmosti, successeur immédiat d'Alexandre dans l'évêché d'Alérie, et qui fut depuis cardinal, voulut avoir son portrait, et il ne se

passait pas de jour qu'il ne l'invoquât pour les besoins de son diocèse. Le clergé d'Argagliola plaça, dans un lieu éminent, la chaire épiscopale du Bienheureux. Les parements et les meubles qui avaient servi à son usage, les lettres que l'on put recueillir, furent conservés comme précieuses reliques.

Plusieurs années après, en 1621, Dece Justiniani, Dominicain, évêque d'Alérie, rendit un témoignage éclatant aux vertus héroïques d'Alexandre, au renouvellement général qu'il avait opéré dans le diocèse, et dont les précieux fruits subsistaient encore, à la vénération religieuse que tous les peuples de la Corse conservaient pour sa mémoire, et aux grâces merveilleuses par lesquelles Dieu daignait attester la sainteté de son serviteur.

A Calosse, la chambre où il mourut fut toujours tenue en vénération. Elle servit d'asile à l'innocence d'une jeune fille contre les poursuites d'un homme transporté d'une passion brutale. Après avoir plusieurs fois tenté inutilement de séduire la vertu de la jeune fille, il la surprit un jour, seule, dans cette chambre, et ayant fermé la porte, il se disposait à employer la violence. La

fille se recommanda au saint évêque, et se tournant vers le malheureux qui la poursuivait : Songez, lui dit-elle, où vous êtes; c'est ici qu'est mort un saint; craignez de profaner ce lieu, et d'attirer sur vous la vengeance du ciel. A ces mots, le jeune homme rentra en lui-même, sentit l'énormité de son attentat, et sortit de la chambre; et, ce qui est encore plus admirable, il se trouva délivré de l'aveugle passion qui le tyrannisait. La comtesse Charlotte Rouere, atteste que l'on célébrait tous les ans, au château de Calosse, la fête du Bienheureux, le 15 octobre, et qu'on jeûnait la veille.

L'an 1610, la dévotion au Bienheureux prit un nouvel accroissemement, par les grâces miraculeuses que plusieurs personnes attestaient avoir reçues par son intercession. On environna son tombeau d'une balustrade, et on ne cessait d'y apporter des vœux et des offrandes. L'évêque de Pavie, Jean-Baptiste Billia, quoique plein de vénération pour la mémoire d'Alexandre, ne crut pas devoir souffrir un culte qui n'était pas encore autorisé par le Saint-Siége. Il employa, pour cet effet, la voie de la persuasion et celle de l'autorité; il fit retirer les vœux et les offrandes qui

ornaient le tombeau; et, voyant que le culte loin de diminuer ne faisait qu'augmenter tous les jours, il eut enfin recours à un moyen très-extraordinaire, qui fut de faire fermer la cathédrale, pour empêcher le concours des fidèles. Cet expédient ne réussit pas mieux. Les fidèles venaient offrir leurs vœux aux portes de l'église, qui furent bientôt couvertes de tableaux, de cierges, et d'autres offrandes. La cathédrale ayant été inutilement fermée depuis le dimanche de *Quasimodo* jusqu'à l'Ascension, l'évêque se vit obligé de la rouvrir à la prière du chapitre, pour prévenir de plus grands murmures de la part du clergé et du peuple. Ce coup d'éclat ne servit qu'à augmenter la dévotion publique au tombeau d'Alexandre. On y voyait accourir de nombreuses processions de différents endroits; on répandit des images où il était représenté avec le nimbe, ou cercle de lumière, qu'on met aux images des saints, et avec le titre de bienheureux, que la voix publique lui avait déjà décerné.

Le culte continua ainsi, jusqu'en 1614, que l'évêque envoya à Rome des informations de ce qui se passait. Le vénérable cardinal Bellarmin était alors préfet de la Congrégation des Rites. Les

procureurs de l'évêque, lui ayant présenté une des images du serviteur de Dieu avec le nimbe, le cardinal la regarda avec beaucoup d'attention : *C'est bien lui*, dit-il aussitôt; *je l'ai connu, et il était mon ami; c'était vraiment un saint homme*, *et il méritait bien qu'on lui mît cette couronne de rayons*.

Bellarmin, ayant fait son rapport au pape Paul V, répondit aux procureurs de l'évêque, que l'intention du Saint-Père n'était point d'empêcher la continuation du culte, et que l'on ferait bien de tenir un registre exact des merveilles que Dieu opérerait par l'intercession de son serviteur, pour en conserver la mémoire. Dès lors, l'évêque laissa un libre cours à la dévotion des fidèles envers le Bienheureux, et cette dévotion se répandit bientôt dans toute la Lombardie, et même au delà des monts, en Savoie, en France, et en Allemagne.

Saint François de Sales, ayant obtenu de Charles-Emmanuel Ier, en 1615, la fondation d'un collége de Barnabites, à Thonon, daigna témoigner les sentiments de bonté qu'il nourrissait pour cette congrégation, par un éloge public, où il célébra la mémoire d'Alexandre, l'appelant un

homme d'une éminente sainteté, qui avait été confesseur de saint Charles, et qui avait fait des miracles pendant sa vie et après sa mort.

En 1625, le décret d'Urbain VIII, portant défense d'attribuer les honneurs du culte à ceux qui ne sont pas encore canonisés ou béatifiés, fit naître quelque doute sur la légitimité du culte que l'on continuait de rendre au serviteur de Dieu. Fabrice Landriani, évêque de Pavie, consulta des théologiens et des canonistes, qui jugèrent unanimement, que le culte d'Alexandre n'était pas compris dans la défense du Pape, qui exceptait formellement le cas où le culte avait été appuyé sur la tolérance du Saint-Siége ou des ordinaires. C'est ce qu'attesta, en 1645, l'évêque Jean-Baptiste Sfondrati, ajoutant que la dévotion envers Alexandre était si universellement répandue, et si fortement enracinée dans l'esprit des peuples, qu'on n'aurait pu en défendre le culte, sans l'exposer à un danger évident de trouble et de scandale.

La cause ayant été portée à la sacrée Congrégation des Rites, on procéda juridiquement à la béatification du serviteur de Dieu.

Plusieurs princes s'empressèrent de marquer

leur dévotion envers le serviteur de Dieu par leurs instances réitérées auprès du Saint-Siége pour en obtenir la béatification. Telles furent celles de l'empereur Ferdinand, de Charles-Emmanuel, duc de Savoie ; de Côme, grand-duc de Toscane ; de Marie-Amélie de Saxe, reine de Naples, et ensuite d'Espagne, du doge et de la république de Gênes, auxquelles se joignirent les vœux et les prières de la plupart des archevêques et évêques, des grands, des magistrats, et des peuples de l'Italie. Le cardinal de Kollonitz, archevêque de Vienne, écrivit à ce sujet une lettre très-pressante au cardinal Zondondari, préfet de la Congrégation des Rites. Il y rend témoignage à sa dévotion et à celle des peuples de son diocèse envers Alexandre, qui mérita le titre d'apôtre de la Corse par son zèle à convertir les pécheurs ; il souhaite qu'un si grand serviteur de Dieu reçoive au plus tôt les honneurs de la béatification pour l'édification des fidèles et pour la confusion des hérétiques, qui, oubliant les vertus de ceux qui vivent dans la communion de l'Église catholique, ne s'attachent qu'à relever les fautes de ceux qui la déshonorent par leurs vices.

Benoît XIV, qui avait beaucoup travaillé à la

cause d'Alexandre, donna, le jour même de son exaltation, ses ordres pour la congrégation générale qui précède les décrets de béatification. Cet ordre fut le premier acte d'un pontificat dont la mémoire sera toujours si chère et si précieuse à l'Église. Enfin, le 23 avril 1741, ce grand pontifè décerna au serviteur de Dieu les honneurs de la béatification.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

ADDITION.

I

RELATION DES MIRACLES

OPÉRÉS PAR L'INTERCESSION

DU B. ALEXANDRE APRÈS SA MORT.

Le père Pierre Grazioli, Barnabite, auteur de la vie du Bienheureux, imprimée à Rome à l'occasion de sa béatification, dans le chapitre dernier, dit ce qui suit :

Entre le grand nombre de ces miracles, je ferai le choix des plus remarquables qui ont été produits à la sacrée Congrégation des Rites, dans les procès formés pour sa béatification, et légalement attestés. Ceux qui sont approuvés par dé-

cret particulier de la même sacrée Congrégation, sont rapportés aux numéros VI et X.

I. L'an 1610, Charles-François, fils de Jules Villani, citoyen de Pavie, à l'âge de quatre ans, souffrait beaucoup, dans l'aine, d'une descente d'entrailles à laquelle on ne put remédier ni par un bandage, ni par aucun autre moyen. Il passa deux ans dans ce triste état, lorsque, un soir, sa mère l'ayant mis au lit le recommanda au Bienheureux et du consentement de son mari fit vœu, s'il guérissait, de le conduire à son tombeau pendant huit jours consécutifs pour le remercier. L'enfant s'endormit, et le lendemain matin il se trouva parfaitement guéri.

II. Étienne Gesuala, laboureur de Calosse, en 1613, fut saisi dans tout son corps de douleurs si excessives qu'elles le réduisirent au lit, où il resta sept mois sans pouvoir se remuer. Un jour, il se sentit inspiré d'aller à l'église paroissiale, et il s'y traîna sur la terre avec une peine extrême. La dame Charlotte Rovere, maîtresse du château, le voyant dans ce misérable état, eut pitié de lui et l'exhorta à se placer sur la pierre du tombeau où étaient déposées les entrailles du Bienheureux. Le pauvre malade s'y rendit sur-le-champ, et s'y

étant prosterné, il se mit à dire le chapelet à son honneur. A la moitié de cette prière, il se sentit délivré de ses douleurs et de ses tranchées jusqu'aux reins; il la poursuivit, et en l'achevant il fut parfaitement guéri, et retourna chez lui en pleine santé.

III. En 1619, Catherine, femme de Jérôme Farsina, citoyen de Novare, avait une jambe horriblement gangrenée, avec une fièvre ardente, et fut soignée inutilement pendant une année entière, au bout de laquelle elle se trouva réduite à toute extrémité. Elle fit appeler le père Léandre Boniperti, Barnabite, pour se confesser, lequel l'ayant excitée à une vive confiance dans l'intercession du Bienheureux, et exhortée à vouer, si elle guérissait, de porter une jambe d'argent à son tombeau, et de faire célébrer une messe à son honneur, Catherine fit le vœu, et aussitôt tous ses maux disparurent, et le jour suivant elle fut en état d'aller à l'église et d'y accomplir son vœu.

IV. En 1659, Marguerite Cajetta, de Pavie, étant enceinte, tomba d'un escalier, avorta, et, surprise ensuite d'une fièvre très-dangereuse accompagnée des plus vives douleurs, on désespé-

rait de sa guérison. Étant mourante, on la bénit avec le rochet du Bienheureux. Alors, pleine de confiance, elle pressa cette sainte relique contre son sein, et au même instant elle fut guérie.

V. Ange Camille Bruni, en 1672, affligée d'une sciatique accompagnée de douleurs très-aiguës, se vit obligée, au bout de quelque temps, de rester immobile dans son lit. Une nuit, saisie de douleurs plus qu'à l'ordinaire et réduite presque au désespoir, le Bienheureux lui apparut environné de splendeurs et habillé pontificalement. Il l'anima à l'espérance, lui prescrivit certaines prières, fit sur elle le signe de la croix, et disparut en la laissant tranquille et tout à fait guérie.

VI. Dans le mois d'août 1674, Laurent-Marie Obez, frère convers Barnabite dans la maison de Pavie, âgé de soixante-dix ans, tomba malade d'une fièvre pourprée qui le réduisit à l'extrémité. Tous les religieux assistaient à la recommandation de son âme, et on le bénit avec le rochet du Bienheureux. Tout à coup le mourant recouvra la santé, de sorte que le médecin, le chirurgien et les autres qui le connaissaient, l'appelaient le *mort ressuscité*.

VII. Thérèse Valle, étant aussi mourante, fut

bénie avec le même rochet du Bienheureux, et tout de suite reprit les sens qu'elle avait perdus et obtint la santé.

VIII. Jean Persinoli, chanoine pénitencier de la cathédrale de Pavie, en 1676, attaqué d'une fièvre maligne, était aux derniers moments de sa vie. Il fit une confession générale, mais il ne put recevoir le saint Viatique à cause d'un vomissement continuel. En ce pitoyable état, toutes les fois qu'il fermait les yeux, il lui semblait voir devant lui un religieux Barnabite. Il conçut dès lors un vif espoir d'être guéri par l'intercession du Bienheureux. Il demanda d'être béni avec ledit rochet, et aussitôt il s'endormit, la fièvre cessa, et à son réveil il sortit du lit sain et sauf, et le jour suivant il célébra la messe en action de grâces.

IX. Apolonie Capucci, en 1678, réduite à la nécessité de se soumettre à l'incision d'une tumeur maligne, pleine de confiance dans l'intercession du Bienheureux, envoya ses trois filles prier pour elle sur son tombeau. Elles retournèrent sans avoir rien obtenu. Elle les renvoya, mais encore sans être exaucée. Enfin, animée d'une plus vive confiance, elle les y fit retourner pour la troisième fois. Dans le même temps, elle

s'endormit, et à son réveil l'appareil de la tumeur tomba, le mal disparut, et le chirurgien, étant venu pour lui faire l'opération, la trouva sans douleur et tout à fait guérie.

X. Charles Bertol, caporal de cavalerie, paralytique depuis plusieurs années, tomba grièvement malade d'une fièvre ardente. Il reçut la bénédiction avec le rochet du Bienheureux, et la fièvre cessa. Mais étant tourmenté toujours de sa paralysie, il se fit porter au tombeau du Bienheureux, et on le mit prosterné sur la pierre sépulcrale, ne pouvant se tenir ni debout ni à genoux. Il pria le Bienheureux de bon cœur pendant quelque temps, et sur le champ ses membres furent déliés; il se leva de lui-même, sortit de l'église, alla à la chancellerie épiscopale rendre témoignage de la grâce qu'il avait reçue, et ne ressentit jamais plus aucune douleur dans ses nerfs.

XI. Pierre-Antoine Lazari, chanoine de Pavie, allant à cheval en campagne, chemin faisant, racontait à ses compagnons les miracles opérés par l'intercession du serviteur de Dieu. En passant par un sentier étroit, il rencontra un mulet chargé, et il se retira le mieux qu'il put pour lui

faire place. Il y avait là une barrière formée de grosses poutres sur le bord d'un canal d'eau très-profond; son cheval en y heurtant tomba et poussa le chanoine contre la barrière si violemment qu'il devait naturellement en être tout froissé; il invoqua le Bienheureux et ne se fit aucun mal.

XII. Apolonie de Boni, âgée seulement de deux ans et demi, s'étant approchée d'une grande caisse ouverte et tenant sa main gauche sur son bord, tout d'un coup le couvercle, qui était très-pesant, tomba et serra la main de l'enfant. Son aïeul consterné alla tout de suite prier pour elle au tombeau du Bienheureux, et fit vœu d'y porter une main d'argent si l'enfant guérissait. A son retour chez lui, il trouva l'enfant délivrée et sans aucun mal.

XIII. Anne-Marie Bossia, religieuse dans le couvent dit du *Sénateur,* à Pavie, étant obsédée par les esprits malins, fut pendant deux années entières exorcisée inutilement. La religieuse recourut au Bienheureux et résolut de pratiquer à son honneur certains actes de piété. La nuit suivante, le Bienheureux lui apparut en habits pontificaux (elle l'avait fort bien connu personnelle-

ment, ayant reçu de sa main le sacrement de la Confirmation), et l'assura qu'il voulait lui obtenir de Dieu tout ce qui conviendrait pour son salut. Elle répondit qu'elle ne souhaitait autre chose plus ardemment que d'être délivrée de la domination des démons, et le Bienheureux lui ordonna de pratiquer les actes qu'elle s'était proposés de faire. C'étaient trois processions de toutes les religieuses avec elle. Après la troisème procession, les démons sortirent de son corps par la bouche, les narines et les yeux comme autant d'étincelles, et elle ne fut jamais plus vexée.

XIV. Étienne Campeggi, citoyen de Pavie, en 1613, étant dans un bateau sur le Pô, fut assailli aux épaules par un homme, son ennemi, qui lui donna un coup d'épée à la tête, et l'aurait infailliblement blessé s'il ne se fût tourné dans ce moment, en s'efforçant aussi de lui ôter son épée; mais en luttant il tomba dans la rivière la tête la première, et son agresseur saisit ses pieds, et il le tint ferme dans l'eau pour le suffoquer, et, le croyant mort, il le lança au milieu de l'eau courante, où il y avait plus de huit brasses d'eau, comme on le reconnut depuis en la sondant. Étienne se recommanda au Bienheureux le mieux

qu'il put, et dans l'instant il sentit le terrain sous ses pieds; il se tint debout, et marchant contre le courant de l'eau qui lui venait seulement à la poitrine, il regagna le bateau. Son ennemi, enragé du succès, l'assaillit derechef, lui donna deux coups de sabre sur la tête, et il lui aurait donné le troisième si le malheureux, ne sachant comment lui échapper d'autre manière, ne se fût jeté de lui-même dans la rivière, invoquant le Bienheureux à son secours. O prodige! il sentit le terrain sous ses pieds, l'eau ne surpassait pas sa poitrine; il marcha librement et arriva au rivage opposé où l'on pansa ses blessures, et il remercia le Bienheureux du double miracle opéré en sa faveur.

XV. Darie di Legge, dame de Pavie, souffrit pendant l'espace de cinq ans une humeur froide qui de la tête descendit aux épaules et dans tous ses membres avec des douleurs très-aiguës, sans y pouvoir trouver aucun soulagement dans les remèdes humains. Elle invoqua le secours du Bienheureux, et fit vœu de faire célébrer une messe et de porter à son tombeau une figure d'argent; et, aussitôt qu'elle eut accompli son vœu, elle recouvra de suite une parfaite santé.

XVI. Hortense Campeggi, après une maladie de trois mois, fut réduite à toute extrémité, et on lui administra les derniers sacrements. En cet état, au rapport qu'on lui fit des miracles du Bienheureux, elle conçut une vive confiance en lui et implora son intercession. De suite elle s'endormit, et s'éveilla sans fièvre et sans aucun mal.

XVII. Antoine Santi était mourant par une morsure d'un animal venimeux dans un œil. Ses parents firent un vœu au Bienheureux en son nom, et presque à l'instant il recouvra la santé.

XVIII. Claire Boeri, à l'âge de dix ans, devint aveugle et on croyait son mal incurable. Son père promit au Bienheureux de faire célébrer deux messes à son honneur pour la guérison de sa fille, laquelle recouvra la vue et ne souffrit jamais plus aucun mal aux yeux.

XIX. Paul Jérôme Sacchi de Bassignane, âgé de 56 ans, souffrait depuis très-longtemps une horrible descente d'entrailles sans y trouver aucun remède. Il se recommanda à la protection du Bienheureux, et ayant visité plusieurs fois son tombeau, il guérit parfaitement.

XX. Antoinette Arriani demeurant dans un village près de Pavie, en suite d'un accouchement,

perdit l'usage de ses membres du côté gauche et resta ainsi pendant plus d'une année. Elle fit vœu de visiter le tombeau du Bienheureux et de faire célébrer une messe. Ayant parlé de cela à son frère, qui était prêtre, il s'offrit de l'accomplir pour elle. En effet, il se rendit à Pavie, il pria au tombeau du Bienheureux, il y célébra la messe. La nuit suivante, Antoinette entendit distinctement une voix qui lui dit : *Éveille-toi parce que tu es guérie*. Elle s'éveilla, ses membres étaient tous libres, elle sortit de son lit, et au retour de son frère, qui revint le lendemain, elle alla à sa rencontre pour lui donner un témoignage assuré de la grâce qu'elle avait reçue.

XXI. Jean Pierre de Trévij, médecin de Novare, en 1617 tomba malade, et en peu de temps la maladie fut déclarée mortelle et sans remède. Dans cette extrémité, il était assisté par le père Léandre Boniperti, mentionné ci-dessus, lequel l'exhorta à recourir au Bienheureux. Le malade l'invoqua de bon cœur, et au point de l'accès de la fièvre, il se sentit parfaitement guéri.

XXII. Ange Olivieri accoucha d'un enfant qui avait plutôt l'air d'un monstre que d'une créature humaine, et faisait horreur à voir. Le père consterné implora le secours du Bienheureux et fit un

vœu à son honneur. Aussitôt qu'il l'eut prononcé, il vit son enfant tout à fait changé et devenu d'une forme naturelle et bien proportionnée, et il la conserva toute sa vie.

XXIII. Marthe Louise Confalonieri, religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, était presque aux derniers moments par une maladie mortelle. Hippolyte, sa mère, fit vœu pour elle au Bienheureux de porter une figure d'argent à son tombeau. Dans le moment même qu'Hippolyte prononça son vœu, sa fille commença à se sentir mieux, et en peu de temps se rétablit en santé.

. XXIV. Jean Baptiste Tibaldi, enfant de dix-huit mois, était réduit à l'extrémité par une maladie de consomption. Son père, très-affligé, visita le tombeau du Bienheureux et il le pria pour la guérison de l'enfant, promettant d'y attacher un petit tableau en témoignage de la grâce qu'il sollicitait. Il s'en retourna chez lui, trouva l'enfant endormi, et à son réveil, il était parfaitement guéri. Mais le père, quoique très-content de la grâce qu'il avait obtenue, ne remplit point son vœu, et l'enfant retomba malade comme auparavant. Alors le père revenu à lui-même accomplit son vœu, et l'enfant retourna en santé.

XXV. Le père D. Marc Antoine Bellani, moine Bénédictin dans le monastère du Saint-Sauveur à Pavie, fatigué d'une migraine excessive et invétérée, avait presque perdu l'usage de la raison. Un jour qu'il était fort accablé de cette infirmité, il se traîna comme il put au tombeau du Bienheureux, et plein de confiance, le supplia de lui obtenir quelque soulagement. Tout à coup la douleur cessa, il sortit de l'église pleinement guéri et n'eut plus à souffrir de ce mal.

XXVI. Valérie Porziani, après avoir enduré les plus vives douleurs, mit au monde un enfant mort. Son mari, qui avait une sincère dévotion au Bienheureux, le pria instamment de lui obtenir la vie de son enfant, et continua à prier avec la plus ferme foi pendant quelque temps. Les personnes qui étaient présentes, quoique extrêmement affligées du malheur, parlaient de faire ensevelir l'enfant, n'y voyant aucun signe de vie. Mais tout à coup l'enfant ouvrit les yeux, commença à respirer et à remuer; il fut baptisé et reçut le nom du Bienheureux.

XXVII. André Torni, pendant treize jours continuels, eut une hémorragie si violente qu'aucun remède ne pouvait arrêter le sang. Plein de foi,

il visita le tombeau du Bienheureux et le pria de lui obtenir sa guérison. Immédiatement le mal cessa et il ne souffrit plus dans sa vie de semblable indisposition.

XXVIII. Aurélie Del-Re paralytique, fut traitée pendant cinq ans, mais inutilement. Alors les médecins l'abandonnèrent comme incurable. Elle entendit par hasard raconter les miracles du Bienheureux, et il lui vint en pensée de recourir à son intercession pour obtenir sinon une parfaite santé, au moins la grâce de pouvoir s'aider de soi-même et de se remuer dans son lit sans incommoder personne; elle fut exaucée. Elle le pria ensuite de lui obtenir encore la grâce de pouvoir sortir de son lit, et elle l'obtint pareillement. Mais ne pouvant marcher, ni se soutenir debout sans le secours des béquilles, animée d'une plus vive confiance, elle se rendit au tombeau du Bienheureux, appuyée sur ses béquilles, et lui demanda d'être guérie complétement; dans l'instant elle se sentit fortifiée, laissa au tombeau ses appuis, et s'en retourna chez elle tout à fait saine.

XXIX. François Jérôme Caponaghi de Pavie, en 1612, âgé de dix ans, en jouant près d'un puits qui était couvert de tables vieilles et de mauvais

bois, tomba dedans, et ces mauvaises tables et ces mauvais bois tombèrent en même temps sur sa tête. Il avait avec lui une image du Bienheureux qui lui avait été donnée ce jour-là, et il s'y recommanda avec ferveur. Au bruit de cette chute, les domestiques accoururent et jetèrent dans le puits une petite corde avec un crochet, afin que le jeune homme put s'y attacher, en attendant qu'ils prissent d'autres moyens pour le tirer de là ! Chose merveilleuse ! Le crochet s'attacha à un des souliers de l'enfant, et avec cette petite corde, trop mince pour soutenir le poids de son corps, ils le tirèrent du puits la tête en bas, et il en fut quitte pour être sali, sans aucun autre mal.

XXX. Hippolite Catherine Papazzoni, femme de Pierre François Imberti, étant très-grièvement malade, déjà abandonnée des médecins, et presque mourante, son mari fit un vœu au Bienheureux pour elle, et aussitôt elle commença à se sentir mieux, et en peu de jours, elle guérit parfaitement.

XXXI. Antoinette Sozzi, malade de fièvre accompagnée d'un vomissement qui lui dura treize jours sans pouvoir rien retenir, conçut un ferme espoir d'être soulagée par l'intercession du Bien-

heureux, et l'invoqua à son secours. La nuit suivante, étant éveillée, le Bienheureux lui apparut tout éclatant de gloire; et dans son étonnement, elle n'osa lui demander la grâce qu'elle souhaitait. Le Bienheureux la bénit et disparut en la laissant entièrement guérie.

XXXII. Luchine ou Françoise Pozzi, pauvre paysanne de Valbona, près de Pavie, avait un bœuf vieux, estropié et malade, qui faisait tout son bien. Un jour, à son retour à la maison, elle le trouva étendu mort sur la terre, et tout couvert de moucherons. La pauvre femme extrêmement désolée, se jeta à genoux et invoqua le Bienheureux, en promettant de visiter son tombeau et de faire célébrer une messe en son honneur, si le bœuf revivait. Dès qu'elle eut prononcé son vœu, le bœuf se leva sur-le-champ, et comme un jeune taureau, courut gaiement au pâturage, sans être plus estropié. La bonne femme ne cessa de remercier Dieu et le Bienheureux, qui lui avaient rendu miraculeusement le seul bien qui lui restait.

XXXIII. Claire de Bianchi, en 1624, attaquée d'une fièvre maligne, devenue frénétique et mourante, reçut la bénédiction du Bienheureux, qui

lui apparut, et incontinent, revint à elle-même et se trouva guérie.

XXXIV. Antoinette Borrona Obradora, en 1667, tomba malade, et en un mois fut réduite à l'agonie. Elle fut bénie avec le rochet du Bienheureux, et dans l'instant elle guérit parfaitement.

XXXV. Valère Gandini, étant aussi dangereusement malade, invoqua le Bienheureux, fut béni aussi avec le même rochet, et sur-le-champ il recouvra la santé, au grand étonnement du médecin et de tous ceux qui le connaissaient.

XXXVI. Charles François Barca souffrait, dès son enfance, d'une suppression d'urine, et son mal augmenta avec l'âge de sorte que, parvenu à quatorze ans, les médecins jugèrent qu'il avait la pierre dans la vessie, et il se détermina à en souffrir l'extraction. Mais auparavant, le jeune homme visita le tombeau du Bienheureux, et il le pria avec la plus grande confiance de lui obtenir force et patience dans cette opération aussi douloureuse que dangereuse. L'opération se fit avec succès, et le malade ne donna aucune marque de douleur. Il est vrai qu'ensuite il lui survint la fièvre ; mais s'étant aussi recommandé au Bienheureux, il guérit parfaitement.

XXXVII. Le père Nicolas Gorrani, Barnabite, réduit à l'extrémité par une fièvre maligne, eut recours au Bienheureux, fit vœu de visiter son tombeau, et dans peu de jours il recouvra la santé.

XXXVIII. Une femme, appelée Dominique, souffrait depuis trois jours les plus vives douleurs, sans pouvoir accoucher, et se trouvait en danger. Elle fut bénie avec une relique du Bienheureux, et immédiatement elle fut délivrée et mit au monde un fils.

XXXIX. François Persilloni, en 1651, étant depuis longtemps malade d'une fièvre qui lui venait tous les jours, un jour que l'accès de la fièvre fut plus violent, il se recommanda au Bienheureux, et la fièvre cessa tout à coup sans plus revenir.

Telles sont les merveilles opérées par l'intercession du Bienheureux Alexandre Sauli, rapportées dans les procès et attestées dans les formes les plus authentiques. Elles ont servi à l'accroissement de son culte, et lui ont mérité les honneurs des autels.

II

CATALOGUE

DES

OUVRAGES DU B. ALEXANDRE SAULI.

Dans la dernière édition de la *Vie du B. Alexandre*, par le P. Grazioli, faite à Rome en 1856, on trouve le catalogue complet des ouvrages du Bienheureux, que nous allons reproduire ici pour rendre encore plus parfaite cette édition.

Ouvrages imprimés.

I. Additiones ad confessionale Hieronymi Savonarolæ, id est Compendium censurarum a sancto Concilio Tridentino inflictarum. — De Matrimonio. — Collectio decisionum moralium. — Catechismus Or-

dinandorum et Confessariorum. Ticini, 1565-1578; Taurini, 1577; Venetiis, 1595; Placentiæ, 1598.

II. Officium sancti Syri Ticinensis Ecclesiæ cœlestis Patroni, restitutum et emendatum.

III. Tabula, seu collectio præcipuarum rerum, quarum notitia illis opus est qui ad ordines promoveri cupiunt, cum Examinatorum, tum Ordinandorum usui parata. Papiæ, 1592.

Les ouvrages suivants ont été écrits en italien.

IV. Constitutions (synodales) de l'évêque d'Alérie. Gênes, 1571, 1578.

V. Instruction pour ceux qui doivent être ordonnés et pour l'examen des nouveaux confesseurs dans le diocèse d'Alérie. Gênes, 1571, 1578; Milan, 1699.

VI. Courte instruction sur les choses nécessaires au salut. Pavie, 1577; Gênes, 1578; Milan, 1699.

VII. Doctrine du Catéchisme romain, expliquée dans une manière simple et facile, pour l'usage du clergé. Pavie, 1581; Pavie et Milan, 1699. — C'est ce Catéchisme dont saint François de Sales a fait tant d'éloges, comme on a lu dans la *Vie du Bienheureux*, page 155.

VIII. Lettre pastorale aux fidèles de la ville et du diocèse de Pavie, 1591.

IX. Lettre pastorale au clergé de la ville et du diocèse de Pavie, 1591.

X. Mandement pour la conservation de la foi. Pavie, 1591, 1657.

XI. Lettre pastorale aux religieuses de la ville et du diocèse de Pavie, 1592. Réimprimée plusieurs fois.

XII. Mandement sur le respect dû aux lieux saints et aux cérémonies de l'Église. Pavie, 1592. Réimprimé plusieurs fois.

XIII. Protestation ou Testament spirituel de saint Charles Borromée, dicté par le B. Alexandre Sauli, son confesseur. Réimprimé très-souvent.

XIV. Plusieurs Lettres et Mandements.

Ouvrages inédits.

XV. Compendium Theologiæ ex breviloquio S. Bonaventuræ.

XVI. De vera hominis felicitate, libri quatuor.

XVII. Tractatus de justificatione.

XVIII. De officio et moribus Episcopi.

XIX. De officio Sacerdotis parochi.

XX. De cambiis.

XXI. Animadversiones in octo primos psalmos David.

XXII. De iis quæ loquitur Deus ad animam fidelem in vers. Ps. XLIV, Audi filia.

XXIII. Summula casuum conscientiæ.

XXIV. Catechismus latino sermone conscriptus.

XXV. Instructio sacerdotalis.

XXVI. De Christiana religione libri quatuor.

XXVII. De modo cognoscendi Deum per creaturas.

XXVIII. Sermones quadragesimales.

XXIX. Sermones a Dominica I adventus ad quadragesimam.

XXX. Sermones a Dominica I post Pentecosten ad XXIV inclusive.

XXXI. Sermones in festi Domini et infra annum.

XXXII. Sermones de Sanctis et de Beatitudinibus.

XXXIII. Theses ex Philosophia et Theologia centum quinquaginta.

XXXIV. Règles du séminaire d'Alérie, *en italien*.

XXXV. Épistolaire, *en italien*.

La plupart de ces manuscrits existent encore dans la maison des Barnabites à Rome.

TABLE.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

ADDITION.

Paris. — Imprimerie BAILLY, DIVRY et Comp. rue Notre-Dame des Champs, 49.

1859



